

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Evelyne BERNARD

LA VAIRONNE

Thèse de création littéraire présentée en vue de
l'obtention de la maîtrise en études littéraires

Université du Québec à Chicoutimi, janvier 1987

AVANT-PROPOS

Sous le titre La Vaironne, nous présentons ici un premier roman accompagné d'une préface critique. Ce texte de création littéraire est un roman fantastique, donc un texte répondant à la fois aux critères du roman et à ceux du genre fantastique. Nous avons choisi un roman par défi personnel, après avoir produit d'autres textes plus courts. Il nous semblait indispensable de franchir un jour la limite que nous nous étions toujours imposée et une recherche en création littéraire en était l'occasion; c'est sans doute ce goût de l'inconnu, dangereux et fascinant, qui nous a poussée à franchir une limite supplémentaire: celle du réel.

Les difficultés sont allées elles aussi au-delà de ce que nous imaginions et cette recherche particulière nous a permis de découvrir qu'à travers toutes les théories acquises, pas une ne donnait de recette universelle pour élaborer un roman, cette pratique étant, nous en sommes convaincue à présent, éminemment individuelle. Nous avons eu la surprise de détecter, à travers notre pratique scripturale, un certain nombre de mythes concernant le travail de l'écrivain et avons dû, de toute évidence, conclure: "À chacun sa vérité" — ou sa méthode.

Notre objectif est de mettre en relief "l'inquiétante étrangeté" propre au genre fantastique par le biais d'un personnage issu de la lumière au lieu des ténèbres traditionnelles, et de faire naître essentiellement le climat approprié du jeu sémantique et symbolique au lieu de le tirer d'accessoires. Le but ultime est de montrer, de façon sous-jacente, la face cachée et mystérieuse de toute création artistique. En outre, il nous a paru essentiel de rédiger véritablement une "préface d'auteur" expliquant d'une part la composition du roman et les différentes étapes de son élaboration, d'autre part ses mécanismes internes les plus éclairants.

Nos sincères remerciements vont aux professeurs Jacques B. Bouchard et Jean-Pierre Vidal de l'Université du Québec à Chicoutimi, dont la compréhension et la patience nous ont permis de mener cette recherche à son terme. Notre reconnaissance s'adresse également à M. Leslie Pike.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
PREFACE.....	v

LA VAIRONNE

PREMIÈRE PARTIE.....	3
CHAPITRE I.....	4
CHAPITRE II.....	10
CHAPITRE III.....	16
CHAPITRE IV.....	20
CHAPITRE V.....	26
CHAPITRE VI.....	29
CHAPITRE VII.....	34
CHAPITRE VIII.....	40
CHAPITRE IX.....	43
CHAPITRE X.....	46
CHAPITRE XI.....	50
CHAPITRE XII.....	55
CHAPITRE XIII.....	73
CHAPITRE XIV.....	80
CHAPITRE XV.....	83
CHAPITRE XVI.....	90

CHAPITRE XVII.....	95
CHAPITRE XVIII.....	98
CHAPITRE XIX.....	112
CHAPITRE XX.....	113
 DEUXIÈME PARTIE.....	 118
 CHAPITRE I.....	 119
CHAPITRE II.....	131
CHAPITRE III.....	137
CHAPITRE IV.....	145
CHAPITRE V.....	163
CHAPITRE VI.....	172
CHAPITRE VII.....	178
CHAPITRE VIII.....	189
CHAPITRE IX.....	203
CHAPITRE X.....	212
CHAPITRE XI.....	217
CHAPITRE XII.....	227
CHAPITRE XIII.....	230
CHAPITRE XIV.....	234

PRÉFACE

Je ne saurais aborder cette préface sans faire part en premier lieu de la façon dont est née La Vaironne, sans traiter la question du travail de construction de ce roman. En effet, omettre ce travail d'élaboration équivaldrait à occulter la source même du texte. Je n'en ferai pas ici une théorie générale, chaque écrivain possédant une ou des méthodes qui lui sont propres, sa première tâche étant précisément de découvrir la sienne.

Il s'agit d'un premier roman, avec tous les écueils que cela implique, le plus complexe consistant en la découverte d'une méthode qui convienne à mon rythme personnel (je prends "rythme" au sens où l'entend Meschonnic, à savoir "matière de sens"). Or, la typographie d'un texte, ses divisions, font partie intégrante du sens. Il est en effet déroutant d'avoir à se demander: "Quand dois-je diviser le chapitre en parties? Quand dois-je changer de chapitre? Dois-je faire plusieurs parties dans le roman?" La réponse à ces questions ne découle d'aucune règle écrite, d'aucune technique universelle, et si l'on a déjà une certaine idée d'une vague règle implicite, on s'aperçoit à la lecture des meilleurs auteurs qu'ils en usent à leur gré, ou plus exactement au gré de leur propre rythme. Ainsi, Proust élimine fréquemment les divisions et les chapitres ou en use avec parcimonie, tandis que Modiano multiplie les divisions de chapitres et les chapitres eux-mêmes, ce qui peut paraître arbitraire au lecteur qui souhaiterait peut-être "aérer" Proust ou "resserrer" Modiano. Mais il n'y a pas d'arbitraire, à ce stade, pour celui ou celle qui écrit: cela lui correspond, c'est le rythme propre de son écriture, qui se traduit dans la typographie par des blancs, des chapitres, des parties, ou au contraire par un resserrement des parties implicites.

Dans le cas de La Vaironne, j'ai utilisé des blancs pour diviser les chapitres, la plupart du temps quand il y avait une ellipse, un flash-back, un retour à la réalité après un rêve ou vice versa. J'ai été en général fidèle à ces divisions. Le blanc le plus remarquable est celui du chapitre XIX, première partie, constitué exclusivement d'un prénom, Agnès: il correspond à un état de stupeur du narrateur complètement absorbé dans la contemplation de son personnage qu'il vient de reconnaître dans un portrait; à cet instant, tout le reste est néant. En même temps, cette page constitue la mimesis typographique du portrait. En ce qui concerne la division par chapitres, elle correspond à un changement de lieu, de jour, de temps en général, à l'entrée d'un ou

plusieurs personnages, mais je n'ai pas automatiquement utilisé ce type de division dans ces cas-là; j'ai parfois préféré en faire des parties de chapitre parce que certains événements, certains personnages me semblaient devoir être inclus dans le même tout pour assurer une continuité dans la démarche mentale du narrateur, ou simplement — ce qui est arrivé plusieurs fois — parce que la structure interne du récit appelait ce genre de division. Par exemple, au chapitre IX de la deuxième partie, on passe de la salle à manger du manoir au café de l'île: parenté de lieu d'une part, mais d'autre part, le narrateur relève dans sa conversation avec Alexandra que le secret semble "le sceau de cette maison"; c'est au café que le secret commencera à être éclairé à travers des révélations sur les gens du manoir. Ce renversement, phénomène fréquent, on le verra, au niveau sémantique, s'est imposé comme faisant partie du même chapitre. J'ai également choisi de diviser le roman en deux parties qui me paraissaient justifiées: la première partie, située à Montréal, met en scène la présence d'une absente, préfigurant l'existence de l'altérité fantastique; la deuxième partie, située dans une île isolée près de Terre-Neuve, met en scène la confrontation avec l'Autre.

Je voudrais mentionner un autre écueil auquel je me suis butée, probablement par manque d'expérience de l'écriture d'un texte "long", problème que je n'ai jamais eu à affronter dans l'écriture d'une nouvelle, par exemple. La Vaironne est écrite à la première personne par un narrateur-écrivain qui ne dit que ce qu'il voit et entend et le roman se déroule comme un film vu et vécu par un personnage. J'ai donc eu la tentation de construire le roman comme un film, c'est-à-dire sans continuité spatiale et temporelle d'abord, pour faire ensuite un montage des chapitres (intérieurs, extérieurs, etc.): cela ne "marche" pas. Je ne prétends pas ici faire une règle générale de mon expérience personnelle, il se peut que d'autres réussissent à construire un roman de cette façon et il n'est pas exclu que j'y parvienne un jour moi-même. Néanmoins, dans le cas de La Vaironne, cette entreprise s'est avérée un échec et j'ai dû tout recommencer. C'est alors que je me suis rendue à une évidence dans cette pratique nouvelle qu'était l'écriture d'un roman: je ne pouvais intellectualiser des scènes ou des personnages pour écrire ensuite. Exception faite du personnage d'Agnès, j'y reviendrai plus tard. Le dialogue et la narration naissent de l'écriture elle-même, car la pensée ne précède pas l'écriture; tout se passe comme si l'écriture pensait pour soi, d'où la nécessité d'une continuité dans l'ordre des chapitres. Cela n'exclut pas, bien sûr, la possibilité d'écrire parfois un chapitre avant un autre qui devrait le précéder, mais je crois qu'il faut pour cela être déjà avancé dans la rédaction du roman: à ce stade, on peut prévoir à gros traits l'orientation d'un dialogue, la particularité d'un personnage, d'un

lieu, car le texte a déjà fourni une multiplicité de sens, a déjà tracé des réseaux qu'on ne peut ignorer. J'ai mentionné que dans ce processus, le personnage d'Agnès avait été une exception et je ne tenterai pas d'en expliquer la raison puisque je ne l'ai jamais découverte: Agnès a été mon premier personnage et le déclencheur de tout le roman. Elle a été l'argument qui m'a permis d'écrire La Vaironne. Elle est arrivée comme un cadeau: je connaissais son prénom, ses caractéristiques physiques (entre autres choses, des yeux vairons), son occupation, son pouvoir étrange, le type de décor dans lequel elle évoluait. Par exception, donc, le début du chapitre XX de la première partie où elle est décrite a été rédigé en premier bien qu'assez corrigé par la suite. Ce personnage est resté immuable par rapport à l'idée que j'en avais eue à l'origine. J'ai d'ailleurs utilisé la façon gratuite dont est née pour moi Agnès: son nom jaillit gratuitement dans le cerveau de l'écrivain-narrateur, s'impose à lui, mais devient un obstacle en même temps qu'une obsession. Quand enfin il la rencontre, il dit d'elle qu'il l'a engendrée "mais comme Pallas jaillie tout armée du cerveau de son père".

J'ai pu aussi me rendre compte, à travers cette expérience, que je ne pouvais pas écrire approximativement sur des sujets que je connaissais peu. J'avais beau disposer d'indices dans le tissu même du roman, je ne pouvais être satisfaite d'une description de bateau ou de phare, par exemple, sans savoir exactement de quoi je parlais. J'ai dû faire des recherches sur maint sujet, même si je n'ai utilisé qu'une infime partie des notions acquises. Mais cette connaissance nourrissait l'imaginaire en créant une profusion de figures issues de nouveaux réseaux sémantiques.

Un autre écueil — et sans doute des plus attirants — consiste à développer longuement une situation, à vouloir connaître en détails la biographie des personnages, même s'ils sont secondaires. Car un texte est généreux, il peut être développé à l'infini tant ses ressources polysémiques abondent au fil des pages. Je me suis aperçue, non sans étonnement, que la difficulté n'était pas de "faire" mille pages, mais au contraire de s'en tenir au coeur de l'action et d'éviter tout ce qui pourrait faire dévier l'écriture vers de tentaculaires développements qui amèneraient une profusion de personnages parmi lesquels l'intérêt du récit se diluerait. J'ai tâché d'éviter cet écueil — peut-être de façon inconsciente, du reste — en créant des personnages solitaires: on trouve beaucoup de veufs et de divorcés dans La Vaironne et la famille Corrigan est en train de s'éteindre. Ce qui offrait le double avantage de limiter les développements fastidieux d'une part, et de mettre en relief des personnages intimement liés à l'intrusion du fantastique grâce à leur disponibilité d'autre part. En effet, pour permettre

au fantastique de se manifester, à petites doses d'abord par des faits "d'inquiétante étrangeté", il faut disposer d'un récepteur privilégié (en l'occurrence, le narrateur) et d'un émetteur (le personnage fantastique). Plus le récepteur est disponible — et non crédule, naïf ou superstitieux —, plus le fantastique peut pénétrer dans le texte, s'y insinuer.

Il me faut également aborder la question du "premier jet" et de la correction du texte, sans laquelle ce roman ne serait que l'ébauche de ce qu'il est. Encore une fois, c'est à l'auteur de trouver sa propre méthode. Tout le monde a entendu parler de la "technique" de différents écrivains: beaucoup écrivent à heures fixes et produisent le premier jet d'un roman complet qu'ils remanient ensuite. J'ai donc essayé cette méthode... et obtenu des résultats désastreux: j'étais constamment "bloquée". Il était clair que cette façon de procéder ne convenait pas à ma nature. J'ai généralement écrit à des périodes fixes — le soir et la nuit — mais sans limites horaires: ma limite était le nombre de pages, quatre par jour au moins, que ces pages soient bonnes à conserver ou non. Au début, j'ai dû jeter beaucoup de pages, ne conservant que quelques trouvailles qui pourraient m'être utiles ultérieurement. J'ai enfin conçu MA méthode lorsque j'ai découvert que j'attaquais difficilement de nouvelles pages ou un nouveau chapitre quand je n'étais pas absolument satisfaite de ce qui précédait — et je l'étais rarement. Une solution s'imposait: corriger au fur et à mesure chaque jour, travail auquel je consacrais mes après-midi, ce qui me permettait le soir d'entamer sereinement d'autres pages. Dès que j'ai adopté ce système, mon texte s'est mis à progresser beaucoup plus vite et plus facilement. Par contre, j'ai dû m'acharner à "corriger" certaines pages pendant plusieurs jours, la correction d'un roman n'étant pas seulement une question d'ordre syntaxique ou lexical: il faut faire des ajouts, des amputations, reconstruire des phrases et des paragraphes. L'expérience répétée de ce travail m'a appris à reconnaître que certains mots, certaines situations refusent de se trouver là et occasionnent la stagnation; seule la pratique de l'écriture permet de développer une sorte d'instinct (né du rythme personnel) pour déjouer ces pièges, et souvent la meilleure méthode consiste à recommencer tout ce qui n'est pas satisfaisant. Inversement, à un autre niveau — et cela relève, je crois, du même phénomène —, certains personnages s'imposent avec force: Laragne, personnage accessoire originellement, est l'un de ceux-là et c'est grâce à lui que La Vaironne est menée jusqu'à la fin telle qu'elle est. En ce qui me concerne, le travail de correction a été le véritable travail d'écriture, le plus ingrat, le plus pénible, mais aussi le plus gratifiant chaque fois que je considérais mes chapitres comme définitifs et qu'ils détenaient ainsi le "Sésame" de la suite. J'ai d'ailleurs adapté avec profit la méthode de Flaubert:

je lisais plusieurs fois les chapitres à haute voix, ce qui me permettait de repérer les répétitions d'une part — car on peut passer bien des fois par-dessus sans les voir —, mais surtout de faire des phrases rythmées et sans cacophonie interne. Effectivement, cette méthode est bien la mienne puisque je n'ai dû effectuer que quelques rares retouches une fois le roman complété.

Enfin, comme ultime défi, j'ai tiré le traditionnel personnage fantastique des ténèbres, pour en faire cette fois un personnage solaire, défini non en termes d'ombre, mais de rayonnement, de lumière. Agnès est une figure de l'Éternel féminin, jouissant d'attributs mythiques. J'en ai fait, de plus, un avatar du vampire, mais en transcendant la nécrophilie propre à ce genre de créature et en tâchant d'épurer la panoplie fantastique: il me semblait qu'une goule vivant à l'orée du XXI^e siècle devait être plus raffinée.

Une question se pose à la lecture de La Vaironne: pourquoi l'auteur qui est une femme choisit-elle comme personnage-narrateur, comme JE, un homme? J'ai préféré utiliser un narrateur, car cela me permettait de prendre beaucoup de distance par rapport à ce personnage, cela lui donnait une plus grande liberté. Le fantastique se définissant globalement par l'intrusion dans le monde réel et rationnel d'événements ou de créatures échappant aux lois naturelles, j'entraîs de plain-pied dans une dimension fantastique en mettant le JE dans la bouche d'un homme. Ce n'était plus une femme avec une conception féminine ou féministe du monde qui s'exprimait, mais un homme mûr, rompu à la pratique de l'écriture, qui pensait et se comportait en homme. Bref, par rapport à moi, à bien des égards, un étranger. En outre, le fait que ce JE soit un homme donnait plus de poids à l'altérité fantastique, l'Autre, Elle: son pouvoir de fascination en était accru et devenait plus crédible. Car tout l'enjeu du fantastique consiste à rendre crédible l'irrationnel, l'impossible. L'utilisation du présent comme temps de la narration a été choisie dans le même but: rendre le réel suffisamment vraisemblable pour que "l'inquiétante étrangeté" qui s'y distille soit absorbée sans méfiance par le lecteur, afin qu'il puisse croire à l'incroyable.

Qui dit fantastique ne dit pas nécessairement horreur et épouvante. Ce n'est d'ailleurs pas vers ces sentiers trop fréquentés que je me suis orientée. J'ai préféré miser sur un symbolisme moins évident et prendre l'écriture elle-même pour enjeu, dans une quête qui est celle de Pierre Salvat, personnage-narrateur et écrivain. La Vaironne est bien une quête, un parcours initiatique semé d'épreuves réelles ou symboliques où Pierre Salvat, pseudonyme sous lequel Sauveur Batifoy (équivalent sémantique inversé de son pseudonyme) écrit des romans policiers, devient un nouveau Perce-

val. Incidemment, il a une formation de médiéviste et a écrit une thèse sur le mythe de Perceval. La condition de toute quête étant la purification, il deviendra chaste car, dit-il, "L'empire d'Agnès s'est étendu jusqu'à la source de mes désirs". Ce parcours, on le voit, est aussi celui du Désir. Sa première épreuve, dès l'apparition du nom d'Agnès dans sa conscience, est une recherche inutile et épuisante d'une femme qui pourrait être elle. Premier effet de cette recherche: sa propre femme quitte définitivement le domicile conjugal. Ce n'est plus seulement l'écrivain qui est en cause, mais l'homme tout entier. Sa pire épreuve est sans doute, en filigrane, son "blocage", son impossibilité d'écrire; puis viennent la stagnation, l'attente d'événements qui ne se produisent pas ou sont retardés, les songes initiatiques, l'énigme des extraits(I,15) qu'il cherche à résoudre. Au sommet de ses épreuves, ce qui ouvrira la deuxième partie, se trouve la traversée de la mer en bateau (il n'a jamais rencontré de personnages en bateau) où il devra affronter le mal de mer qu'il redoute tant au milieu d'une tempête. Toutes ces épreuves issues de l'obsession du nom d'Agnès constitueront sa catharsis pour aller jusqu'au bout de la quête, à la fois d'un personnage et d'une vérité, mais aussi, symboliquement, d'un roman en train de se faire.

Pierre Salvat est un double inversé: Sauveur se transforme en Salvat et Batifoy en Pierre, bâtisseur de la foi. Sa quête naît justement d'une inversion dans son procédé habituel de création de personnages: il passe d'inconnus rencontrés au hasard des transports en commun et auxquels il crée une identité, à un nom féminin — Agnès — déjà chargé de sens pour lui, mais qui refuse d'adhérer à ce sens. Agnès devient l'Inconnu. L'intrusion de ce nom dans sa vie coïncide à peu près avec la découverte dans un avis de décès, de la mort de Louis Leconte, inconnu rencontré dans le métro qui lui a donné son personnage-vedette, Laragne. Or, Laragne contient en germe Agnès. Désormais Leconte et Laragne seront interchangeable et irrémédiablement liés à Agnès. Agnès a aussi son double, et sa particularité physique amènera une extrême confusion à travers cette galerie de portraits où l'on se demande si les morts sont vraiment morts, tant leur influence sur la progression dramatique est déterminante.

La Vaironne fonctionne essentiellement sur le double et l'inversion, en particulier sur le double inversé, non seulement à travers les personnages, mais également dans sa structure profonde. Il faut noter que les saisons elles-mêmes sont inversées dès le début du roman. L'épigraphe est d'ailleurs la mimesis du mouvement du texte, avec ses "avancées et ses "reculs", mouvement qui sera repris dans toute la deuxième partie où la mer est un personnage, presque une créature vivante, préfigurée par l'image de Laragne au

début du roman: "un phare à travers la foule du wagon". On retrouve donc, dans la deuxième partie, un phare avec son gardien, Ralph Gilchrist, au nom évocateur et proche sémantiquement de celui de Pierre Salvat: ces personnages devaient nécessairement se rencontrer. Comme gardien de phare, Ralph (qui contient presque "Phare") sera un porte-lumière, en tant que Gilchrist, une providence. On voit ici que les noms propres sont porteurs et générateurs de sens. Ariane, fille de Laragne (L'Aragne) est doublement un fil conducteur dans le labyrinthe symbolique que traverse Pierre Salvat, et c'est dans une toile — un portrait — qu'il revoit pour la première fois Laragne. La profusion des doubles, jusqu'à l'apparition finale du miroir qui produit même un triple, transforme le roman tout entier en un gigantesque puzzle de miroirs, propice à la création de l'étrangeté. Il s'agit bien d'un puzzle, parce que le chapitre des extraits (I,15) en est déjà un, contenant tout l'enjeu de la quête en raccourci, comme si La Vaironne avait déjà été écrite en fragments par de multiples écrivains, faisant de ce roman non celui d'un narrateur-romancier, mais celui de tous, car le scripteur puise nécessairement une partie de ses ressources chez les autres.

En ce qui concerne le fantastique, j'ai donc travaillé essentiellement sur les symboles et le non-dit, le genre s'y prêtant admirablement. On se rendra compte, par exemple, que dans le processus de création, Pierre Salvat fait exactement comme Agnès qui est, elle, une créature fantastique à travers son talent créateur. C'est symboliquement en voulant lui faire franchir de force le stade du miroir (représenté par la "psyché"), que Pierre fera mourir Agnès; ce sera aussi après avoir "possédé" son personnage. Le roman s'achève sur un homme "libre" qui a enfin, lui aussi immortalisé son personnage: il y a un transfert implicite du pouvoir créateur d'Agnès à Pierre qui deviendra, grâce à la mort d'Agnès, à la fois sauveur de l'île et sauvé lui-même de la mort. Enfin, il est une dimension de ce type de littérature qu'il ne faut pas négliger: il s'agit de l'humour qui n'est pas seulement une prime de séduction. L'humour est aussi un moteur dans La Vaironne: les quiproquos entre Pierre et Ariane sont une source d'étrangeté, de même que l'excentricité de Corrigan semble renfermer une menace. Par ailleurs, l'épisode du singe Aldo n'est pas gratuit; quand Pierre dit: "Pauvre Louis Leconte! Se faire évincer par un singe... quel destin!", c'est que Laragne, personnage de roman et double de Louis Leconte est aussi son "singe" et ce singe l'évince par son immortalité littéraire. Inversement, Louis Leconte, fasciné par le personnage de Laragne, cherche à l'imiter.

Enfin, l'hésitation qu'un texte fantastique est censé faire naître dans l'esprit du lecteur quant à l'existence véritable des phénomènes racontés pourrait se cristalliser à la fin du dernier chapitre où le narrateur dit: "... Je me sens léger comme si rien ne s'était passé. Comme si Agnès n'avait jamais existé que dans mon imagination." Il reste à savoir si ce "comme si" introduit une affirmation ou un doute. Au lecteur d'en décider.

Evelyne Bernard

LA VAIRONNE

Il avait senti venir la chose,
un peu à l'aveuglette, avec des avancées
et des reculs, mais n'en continuant
pas moins à progresser.

John Dickson Carr, La Chambre ardente

PREMIÈRE PARTIE

6 mai. Il neige. Il neige sur Montréal en flocons pressés par le vent qui ne cesse de prendre de la vélocité. C'est l'hiver en plein coeur du printemps qui avait pourtant été précocce cette année.

La nature est aussi bouleversée que je le suis moi-même depuis quelques mois. Tout ça à cause d'Agnès. Agnès! Je me demande quelle force m'a poussé à modifier ma façon habituelle de trouver les personnages de mes romans. Car Agnès est une chimère, pas même encore un personnage. Elle n'est qu'un nom qui me hante depuis près de six mois.

Comme tout était simple, avant. Avant Elle. Et maintenant ma femme est partie pour ne plus revenir, harassée par mon obsession constante, comme si l'Autre, celle qui n'existe pas, était devenue une rivale contre laquelle ses forces s'étaient épuisées à jamais. Pourquoi s'est-Elle imposée à moi dans un jeu de colin-maillard où je tâtonne vainement en des ténèbres sans fin? Je rêve du jour béni où, pétrie dans chaque recoin de mon cerveau, elle sera coulée dans mes doigts qui l'écrivent pour enfin me sentir délivré de son rets invisible.

Oui, tout était relativement facile avant Elle. Je suis un auteur de romans policiers, grands dieux! pas un devin! Et pourtant j'ai "le don des signes", comme disait ma mère, le don des coïncidences, qui finalement n'en sont jamais dans ma vie. On dirait toujours que le hasard me guide dans des directions qui ne sont pas fortuites. Je dois dire que jusqu'à Agnès, cet étrange état de faits m'a toujours été favorable. Même les désagréments se transformaient en jalons subtils vers ce qu'on nomme le succès. Bien sûr, mes romans ont constamment été teintés d'une ambiance étrange. Je n'ai jamais franchi le pas du fantastique, cependant. Il faut reconnaître que mon personnage de Laragne, journaliste à la pige et détective à ses heures, n'a jamais voulu se laisser aller au-delà des frontières de sa toute-puissante logique.

D'ailleurs, Laragne, je l'ai découvert dans le métro. En vérité, presque toujours j'ai rencontré mes personnages en métro, en autobus, en train, parfois même en avion. En bateau, jamais. Peut-être à cause du mal de mer qui ne me lâche pas dans ces occasions. Je voyage le plus possible par les transports en commun quand je suis en quête de personnages: c'est une mine de physionomies et quand l'une d'elles fait, par bonheur, fonctionner mon imagination plus que de coutume, j'invente une identité à mon personnage, des intrigues, et les fils de sa vie se tissent au fur et à mesure que les mots se succèdent et s'appellent sous mes doigts.

J'ai rencontré Laragne il y a quinze ans. J'avais pris le métro car ma voiture était en panne. Je n'étais alors qu'un professeur de littérature médiévale à l'Université, songeant à écrire un jour un roman. Je déteste enseigner, mais comme je suis un médiéviste de coeur, je donne encore un cours chaque trimestre. Parfois des conférences. Par amour de l'Art, disons.

Laragne, c'est à lui que je dois ma carrière d'écrivain. Il pouvait avoir trente-cinq ans. Prématurément chauve, son crâne immense, rose, lisse comme un galet longuement léché par l'océan, constituait à lui seul un phare à travers la foule du wagon. Ce chef-d'oeuvre était couronné de cheveux d'un blond doré étonnamment fins et abondants, qui façonnaient une sorte de bourrelet soyeux autour de sa tête. Il possédait de surcroît des yeux d'un bleu céruléen — des yeux d'enfant —, mais dès que son regard se posait sur vous, vous étiez instantanément évalué par deux porcelaines fines d'où filtrait une intelligence hors du commun. Ce regard pesait, jugeait avec une extrême précision. C'était un regard qui n'oublie pas.

Fatalement, nos yeux se sont rencontrés. Il y a eu comme une reconnaissance de part et d'autre. À la suite de cette rencontre fortuite, j'ai pensé à lui durant plusieurs jours, revu ses traits, sa silhouette longiligne et son attitude un peu guindée dans le costume de tweed, et je me suis mis à concevoir mon premier roman publié. Le cycle des

"Laragne" venait de commencer, sans cesse alimenté des images et de événements suggérés par la vision de mon inconnu du métro.

Dans la vraie vie, Laragne est mort. J'ai vu son avis de décès dans le journal, accompagné d'une photographie. De son nom véritable, Louis Leconte, il est décédé le 12 janvier. Il avait quarante-cinq ans. Comme moi. Encore une coïncidence.

La mort de Leconte-Laragne m'a abattu comme s'il s'était agi d'un frère. Elle m'a transformé insidieusement, même si je ne peux identifier exactement la nature de ce changement. Ce que je sais, c'est que sa mort et ma fixation sur ce damné nom d'Agnès forment une combinaison troublante.

Pour l'instant, je suis incapable de donner un rôle à Laragne. Mais pour moi il n'est pas mort, il est quelque part en vacances et prend du bon temps avant de se remettre au travail dans un de mes livres. C'est l'Autre qui me fascine et que je hais en même temps. Pourtant, j'ai connu au moins quatre Agnès dans ma vie. Toutes blondes, douces, angéliques presque. Jamais je ne me serais imaginé une Agnès autrement. C'est un nom ancien où s'imprime le charme suranné d'une jeune femme aux longs cheveux pâles: j'ai depuis toujours associé certains prénoms à des types particuliers. Eh bien cette fois, Agnès a refusé de se laisser emprisonner dans mes idées préconçues sur son nom de baptême.

La seule certitude que j'aie acquise depuis qu'elle me possède, c'est qu'elle est exceptionnelle, mais je ne parviens pas encore à cerner sa particularité.

Elle aussi, je l'ai cherchée par tous mes moyens habituels. Jamais je n'ai autant cheminé à travers les lieux où j'étais sûr de rencontrer beaucoup de monde. Je n'ai pris que quelques repas vite absorbés à la maison, espérant découvrir l'être unique et irremplaçable qui pourrait la représenter, dans les restaurants, les bars, les clubs. J'ai acheté des quantités de revues dans le même but, que je feuilletais avidement dès que je rentrais chez moi.

Oui, Hélène avait raison: ma chimère me rendait fou. D'autant plus fou que ma femme m'avait lancé, juste avant de me dire adieu: "Cherche-la donc chez les putes!" Et elle avait claqué la porte pour toujours. Je ne sais ce qui m'a le plus blessé de son départ ou de sa réflexion. D'abord Hélène n'était jamais vulgaire et pour moi, Agnès était devenue intouchable. Cette suggestion m'avait atteint comme un double sacrilège, mais surtout elle avait infiltré un doute dans mon esprit survolté. Celle à qui je donnais un rôle prépondérant dans mon futur roman prenait une couleur inquiétante, perverse, chargée de secrets maléfices.

Cette tempête finira-t-elle un jour? À travers la grande baie vitrée du salon, je ne distingue plus que des ombres confuses où hier s'épanouissait un jardin avec ses

fleurs nouvellement nées. La neige tombe en rideau opaque devant la fenêtre et me condamne à me claquemurer ici, à ruminer des pensées dont je ne peux plus me défaire, des pensées qui adhèrent à ma peau comme un vêtement imprégné de sueur fébrile. Et voici que je grelotte, que je me sens las et vieux soudainement, voûté sous un faix invisible.

Le feu que j'ai allumé dans la cheminée ne parvient pas à chasser l'humidité ambiante. Recroquevillé sur le canapé, j'ai laissé à portée de la main un verre et une bouteille de Jameson, contemplant fiévreusement les éclats d'ambre que les flammes y agitent.

II

Qui peut bien téléphoner à une heure pareille? Mais je constate en ouvrant les yeux que le sommeil m'a pris sur le canapé hier soir, le feu s'est éteint depuis et un bref coup d'oeil à ma montre m'indique qu'il est déjà presque neuf heures.

Au bout du fil, une voix claire, presque une voix d'enfant.

— Est-ce que je suis bien chez M. Pierre Salvat?

— Lui-même...

La voix hésite, reste un moment en suspens, comme si mon interlocutrice cherchait ses mots.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, mais êtes-vous bien celui qui écrit des romans policiers un peu...

— Bizarres?

— Oui, enfin... c'est bien vous, alors?

Je me demande si ce n'est pas une de ces petites journalistes qui vous posent des questions alambiquées, davantage préoccupées de leur effet que de votre réponse.

— Mademoiselle, si vous finissiez par me dire ce que vous désirez...

— Pardon, M. Salvat, je voulais m'assurer que je ne faisais pas erreur, car ce que j'ai à vous dire est très

personnel. Mais promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de moi, même si je sais que ma démarche est complètement folle.

— Bien, je vous écoute et je ne ferai pas de commentaires...

Je l'entends soupirer au bout du fil et je commence à échafauder toutes sortes d'hypothèses oscillant entre la galanterie et les révélations rocambolesques.

— Je suis la fille d'un homme mort qui vous admirait beaucoup...

"La fille d'un homme mort"! Si elle s'exprime toujours de cette façon-là, je crois qu'elle aura du mal à raconter son histoire.

— Oh, monsieur, je ne sais par quel bout commencer! C'est tellement incroyable que je meurs d'embarras.

Je plaisante pour la mettre à l'aise:

— Ne mourez pas, je vous en prie, sinon je ne connaîtrai jamais le but de votre appel. Voyons, vous disiez que votre père aujourd'hui décédé... m'admirait?

— C'est vrai.

— Et pourquoi tenez-vous à me le faire savoir au téléphone, "post mortem" si je puis dire?

Là, je suis en train de faire mon Laragne.

— Parce qu'il pensait qu'il était un autre... Enfin, il croyait que c'était lui qui avait servi de modèle pour votre personnage... votre Laragne.

Ça y est! la bombe vient de tomber! J'articule d'une

voix blanche :

— Le nom de votre père...

— Louis Leconte. Je suis Ariane, sa fille. Je suis sûre que ce nom ne vous dit rien, mais...

J'entends comme en un ronron lointain cette voix juvénile me raconter en détails maladroits ma rencontre dans le métro il y a quinze ans, puis une entrevue que j'avais donnée à la télévision où son père m'avait reconnu, puis son inébranlable certitude que je l'avais élu entre tous.

— Oui, dis-je, tout cela est rigoureusement exact, mademoiselle, mais je ne vois pas, même si la disparition de M. Leconte m'affecte personnellement, ce que je pourrais faire à présent.

À vrai dire, je crains que cette jeune personne ne cherche à tirer un quelconque parti de l'aveu que je viens de faire. Comme pour répondre à mon interrogation muette, elle réplique, offensée :

— Je ne cherchais pas à vous importuner avec une vieille histoire, monsieur, mais je devais être convaincue de sa véracité car j'ai quelque chose à vous remettre de la part de Papa. Si vous n'en voulez pas, nous en resterons là, c'est tout.

Elle a tout de même du cran. Je suis devenu un ours ces temps-ci, méfiant et irascible. Je me radoucis cependant en l'invitant à poursuivre.

— C'est un portrait, monsieur, un parfait portrait de mon père. Il est tout récent, vous savez, et c'est un

korrigan.

— Un korrigan?

Cette enfant a un peu trop d'imagination. Voilà qu'elle introduit des lutins au milieu de révélations d'outre-tombe.

— Oui! un korrigan! Si vous voyiez ses animaux...

— Ecoutez, Ariane, je ne comprends décidément rien, ce matin. Nous parlerons de lutins de vive voix, si vous le voulez bien. Puis-je vous rencontrer quelque part? Demain, si vous pouvez, à l'heure qui vous conviendrait...

Ariane m'a l'air tout aussi interloquée que moi au bout de la ligne; manifestement impuissante à se faire comprendre, elle a de nouveau un soupir où je crois déceler, cette fois, une vague irritation mêlée de découragement.

— D'accord! nous parlerons aussi de lutins, si vous y tenez! Mais demain ce n'est pas possible. J'habite dans les Laurentides et je ne descends pas souvent à Montréal ces derniers temps.

— Bien sûr! Avec cette neige, les routes ne sont probablement pas très praticables par chez vous...

— Monsieur Salvat, puis-je vous demander de venir ici, plutôt? Je crois que vous aimeriez visiter l'atelier de Papa et voir son édition des Fables de La Fontaine. D'après lui, c'est la plus belle qui ait été produite à ce jour.

Pourquoi pas, après tout? Peut-être que la demeure de Louis Leconte me livrera quelques secrets, si j'arrive à déchiffrer le langage sibyllin de sa fille...

— Si je me rends chez vous, il me faudra attendre de toute façon que la neige cesse. J'ai remisé mes pneus d'hiver comme tout le monde, et je ne tiens pas à finir le trajet en ambulance!

Elle rit. J'aime son petit rire espiègle au timbre acidulé.

Nous sommes convenus d'une rencontre dès que le temps le permettrait, ce qui ne saurait tarder.

Finalement, cette idée de rendez-vous dans les Laurentides me plaît assez. Drôle de rendez-vous! avec un mort, des lutins et une jeune fille qui parle par énigmes! C'est même dans le style de Laragne, ces mystères, lui qui aime tant dérouter le lecteur pour l'amener exactement où il l'a prévu.

Laragne... Tu m'auras donc rejoint par-delà la mort. Je me demande ce que tu cherches à me dire, sur quelle piste tu m'entraînes avec pour guide une enfant qui mélange tout.

Depuis Agnès, il me semble que je m'embourbe de plus en plus dans une ornière sans fond, que je ne sais plus rien. Je croyais avoir résolu le problème de la page blanche en l'exorcisant sur du papier bleu à en-tête. C'était d'ailleurs ce que faisait la femme aux chats, Colette. En-tête en moins. Je n'ai rien inventé. Mais invente-t-on un jour quelque chose? N'écrit-on pas un livre déjà prêt quelque part, un livre qui nous serait personnel et qu'il faudrait arracher

au dragon embusqué au tréfonds de soi-même?

J'ai ton adresse, Laragne: Saint-Sauveur-des-Monts, Laurentides. Savais-tu que Pierre Salvat n'était qu'un pseudonyme et que pour l'état civil je m'appelle Sauveur Batifoy? Sans doute l'ignorais-tu comme la plupart de mes lecteurs. Sauveur Batifoy! Un vrai nom pour partir en croisade! Je ne pouvais échapper aux études médiévales, avec un nom pareil. Et à la salvation non plus, puisque je me suis amusé à le "convertir" en Pierre Salvat. Alors, ce village de Saint-Sauveur m'était échu, sans nul doute. Et c'est toi, mon ami, qui me montres une route mystérieuse vers Dieu sait quelles fantaisies du sort.

III

— Ah! vous voilà, monsieur! Deux personnes vous ont téléphoné cet après-midi. J'ai pris les messages.

Avec ses petits yeux ronds et vifs, son long cou fripé et ses bajoues, Blanche Beckett arbore une tête galline. Elle est la plus efficace des femmes de ménage, sait tout faire, et depuis les huit années qu'elle travaille ici, le seul véritable reproche que j'aie eu à lui faire (car c'était presque toujours moi qui étais à la maison dans la journée), concernait son amour immodéré du beurre dans la cuisine. Si je l'avais laissée suivre son penchant, nos vésicules biliaires n'auraient pas tardé à manifester leur réprobation. Elle est cependant une cuisinière expérimentée et je crois bien qu'elle me dorlote un peu depuis qu'Hélène est partie.

Pourtant, je maigris en dépit de ses soins. Je vois qu'elle m'examine d'un oeil tout en tournant sa sauce; elle secoue la tête, chagrine, comme si elle savait que toutes les tentations de l'art culinaire sont en ce moment impuissantes à me rendre à moi-même.

— Où avez-vous mis les messages, Blanche?

— Je ne les ai pas laissés près du téléphone?

— À moins qu'un lutin ne les ai enlevés, non!

— Vous croyez à ça, vous? Remarquez que maintenant, rien ne me surprendrait plus, vous savez!

Elle s'est arrêtée un instant de tourner la sauce; la cuiller en l'air, elle réfléchit.

— Attendez... peut-être sur le congélateur... ou bien...

Elle me cache quelque chose. Je la connais, c'est le genre de femme qui prend un homme "abandonné" pour un enfant et qui veille sur lui comme un chien de berger.

— Bon! Quelle sortie cherchez-vous à m'éviter?

— Oh! monsieur!

Je la regarde avec une indulgente moquerie. Tout à coup elle se met à débiter comme une arme à répétition:

— Monsieur McManus, ce débauché! vous demande d'aller le rejoindre à une "réunion d'amis", comme il prétend, au Biddle's. Ce soir à dix heures. Il a dit qu'il y aurait une certaine Agnès. Je lui ai demandé si c'était important, vu que vous êtes très surmené en ce moment, n'est-ce pas? Il m'a répondu d'un air de se payer ma tête: "C'est capital, ma chère madame, il y a là quelqu'un qui peut le ressusciter." Et il a insisté sur le mot.

Les bras croisés, Blanche m'observe, renfrognée. Elle me fait parfois des sermons à peine déguisés sur certaines de mes fréquentations. Je fais mine de ne rien remarquer, mais l'idée que peut-être... Mais non, c'est impossible. Ce serait trop facile de La rencontrer ainsi.

— D'accord. Et l'autre message?

— L'autre, c'était une jeune fille... Ariane quelque chose... Elle disait que vous ne pourrez pas aller chez elle avant deux ou trois semaines, qu'elle est très occupée et qu'elle vous expliquerait.

— C'est bien. Je vous remercie d'avoir si bonne mémoire.

Redressant son cou de poulet, elle braque sur moi ses petits yeux ahuris.

— Vous les prenez au berceau, maintenant?

— Cessez donc de vous prendre pour ma mère, voulez-vous? Ce n'est pas du tout ce que vous imaginez... Si vous croyez que j'ai l'esprit au libertinage, actuellement!

En effet, je suis devenu un vrai bénédictin depuis des mois. L'empire d'Agnès s'est étendu jusqu'à la source de mes désirs.

Ainsi, McManus m'aurait déniché une Agnès! Après ce que je lui ai laissé entendre de mes vaines recherches, je me demande quel genre de fille il veut me présenter. Comme si Agnès pouvait se rencontrer aussi banalement, sur présentation! Je n'attends pas grand-chose de cette soirée, si ce n'est un peu de diversion, de quoi purger mes idées concentrées depuis trop longtemps sur un objet unique et indéchiffrable.

Et la petite Ariane qui remet notre rencontre. C'est étrange, j'avais hâte de la connaître, et l'incohérence de sa conversation avait fini par éveiller ma curiosité. Enfin, c'est tout de même la fille de Laragne. J'avais cru y voir un signe, et voilà que tout est reporté à plus tard. Attendre.

Encore attendre.

— Monsieur! Le souper est prêt et je dois partir!
J'espère que vous aimerez mon soufflé... mais dépêchez-vous
car le soufflé n'attend pas!

IV

Une petite rue bordée de hauts immeubles en construction, déserts, louches à la lumière artificielle du soir montréalais. À une intersection, un genre de grand chalet aux fenêtres duquel des lampes de couleur répandent une lueur orangée; des rideaux de dentelle masquent partiellement les clients attablés à l'intérieur. Biddle's. L'un des hauts lieux du jazz dans la métropole.

— You'll take a meal or just a drink?

Toujours cette fâcheuse habitude de s'adresser aux gens en anglais. De toute façon, le grand Noir en smoking qui me sourit dans la lumière diffuse ne parle probablement pas français.

— I don't know yet... Friends are waiting for me...

— O.K., you can take a look.

J'aperçois McManus gesticulant au fond de la salle. Avec lui, un autre homme et deux filles.

— Hello, Sauvage!

C'est le surnom que Charles McManus m'a toujours donné. Il n'a pas tort. Je ne suis pas un mondain. Ses joues arrondies et sa lèvre supérieure légèrement retroussée lui donnent l'air d'un bébé boudeur. Il fait les présentations.

La fille rousse avec un foulard dans les cheveux, c'est Billie; l'autre, qui doit être une professionnelle de la mode si j'en juge par l'élégance de sa tenue et la recherche apportée à son maquillage et à sa coiffure, c'est Agnès. Je ne sais pas à quoi ressemble la véritable Agnès, mais celle-ci n'éveille pas le sens qui me dirait: c'est Elle! Le type blond à moustache cosmétiquée s'appelle Alex.

Le pianiste joue "Everything happens to me" d'Erroll Garner. Le clavier réfléchi dans un miroir oblong incliné derrière lui, laisse suivre la course fascinante de ses doigts. À l'avant de l'estrade, Charlie Biddle pince les cordes de sa contre-basse, les yeux fermés: il baigne dans une idéale félicité quand il joue. "Everything happens to me"... Pourquoi ne m'arrive-t-il plus rien, justement?

— Alors, Sauvage, toujours dans la lune?

McManus m'a mis la main sur l'épaule. Il a pris l'air patelin que je lui connais bien quand il veut me faire partager ses bonnes fortunes.

— Je suis un peu fatigué, tu sais.

— Je sais. Ton cerbère n'a pas manqué de m'en informer. Elle est terrible, ta Beckett!

Ses yeux gris-bleu de myope cligotent derrière ses petites lunettes à la Trotsky. Il explique à la ronde l'avantage et les inconvénients d'avoir une femme de ménage trop indispensable. Si au moins elle était jeune et jolie, il comprendrait... Puis le voilà lancé sur le chapitre Pierre Salvat "qui écrit des romans, vous savez!"

"Une lueur d'intérêt s'est allumée dans tous les yeux" — c'est la formule consacrée, je crois, dans ce genre de situation —, d'autant plus qu'en allumant sa cigarette, la très chic Agnès a éclairé tous les regards. Elle lève des yeux démesurément agrandis par le bistre du fard.

— Alors c'est vous le père de Laragne?

J'ai envie de lui dire que je suis un peu jeune pour être son père, mais je n'ai pas le goût de faire de l'humour. Je la considère en silence. Elle est très belle. Sa chevelure sombre est tirée en arrière, lisse, pas un cheveu ne dépasse. Ses pommettes un peu saillantes et ses yeux ainsi allongés lui donnent un type exotique. Ses lèvres et sa robe fuchsia font un contraste assez esthétique avec le hâle de sa peau.

— Oui, c'est moi.

Je ne sais jamais quoi dire dans ces cas-là.

— Agnès est mannequin, intervient McManus. Elle travaille à New York, Tokyo, Londres et Paris... et ici, évidemment...

Il me jette un bref coup d'oeil, comme pour vérifier si j'approuve son choix. Je lui souris. Ensuite, j'ai droit à un exposé complet sur le monde de la mode en regard de chaque continent. Parler chiffons n'est pas mon fort.

— Charles m'a dit que vous cherchez un personnage pour votre prochain roman? Une fille qui s'appelle Agnès et qui a du caractère? demande enfin la beauté exotique.

Je n'ai même plus envie de parler de Mon Agnès. Mais voilà que tout à coup, je m'entends décréter:

— Je ne cherche plus Agnès. Je ne dois pas la chercher, sinon elle me fuira.

La belle fille en face de moi se tient coite. Alex et Billie se bécotent et McManus me fait signe que je suis un peu timbré.

— Je regrette, mon vieux, et vous, mademoiselle, ne soyez pas déçue, les écrivains sont tous fous à un certain degré.

— Mais alors, s'étonne McManus, comment vas-tu faire? As-tu l'idée d'abandonner?

— Disons que je m'abandonne au sort.

— Je vois. Donc la plus belle créature au monde, même si elle s'appelle Agnès, te laisse indifférent!

— Je n'ai jamais dit que je cherchais Miss Univers! d'ailleurs, elle est peut-être très laide, Agnès, inculte, folle, que sais-je?

Dans mon for intérieur, je n'en crois rien, car je sais au moins ce qu'Elle n'est pas.

— Bonne chance, Sauvage, c'est tout ce que je peux te souhaiter.

Alex et Billie émergent de leur béatitude, comme s'ils venaient de se réveiller depuis mon arrivée. Alex me dévisage, la tête inclinée de côté, les yeux noyés dans les brumes du scotch et de la fumée.

— Vous cherchez quelqu'un? articule-t-il péniblement.

— Non, non! dit McManus, il cherche un pur esprit...

Je déteste mon ami quand il raille mes propos devant tout le monde. Il n'est pas toujours drôle. En fait, nous n'avons pas grand-chose en commun, mais nous avons sympathisé en jouant au tennis. C'est d'ailleurs lui qui m'a initié à l'infidélité conjugale.

Je ne crois pas qu'Hélène ait flairé quoi que ce soit, mais c'est arrivé à quelques reprises durant les cinq dernières années. Le démon de midi, je suppose, ou plutôt une certaine lassitude inhérente à la routine de la vie matrimoniale après trop d'années à se regarder vivre, à s'épier presque.

Quoi qu'il en soit, je suppose qu'Hélène a trouvé un refuge accueillant dans les bras du Dr Shallow, son fameux collègue biologiste qui lui tournait autour pour son plus grand plaisir. Tant mieux, après tout, il est libre et elle l'est aussi, maintenant. Je n'ai jamais compris ce qu'elle lui trouvait, avec ses grandes dents d'Anglais et ses cheveux filasse. Lui, par contre, avait du goût. C'est vrai qu'elle est jolie, Hélène, et elle est bien plus jeune que moi. J'espère seulement qu'elle ne va pas se décider à faire un enfant avec l'autre, chose qu'elle m'a toujours refusée "à cause de sa carrière".

— Viens-tu manger un morceau avec nous? demande McManus en chassant d'un coup de tête sa mèche rebelle.

— Merci, mon vieux, je préfère rentrer, prendre une douche et me coucher.

— Comme tu veux. La nuit porte conseil, paraît-il.

Ce disant, il enveloppe Agnès d'un regard concupiscent. Il ne changera donc jamais. Toujours en chasse, malgré les rides naissantes qui accentuent sa physionomie de vieux bébé.

Les lumières de la salle commencent à s'éteindre. Les violons accrochés tout en haut des murs du Biddle's, certains en bouquet, disparaissent peu à peu dans la pénombre. Les clients se lèvent les uns après les autres, lentement, comme au ralenti.

— Salut, Burton! me lance Alex avec le sourire stupide de l'ivresse.

Allons bon! Ça faisait longtemps qu'on ne m'avait pas agacé avec cette ressemblance... Et les autres font chorus en s'éloignant et en agitant la main.

Dans la rue, tout est tranquille. Seuls quelques passants se hâtent vers le dernier métro et je regagne à pas mesurés ma vieille Mustang, évitant les flaques d'eau malpropre laissées par la neige tardive de ce drôle de printemps.

V

"... J'ai, bien entendu, pris contact avec Me Belzil et j'espère que tu seras d'accord pour voir ton avocat. Je crois que cela vaut beaucoup mieux pour nous deux. J'y ai bien réfléchie(sic) et je préfère que nous nous séparions définitivement.

"Je voudrais aussi passer chez toi pour prendre quelques affaires qui m'appartiennent. Il y a du linge et certains meubles que je voudrais bien récupérer, tu sais lesquels. Je te téléphonerais(sic) pour savoir le moment qui t'arrange.

"À part ça, je vais bien et Maman a été aux petits soins avec moi. Mais tu sais comme elle est mère poule et j'ai hâte de partir. Maintenant j'ai l'oeil sur un appartement que je voudrais acheter. Warren voulait que nous vivions ensemble, mais je trouve sa maison trop petite pour y installer aussi mon bureau. Il a bien une pièce qu'on pourrait arranger au sous-sol, or je veux une pièce bien éclairée et celle-là n'est pas idéale. Il faut dire que je ne suis pas prête encore à vivre avec un autre homme..."

Eh bien, voilà une chose claire, au moins. Hélène a toujours eu l'esprit rapide en affaires. En tout cas, ce n'est

pas avec son grand nigaud d'Anglais qu'elle va améliorer ses conjugaisons et comprendre l'accord des participes.

Dire que je me suis inquiété à son sujet! Je savais qu'elle était chez sa mère, mais je me sentais un peu coupable de n'avoir rien fait pour la retenir. J'ai beau lire et relire sa lettre, je n'y trouve pas l'ombre d'une émotion. C'est disséqué froidement comme ses rongeurs au laboratoire. Bien entendu, avec ses revenus et l'héritage de son père, elle n'a pas besoin de moi.

Je me demande, en supposant qu'elle aurait eu vent de mes aventures extraconjugales, si elle aurait pu souffrir... Non. Hélène est un univers théorique: elle a tout appris et n' imagine rien. Sauf, toutefois, face aux malheureuses créatures qu'elle analyse: le scalpel et le microscope semblent lui ouvrir la voie royale de l'hypothèse créatrice. Mais la route se referme inlassablement derrière elle.

Un seul événement a mis, comme on dit, "le feu aux poudres": Agnès. Avec Hélène, tout ce qui dérangeait était aussitôt éliminé. C'est pourquoi nous n'avons jamais eu d'enfants ni d'animaux domestiques: ils auraient perturbé sa conception bien rangée de l'existence, linéaire presque, avec ses horaires inflexibles en toutes choses, même pour faire l'amour. Je comprends qu'elle n'ait pas supporté l'intrusion d'Agnès dans ce plan impeccable.

Je me rends compte à présent que je n'ai vécu que par convention avec elle. Socialement, elle était une épouse

parfaite; tous nos amis — ou plutôt les siens, puisque les trois quarts des miens prêchaient dans le désert, d'après elle — la trouvaient merveilleuse. Évidemment, elle savait faire les choses, et sa culture de magazines pouvait passer pour un véritable esprit encyclopédique.

Les romans que j'ai écrits m'ont permis de m'évader de la routine dont Hélène bâtissait l'enceinte jour après jour, mais ils m'ont fait oublier que ma vie conjugale ressemblait de plus en plus à une représentation. J'ai voyagé à travers les mots comme un naufragé sur son épave, je me suis accroché à la langue nourricière comme un affamé... et j'ai trompé ma femme sans regret.

Maintenant qu'Hélène n'est plus là, je mène la chaste existence d'un anachorète. La vie vous réserve parfois des absurdités insoupçonnées: je crois qu'elle prend sa revanche d'une façon ou d'une autre.

Agnès est mon purgatoire et ma rédemption.

VI

— Ça ne vous fait rien, à vous, de voir tous ces beaux meubles partis?

La pauvre Blanche a presque les larmes aux yeux.

— Rassurez-vous, ces meubles appartenaient à Hélène et je ne leur étais pas vraiment attaché.

En réalité, le décor futuriste créé par ma femme atténuait le charme des lieux.

— Mais vous gardez la maison, n'est-ce pas, monsieur?

— Bien entendu! j'y habitais avant de me marier!

Je me souviens. J'avais eu un coup de coeur pour cette antique demeure victorienne. Contrairement à bien d'autres, elle n'était pas trop grande. Je ne me voyais pas occuper vingt ou trente pièces, alors que je vivais seul. Celle-ci en comptait neuf de confortables proportions, plus deux salles de bain et une cave.

Au début, j'étais jeune professeur et je l'ai louée. Deux ou trois années plus tard, le propriétaire l'a mise en vente. Je m'étais attaché à ces murs et l'occasion était tentante. Je travaillais à cette époque à mon premier roman et enseignais en même temps.

Je crois que je me suis laissé influencer par le personnage que j'étais en train de créer: il vivait avec sa mère

dans l'une de ces maisons fantomatiques que l'on peut voir dans l'ouest de la ville. Sa mère était riche, mais je ne l'étais pas. Finalement, quitte à verser des termes pendant vingt ans, je me suis décidé. Ce que j'ignorais alors, c'était que grâce à Laragne, indirectement, je pourrais devenir propriétaire beaucoup plus vite.

Puis j'ai rencontré Hélène. J'avais trente-deux ans. Nous nous sommes mariés l'année suivante et je me félicitai d'avoir acquis cette maison, car j'aurais souffert dans ma vanité de n'avoir qu'une maison de location à faire partager à la fille unique d'une famille fortunée et fière de l'être.

Je me rappelle que nos premières disputes furent suscitées par des questions pécuniaires. Hélène était encore étudiante et j'assumais la plupart des frais de notre vie de couple, mais mes beaux-parents gâtaient outrageusement leur fille en l'entretenant dans des goûts d'un luxe presque indécent. Ils continuaient de lui fournir de quoi s'offrir les pires extravagances vestimentaires et lorsque nous voyagions, ils lui prodiguaient des sommes considérables "pour ses petites dépenses". Cette façon d'agir me consternait. J'ai fini par raisonner Hélène et m'entendre avec ses parents pour qu'ils lui laissent le temps de connaître la valeur de l'argent.

Mon beau-père est mort l'année dernière et a laissé la moitié de ses millions à sa fille.

Dépouillée des biens d'Hélène, la maison paraît plus grande. Elle retrouve un peu l'apparence qu'elle avait naguère, avant que ma femme n'en change la personnalité. Les grands fauteuils bleu acier qui tenaient à la fois de la chaise de dentiste et du transatlantique refroidissaient considérablement le salon. Il me faudra descendre du grenier mes deux fauteuils "en confessionnal" de l'époque Régence qui ont sans doute grand besoin d'être restaurés. Je me suis tant de fois assoupi entre leurs oreilles réconfortantes, un livre dans les mains!

Que de meubles ont été relégués au grenier pour faire plaisir à Hélène... Cependant, je n'ai jamais voulu céder quand elle a parlé de les vendre.

Je sais que lorsque j'irai là-haut, dans les combles, ce que j'y découvrirai déclenchera le mécanisme de film accéléré de mes premières années en ces lieux et le vertige commencé avec ma chimère s'emparera encore de moi. Malgré moi. Les souvenirs de l'enfance ont sur mon esprit un effet apaisant: on dirait qu'ils me rajeunissent. Mais ceux de l'âge adulte me font vieillir sans merci. Tel est sans doute le pouvoir des greniers.

— Vous savez, monsieur, je suis forte! Je pourrais vous aider à descendre les meubles du grenier!

Cette femme a vraiment un sens étonnant de l'à-propos.

— Que ferais-je sans vous, ma chère Blanche?

Elle paraît embarrassée. Elle a encore quelque chose sur

le coeur qu'elle ne sait comment dire.

— Voyons, que se passe-t-il? Qu'est-ce qui vous tracasse?

Elle enfonce ses poings dans les poches de son tablier, signe qu'elle est vraiment dans une mauvaise passe.

— Voilà, monsieur, c'est au sujet de Madame...

— Eh bien?

— Elle m'a demandé si je voudrais travailler chez elle à la fin du mois...

— Quoi!

Je maudis intérieurement la surnoiserie d'Hélène. Véritablement furieux, je jette à la femme de ménage un regard assassin.

— Ne vous fâchez pas, je vous en supplie... Vous êtes si gentil, d'habitude.

— Entendu! Que lui avez-vous répondu?

Elle tortille l'ourlet de son tablier et prend un air de chien battu.

— Je lui ai dit que ça dépendrait de vous...

— De moi? Mais vous êtes libre, vous le savez bien! Je ne peux tout de même pas vous forcer à rester avec un célibataire qui...

— Très bien! coupe-t-elle indignée. Si vous ne voulez plus de moi, je m'en irai, voilà tout!

Sa réaction impétueuse me soulage.

— Alors vous resteriez, si je vous le demandais? Malgré mes sautes d'humeur et tout le travail que le réaménagement

va demander?

Mme Beckett est visiblement émue. Les mots sortent difficilement de sa gorge.

— Mais je suis habituée à vous, moi! C'est quand même vous que j'ai vu le plus depuis que je suis ici... et puis je l'aime bien cette maison... c'est un peu la mienne, vous savez!

Les détails domestiques ont chassé la mélancolie qui me submergeait quelques minutes auparavant. Me passer de "mon cerbère" me paraît impensable; je l'ai adoptée comme un membre de la famille et le seul fait de la savoir ici toute la journée est d'un incomparable réconfort.

— Non seulement je tiens à vous garder, mais encore je vous augmente si vous restez.

Ah! non! la chère Hélène ne me l'enlèvera pas comme un meuble qu'on déménage!

— De toute façon, je peux bien vous le dire maintenant, confie Blanche, j'ai toujours été plus à l'aise avec vous qu'avec Madame. Elle me gênait, votre femme. Elle était très aimable, remarquez, mais c'était comme qui dirait une grande dame... enfin vous comprenez ce que je veux dire.

Je la comprends beaucoup mieux qu'elle ne croit. Elle a énoncé dans ses mots ce que j'ai toujours éprouvé moi-même. Je me sens plus proche aujourd'hui de cette vieille femme toute simple que je ne l'ai jamais été de ma propre femme.

— Bien sûr. Et savez-vous?... j'ai faim, pour une fois!

— Oui, mais il n'y a plus de table à la cuisine...

VII

Il nous a fallu presque une semaine pour réorganiser la maison. Les meubles entassés au grenier depuis plusieurs lustres avaient souffert de l'humidité; mes deux bergères et un canapé victorien ont dû être confiés à un rembourreur recommandé par McMnus, et j'ai entrepris le décapage de deux tables dont le vernis n'a pas supporté ce long séjour sous les combles.

J'ai découvert là-haut, dans une malle bourrée de papiers, la version initiale de ma thèse sur le mythe de Perceval, raturée, jonchée d'annotations et de corrections à l'encre bleue et transformée par le temps en un amas d'hiéroglyphes. La somme finale de mes études universitaires était réduite à une liasse de feuillets inintelligibles, lessivés par l'âge et les variations de température.

Puis j'ai trouvé des lettres. Lettres de ma mère et lettres de ma fiancée d'autrefois, tuée dans un accident de voiture sur la transcanadienne, quelque part au Manitoba. J'ai refermé le couvercle et j'ai fui le grenier pour chasser tous ces fantômes qui s'imposaient à moi avec tant de réalité. Je n'ai pas eu le coeur de pousser plus loin mon voyage à rebours. Les écrits me semblent être devenus les témoins

les plus vivaces de mon existence et il me faudrait un courage surhumain pour regarder par-dessus mon épaule sans éprouver le frisson. Si je n'avais pas eu la présence rassurante de Mme Beckett pour arracher mes meubles aux griffes du passé, je crois que j'aurais tout abandonné là. Les choses laissées trop longtemps à elles-mêmes, sans présence humaine pour les apprivoiser, paraissent développer une vie qui leur est propre et qui refuse l'asservissement.

Maintenant, je suis heureux de me livrer à quelques travaux manuels. Cela m'aère l'esprit et Blanche n'en revient pas. Comme si un intellectuel devait nécessairement être malhabile et incapable de toute activité autre que cérébrale ! Le fait est que ma femme de ménage me gâte encore plus, depuis. Tandis que je décape la grande table d'acajou à la cave, elle m'apporte des sandwiches au poulet, de la bière et du café.

Je l'ai prévenue que McManus doit venir, ce qui a eu pour effet de la mettre de mauvaise humeur. Elle ne l'aime vraiment pas. Pourtant, de tous mes amis, McManus est le seul qui m'apporte un soutien réel. Incidemment, il est aussi le seul qui ne vive pas des ressources uniques de son intellect. Chez les McMnus, on est antiquaire depuis trois générations, et il ne s'agit pas uniquement d'achat et de vente, il faut parfois restaurer. Mais mon ami connaît bien son métier et je le crois honnête. Bien sûr, les femmes sont le point faible de sa personnalité, il est même plutôt misogyne dans sa façon de les considérer. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler de la

libération de la femme, propos qui réveille sa gouaille et une vulgarité parfois assez choquante. Curieusement, il est capable de la plus extraordinaire délicatesse, une délicatesse quasi féminine. Je l'ai vu s'occuper tout seul de sa petite fille de dix ans, et une mère ne serait pas plus tendre. Je sais que sa femme est morte depuis plusieurs années, mais je ne connais pas les circonstances de son décès. C'est un sujet qu'il n'aborde jamais.

— Le voilà! me crie Blanche du haut de l'escalier de la cave.

On croirait qu'elle annonce Sarah Bernhardt et le scandale qu'elle soulève.

— Vous montez ou je le fais descendre?

— J'arrive.

McManus promène alternativement son regard sur moi et sur la femme de ménage.

— Vous ne m'aimez pas beaucoup, hein? lui lance-t-il avec un rire dans la voix.

Blanche Beckett tend le cou comme un jars prêt à passer à l'attaque.

— Tout ça parce que vous m'avez déjà vu ici avec des filles plus ou moins...

— Vous l'avez dit! "Plus ou moins"! coupe-t-elle.

— Bon! c'est assez, maintenant! dois-je intervenir.

Si je les laisse poursuivre sur cette lancée, nous en aurons pour une heure de logomachie.

McManus et moi descendons à la cave "pour échapper aux foudres du dragon", comme il dit. Je crois qu'il a davantage le goût de me parler que de continuer avec moi le décapage de l'énorme table.

— Tu files un drôle de coton... commence-t-il.

Mon regard interrogateur le pousse à clarifier sa déclaration.

— Oui, j'ai trouvé ça bizarre, ton comportement avec la belle Agnès, l'autre soir... d'autant plus que tu lui plaisais: elle me l'a dit.

— Je n'avais pas les idées à la frivolité, c'est tout.

Mon ami doit trouver cette excuse bien fragile. Il m'examine par-dessus ses lunettes en plissant le front, comme il fait souvent quand il cherche à comprendre.

— Ouais! Le malheur est que tu as complètement changé... et que tu as presque l'air d'un moine, à présent.

— J'aspire à la vie monacale sans le savoir, peut-être...

McManus hoche la tête et continue de m'observer par-dessus ses lunettes.

— Mais enfin, mon vieux, que se passe-t-il? Si tu ne prends pas le dessus, tu vas nous faire une belle dépression!

Comme je ne réponds rien, il s'inquiète.

— Voyons, ce n'est pas à cause d'Hélène, quand même? Il y a longtemps que ça devait arriver entre vous deux.

Je demande ce qui lui a permis cette déduction.

— Bien sûr! tu es un idéaliste rêveur, mon pauvre ami,

et ce n'était pas avec une femme comme Hélène que tu pouvais trouver le bonheur.

J'acquiesce à cette déclaration qui me semble justifiée.

— D'ailleurs, elle n'était pas heureuse avec toi, non plus. Je la comprends de s'être entichée de son collègue.

Cette dernière remarque m'agace, mais je dois pourtant reconnaître que c'est la vérité.

— Tu vois, Sauvage, ce qui m'inquiète, c'est que tu ressembles à quelqu'un en train de porter un deuil. Tu réagis exactement de la même façon.

La justesse de cette réflexion me laisse un bref instant interdit. Subitement, cela me rappelle que je dois téléphoner à la fille de Laragne et décider avec elle du jour où je pourrai lui rendre visite.

— Est-ce que je peux t'aider à traverser ta mauvaise passe? propose McManus.

Je secoue négativement la tête.

— Dis-moi, tu n'es pas amoureux d'un être imaginaire, au moins?

Je le rassure sur ce point et entreprends de lui raconter l'étrange conversation téléphonique que j'ai eue avec la jeune Ariane.

McManus se frotte le haut du nez, puis avance ses lèvres en émettant un long sifflement.

— Alors il faut absolument que tu y ailles. Ce n'est pas vraiment que je sois superstitieux... quoique dans mon

métier, avec toutes ces vieilleries, il se passe des choses curieuses... mais tu vois, on dirait que le destin nous fait signe, quelquefois. Tu n'as jamais constaté ça, toi?

Je l'ai constaté trop souvent pour prétendre le contraire. Puis il me raconte avec force détails insolites l'histoire d'un secrétaire Louis XVI qui refusait de se laisser vendre et qu'il a fini par garder: le meuble l'attendait!

— Je suis certain que tu dois vraiment aller là-bas pour pouvoir avancer, ajoute-t-il.

— Je sais, mais j'ai peur de me faire des idées, de voir des signes là où il n'y a rien...

— Et alors? Tu sauras au moins quel genre de type était ton personnage... à moins que tu ne préfères l'ignorer.

C'est vrai. Peut-être que mon appréhension vient du fait que j'ai fabriqué Laragne de toutes pièces, hormis le physique, et que je refuse de voir ma fiction s'écrouler sous le poids du réel.

— Enfin, tiens-moi au courant, dit McManus en se levant, il faut que je rentre, maintenant.

Plus tard, dans la soirée, j'ai écouté une symphonie de Bruckner pour tenter d'apaiser mon esprit que la conversation avait de nouveau tourmenté.

La pluie s'est mise à tomber et j'ai dû fermer les fenêtres.

VIII

Les ténèbres sont profondes dans ma chambre. Je m'épuise à chercher le sommeil.

Voici le règne de l'errance. Je me sens entraîné, telle une proie, vers des abysses insondables, aspiré par un vertige inconnu de moi auquel je me livre sans résistance.

Je me trouve dans un désert. Seuls quelques arbres secs montent la garde de loin en loin. Cela doit faire longtemps que je marche. Je suis presque au bout de mes forces et la soif me dessèche la langue. Soudain surgit une forme sombre, tout près. Je n'ai même plus assez de vie en moi pour amorcer un mouvement de recul.

Si l'ombre prenait ce qui me reste de souffle, me dis-je, je ne sentirais rien. Ce serait fini. Se peut-il que la mort soit aussi simple?

Mais l'ombre prend vie à mesure que l'idée de mourir atteint dans mon corps une sorte de plénitude qui ressemble à la joie. Un vieillard est à mes côtés, le visage tellement raviné par le grand âge qu'il pourrait avoir deux cents ans, trois cents peut-être. Qu'importe? Vient un temps où l'âge se perd dans l'infini et se confond avec le temps lui-même.

Sa présence est douce. Elle semble m'arracher au sol comme un fétu en m'entraînant vers une route qui serpente sur une montagne décharnée. Le vieillard porte une barbe si longue qu'elle balaye le sable du désert et soulève une nuée perpétuelle autour de nous. Puis j'entends sa voix, profonde, sereine, comme si le désert s'exprimait par sa gorge: "On ne choisit pas, on est choisi", dit la voix qui m'enveloppe.

Dieu, que je me sens usé et vide!

"On est choisi!" répète l'écho du désert.

Sans en avoir pris conscience, je me trouve au pied d'un chemin escarpé, à peine assez large pour le passage d'un homme. J'ai peur. Je pressens sur le sentier que je commence à gravir, des pièges subtils qui rendent ma marche incertaine.

Et la voix qui me suit pas à pas me dit encore: "Celui qui n'est pas fait pour le but n'est pas fait pour le chemin."

Je me retourne, mais le vieillard a disparu. J'ai fait presque la moitié du trajet qui mène au sommet de la montagne et le sentier se rétrécit encore. Des parcelles de roc sont précipitées dans l'abîme. Je voudrais rebrousser chemin, mais comme je n'ai pas suffisamment d'espace pour retourner mes pieds, je suis forcé de monter encore la pente abrupte.

Mon corps est baigné de sueur et tremble sous l'effort.

J'agrippe mon oreiller à deux mains quand j'émerge du cauchemar. Mon coeur bat comme un gong dont je peux entendre

les coups sourds contre mon avant-bras.

Mon corps est baigné de sueur et tremble encore sous l'effort.

IX

Cela fait trois nuits que le même songe m'épuise. Il semble vouloir s'étirer et se poursuivre, comme s'il me fallait encore peiner sur cette montagne fantasmagorique.

Le faite qui m'apparaissait comme un but absurde auparavant, commence à me fasciner. Ce mont pelé n'est pas ordinaire. Il est comme une porte qu'il me faut franchir pour découvrir ce qui se cache derrière.

La deuxième nuit, je n'ai pas encore atteint le sommet, mais le goût de poursuivre ma route s'est emparé de moi. Cette cime est embrasée par intermittences dans une sorte de lueur incandescente, qui bouge et vibre autour d'elle, telle une aurore boréale qui se serait transportée au-dessus d'un incendie de brousse. Je constate cependant que ce feu ne brûle pas. Aucune chaleur ne s'en dégage. Il me semble même que, plus j'approche du sommet, plus mon corps se rafraîchit et la douleur s'en sépare.

La troisième nuit, j'ai une grande appréhension avant de toucher au faite de la montagne escarpée. On dirait que la lueur merveilleuse s'éloigne au fur et à mesure que j'approche du but. Pourtant, j'arrive tout en haut de ce pic rocheux et je m'aperçois alors que son altitude est de beaucoup supérieure à ce que j'avais évalué au départ. Je mesure,

ébahi, la distance que je viens de parcourir et le sentier sinueux qui descend comme un fil tenu le long de la pente accidentée. Je n'ai pas encore regardé l'autre versant de la fabuleuse aiguille. Je recule ce moment espéré, à la fois ravi et inquiet. J'attends un long moment avant de tourner mes regards vers le côté où la nuée flamboyante s'est enfuie.

Quand enfin je me retourne, je constate d'abord avec stupeur que cette nouvelle pente est très courte. En quelques pas, je pourrais la descendre. Aussi, ce versant est plus doux: une herbe moelleuse le recouvre tout entier. Cependant, il n'y a plus de chemin. Pour l'instant, je ne peux regarder plus loin que le flanc verdoyant de cette étrange montagne. J'ai l'impression que l'absence de route est un nouvel obstacle à mes pieds, même si j'ai conscience qu'un enfant pourrait sans peine le franchir.

Je ne sais quelle influence me retient de porter plus avant mon regard et mes pas. Il me semble soudain que le chemin ardu que je viens de monter était moins périlleux que cette douce pente dont l'herbe ondoie sous la brise.

Je voudrais de nouveau être un enfant insouciant et libre, inconscient des dangers qui guettent sa tendre innocence. Je me revois en culotte courte, gambadant joyeusement dans de vastes prairies où les épilobes mauves s'étendent en nappes mouvantes. Je n'ai aucune peur, pas même celle de rencontrer un nid de guêpes traîtreusement caché dans le sol que je foule gaiement.

La maturité que j'espérais tant alors m'a rendu lâche et peureux. Elle freine mes pas, paralyse ma langue et mes yeux. Pourquoi le vieillard du désert m'a-t-il abandonné? Pourquoi m'a-t-il poussé vers ce sommet absurde où je tremble devant quelques pas à travers l'herbe haute? Et qui m'a mené dans ce désert inconnu où j'ai failli laisser ma vie?

Je hurle ces questions que l'écho ne me renvoie pas: plus un son ne sort de ma gorge. Là-haut règne le silence. Rien ne semble pouvoir le violer, pas même la force de la rage qui m'étreint.

Je pleure longuement, impuissant et vaincu. Je vois mes larmes rouler lentement le long de la pente. Mais voici que mes pieds, malgré moi, les suivent, comme un délicat sentier de rosée scintillant sous mes pas.

Cette nuit-là, quand je me suis réveillé, mon oreiller était mouillé par les larmes qui coulaient encore sur mes joues.

Dehors, la pluie cinglait contre les vitres de ma chambre.

X

Je n'ai jamais su la fin de mon songe à épisodes ni vu ce que je devais découvrir au pied de la pente herbue. Pourtant, il m'aurait seulement suffi de regarder. Mais sans doute regarder n'est-il pas si facile. Peut-être m'aurait-il fallu ce don où la paix et la candeur se croisent en un instant privilégié.

Aujourd'hui il pleut à verse. Quel temps pourri nous avons, ce printemps! Comble de malchance, le téléphone est en dérangement et comme nous sommes vendredi, ma ligne ne sera pas réparée avant trois jours. Dire que j'avais justement l'intention d'appeler Ariane... On dirait que tout se ligue contre moi, s'acharne à me décourager.

Pour me changer les idées, maintenant que j'ai fini mes travaux de rénovation, je me suis mis à relire La Vie et les étranges aventures de Robinson Crusoé. J'ai d'ailleurs retrouvé ce volume au grenier et je me demande comment il se fait qu'il ait abouti là-haut, au lieu d'avoir été rangé dans la bibliothèque. Le plus curieux, c'est que ce livre est le seul qui ait été mis au grenier. Naturellement, ses pages

sont toutes gondolées et la reliure de toile bleue est constellée de points de moisissure. Je pourrais, bien sûr, acheter un exemplaire neuf, mais non, c'est à celui-ci que je tiens.

En fait, je devais avoir environ quinze ans quand je l'ai lu. Je me rends compte avec surprise que j'avais presque tout oublié, si ce n'est la présence du bon sauvage que tout le monde connaît sans même avoir ouvert le livre. Me voici de nouveau passionné par cette lecture comme je l'étais adolescent. Je trouve étrange qu'on puisse se remémorer l'exaltation qu'on a connue face à certains livres, sans se souvenir aussi exactement de leur contenu. Ainsi, je me rappelle généralement les circonstances qui ont entouré mes lectures de prédilection: la saison, le lieu, parfois même la concomitance de certains événements.

La lecture de Robinson Crusoé correspond à mon opération des amygdales. Faute de pouvoir manger convenablement, je me régalaïs mentalement des grillades de Robinson: cela me revient maintenant.

Je me rappelle également qu'à la même époque, je commençais à m'intéresser à l'astronomie. Oui, cela remonte bien à Robinson. J'avais alors un professeur de français qui aimait particulièrement assener aux adolescents des sortes de maximes censées nous influencer toute notre vie.

Sa préférée était: "On n'aime que ce que l'on connaît."

J'ai toujours trouvé suspectes ces formules que les maîtres ont le don de caser partout et qui semblent s'adapter à tout et tous. Mais je ne parvenais jamais à entrer dans le carcan rigide de ces camisoles anti-imagination.

En effet, j'avais une telle fringale d'inconnu que je m'étais tourné vers l'astronomie, captivé par les noms fabuleux des étoiles. Bellatrix, sublime comme une reine de tragédie, Bételgeuse, l'orange et somptueuse alpha d'Orion et Aldébaran, l'oeil éclatant du Taureau, exerçaient sur moi un pouvoir absolu. La matérialité des étoiles à travers le télescope les dépouillait de leur charme. J'abandonnai donc les corps célestes, décidé à ne les aimer que dans l'enveloppe mystérieuse de leur nom.

À quinze ans, j'étais doué d'un esprit de contradiction développé, aussi prenais-je un malin plaisir à retourner les maximes. Je me rendais compte, avec un égal plaisir, qu'elles étaient aussi plausibles dans l'autre sens. Ainsi, celle qui était si chère à mon professeur était devenue: "On ne connaît que ce que l'on aime." — formule tout aussi spécieuse que la précédente. C'est alors que m'est venue la grande interrogation philosophique: qu'est-ce que connaître?

Cette question, je me la pose encore aujourd'hui. Aurais-je davantage aimé les étoiles si je les avais mieux connues? si elles étaient devenues pour moi des objets d'analyse? J'ai soif d'une part de mystère pour aimer. Si

le mystère se dissipe, mon intérêt s'évapore, et j'aime mieux imaginer la voûte céleste comme un champ clos où les dieux de l'Olympe continuent de livrer bataille que comme un champ d'investigation scientifique.

Je refais souvent avec délectation l'archéologie de ces souvenirs particuliers, chaque fois que je relis un livre qui m'a séduit. Je voyage avec l'histoire de mes lectures comme le héros de Wells dans sa machine à explorer le temps. Sans doute suis-je un incorrigible rêveur, mais il est des rêves qui me revigorent comme aucun élixir n'en serait capable : ces rêves-là sont des sources de jouvence où je puise à pleines pensées.

Aujourd'hui, en dépit du sort qui m'est contraire, j'ai de nouveau quinze ans. Avec cette pluie qui ne cesse de battre les vitres et mon téléphone mort, je me dis que les îles ne sont pas toutes aussi lointaines et qu'on peut être un naufragé en pleine ville. Un naufragé heureux.

XI

— Vous êtes bien inspiré de téléphoner maintenant, je viens juste d'arriver.

— Si je vous dérange, Ariane, dites-moi à quel moment je pourrai vous rappeler.

— Non, non, ça va. J'ai le temps de parler. Peut-être avez-vous essayé de me joindre avant?

Je ne veux pas lui raconter les ennuis personnels qui m'ont presque fait oublier son existence.

— Ma femme de ménage m'avait dit que vous seriez occupée pendant quelque temps...

Elle enchaîne avec beaucoup d'excitation.

— Oui, j'ai passé trois semaines dans une clinique vétérinaire, alors je n'étais pas chez moi. C'était formidable!

— Ah!

Jamais je ne pourrai pénétrer les logogripes d'Ariane et je n'ose l'interroger, de peur de compliquer encore notre conversation. Cependant, elle saute du coq à l'âne sans la moindre difficulté.

— Vous savez, j'ai fait un peu de ménage dans les papiers de Papa, et il a écrit des trucs auxquels je ne comprends rien.

C'est probablement de famille.

— Quel genre de "trucs"?

— Oh! c'est bizarre! Il y a plein de citations, des bouts de phrases incohérents. On dirait qu'il est question d'une femme, ou plutôt d'une reine... Enfin, quelque chose comme ça.

— Et vous voudriez me montrer ces écrits?

— Eh bien, j'ai pensé que vous pourriez m'aider à comprendre. Vous savez, la littérature, je n'y connais pas grand-chose.

— Bon, je ferai mon possible.

Laragne se serait-il intéressé de près à la littérature? Aurait-il jeté quelques notes en vue d'écrire un texte? une biographie, peut-être?

Je le demande à Ariane.

— Ça m'étonnerait! Il n'avait pas le temps, et d'ailleurs, ce qui l'intéressait, c'étaient les beaux livres.

J'avoue ne pas comprendre en quoi les deux sont incompatibles, mais je renonce encore une fois à poser la question à la jeune écervelée.

— Monsieur Salvat?

— Oui, oui, je suis là.

Il m'est vraiment difficile de ne pas laisser errer mes pensées pendant qu'Ariane parle.

— Avez-vous beau temps à Montréal? Ici, c'est superbe!

— Ici aussi. Mais c'est logique, non? Montréal n'est

pas à l'autre bout du Québec; il faut moins de deux heures pour s'y rendre, de chez vous!

— Pour moi, c'est très loin, parce que c'est une grande ville où je me perds tout le temps.

Nous parlons un moment des avantages et des contraintes de la ville dévoreuse, de la douceur pastorale de la campagne et autres banalités. Ariane n'a pas grand-chose de nouveau à m'apprendre, apparemment.

— Venez jeudi, voulez-vous? coupe-t-elle.

— Ah bon... d'accord. À quelle heure m'attendez-vous?

— Venez pour midi. Je vous ferai du pâté au saumon, c'est ma spécialité.

— Je ne veux pas vous déranger...

— Pas du tout! Je vous ai fait attendre assez longtemps et je vous dois bien un repas. Ensuite, je vous montrerai les affaires de Papa, le portrait et tout le reste... et nous pourrons parler. Mes amis vont être épatés que vous soyez venu chez moi.

J'ai maintenant l'impression que tout cela n'est qu'un prétexte pour satisfaire sa curiosité et prendre un peu d'importance face aux amis de son âge, qui d'ailleurs ne me connaissent probablement pas.

— J'espère que vos amis ne sont pas invités en même temps que moi, sinon je serai obligé d'abrégier ma visite...

— Je ne suis pas stupide, vous savez! réplique-t-elle vivement.

Je viens de la vexer et je m'en sens coupable. Pourquoi faut-il que je me rende aussi désagréable avec une gamine comme elle?

— Pardon, Ariane, je n'ai pas voulu vous froisser, mais je vis seul et j'oublie parfois les règles de la courtoisie...

— Je sais. Les écrivains sont des gens bizarres, paraît-il.

Nous rions tous les deux et le rire d'Ariane, trilles pétillants d'un oiseau, me tient un moment sous son charme.

— Quel est votre gâteau préféré? J'apporte le dessert.

— Vraiment? Alors... le shortcake aux fraises!

Quelle drôle de petite bonne femme! À quoi pourra ressembler notre conversation? Je n'en sais rien. Serai-je capable de suivre les détours inattendus de ses pensées?

Au fait, elle doit bien avoir une mère. Comment se fait-il que je n'y aie pas songé plus tôt? Pourtant, à aucun moment elle n'a fait allusion à la présence d'une autre personne. Oui, Ariane est une bien peu commune jeune fille. Il se pourrait même qu'elle fabule!... Cette histoire de séjour en clinique vétérinaire, c'est du même calibre que les korrigans. À bien y penser, j'ai peut-être affaire à une charmante petite folle, sûrement pas dangereuse, mais dérangée tout de même. Il faudra que je me tienne sur mes gardes: on ne sait jamais ce qu'elle pourrait imaginer

et dans quels embarras elle pourrait me jeter.

De toute façon, il y a sûrement quelqu'un qui s'occupe d'Ariane et sans doute n'aurai-je pas de véritable tête-à-tête avec elle. Enfin! je saurai bientôt si tout cela n'est qu'une plaisanterie d'adolescente.

Je retourne en tous sens ces questions dans ma tête où une vague d'inquiétude commence à déferler. Je ne lui ai parlé que deux fois et je n'ai rien compris de ce qui paraissait absolument logique et limpide pour elle. Et pourtant... je ne suis pas exempt d'imagination! Je dois me faire vieux et je n'ai pas l'habitude de converser avec des adolescents.

Dire qu'hier encore j'avais quinze ans avec Robinson! J'ai perdu cette sorte d'état de grâce qui était mien tout au long de ma lecture: je sais comment il m'est venu, mais j'ignore totalement de quelle façon il a disparu.

Me faudra-t-il relire un autre de mes livres de jeunesse pour le retrouver?

XII

Passé Laval-des-Rapides, je m'engage sur l'autoroute du Nord. Il fait un temps splendide. L'air est lumineux et chaud et les plaines, dans leur camaïeu de vert, s'étalent jusqu'à l'horizon. Il est singulier que les terres soient si planes aux confins des monts laurentiens. Mais bientôt j'aperçois la ligne bleutée de leurs contreforts qui tremblote dans la chaleur solaire.

Au bout d'une demi-heure de conduite, approximativement, la route traverse une accumulation de montagnes arrondies, peuplées de bouleaux aux troncs neigeux et de conifères sombres. Je dépasse des fermes dont les bâtiments semblent perdus au milieu d'un vaste désert de verdure. Des vaches paissent en troupeau, comme si l'immensité leur faisait craindre de s'égarer.

Cela fait longtemps que je ne suis pas retourné à Saint-Sauveur-des-Monts. J'allais parfois y faire du ski avec Hélène, mais cet hiver je n'ai pratiqué aucun sport.

Je roule lentement dans le village, maintenant. Je cherche des yeux le chemin indiqué par Ariane. De toute façon, il est impossible de se perdre, ici. Au fond d'une brève rue en pente douce, une impasse: celle où m'attend le domicile

de Leconte-Laragne. Enfin, j'avise une haute maison de bois toute blanche, protégée par une haie de lilas mauves et blancs dont le parfum capiteux m'arrive par vagues à travers les glaces entrouvertes de l'auto.

Dès l'arrêt de la voiture, un énorme terre-neuve se précipite en aboyant. Je n'ose descendre, craignant d'avoir à affronter la double barrière des dents qui étincellent au milieu de la masse de fourrure noire. Mais une voix rappelle le chien et une toute jeune fille en salopette s'avance vers moi. Nous ouvrons la bouche en même temps pour vérifier nos identités respectives, ce qui a pour effet de déclencher le rire de celle qui est bien Ariane. Tandis que le rire se prolonge, je remarque ses minuscules dents écartées.

Avec son front bombé, son nez retroussé et ses yeux bleu-vert extrêmement mobiles, on dirait un vif esprit surgi d'une forêt de légende. Elle doit avoir seize ans, tout au plus. De courtes boucles noires retombent sur son front et ses yeux paraissent encore plus clairs à travers le fin nuage de taches de rousseur qui voile le haut de son visage. Elle ne ressemble pas à Laragne, mais j'imagine qu'il devait aimer cette enfant au minois peu banal.

— Eh bien, entrons, me dit-elle, Athos n'est pas méchant.

— C'est vous qui lui avez donné ce nom?

— Oui, c'est moi... Je connais Les Trois Mousquetaires, tout de même!

Elle me regarde, le menton levé, en quête d'une approbation.

— C'est assurément un nom sympathique.

Nous pénétrons dans un vestibule lambrissé où Athos vient nous rejoindre nonchalamment. Après m'avoir flairé la main, il décide qu'elle lui plaît et y donne quelques vigoureux coups de langue.

— Vous voyez? C'est un amour! Hein, mon beau? susurre Ariane en s'agenouillant près du chien plus gros qu'elle.

Un chat roux se faufile discrètement dans l'entrebâillement de la porte.

— Et voici Tibert!

Elle prend le chat à bras-le corps et me le tend. Je lui gratte un peu la tête, puis la jeune fille le dépose sur le parquet où il repart au petit trot.

— Ce nom-là, c'est moi qui l'ai trouvé, aussi.

— Vous avez donc lu Le Roman de Renart...

— Non, mais Papa me l'a raconté quand j'étais petite et j'ai retenu tous les noms des animaux.

— Les animaux sont votre passion, je parie...

Elle lève vers moi des yeux brillants et m'adresse un sourire qui creuse deux fossettes dans ses joues.

— Oui, et l'an prochain, j'aurai mon diplôme de vétérinaire.

Cette fois, je la considère, ahuri, me demandant si elle

parle sérieusement.

— Mais... quel âge avez-vous donc?

— Vingt-deux ans. Oh, je sais, tout le monde me prend pour un bébé!

Cette révélation me décontenance, mais je commence à y voir plus clair dans son histoire de clinique vétérinaire. Tout ce que je trouve à dire est: "Eh bien!"

— Asseyez-vous...

Le salon est meublé rustiquement. D'anciens fauteuils à bascule en pin garnis de coussins fleuris, un canapé de cuir fauve, et une robuste table basse posée sur un tapis de laine brute, composent le mobilier. Au-dessus de la table, pend une lampe vieillote d'opaline cannelée et sur des étagères s'alignent des pièces de poterie et des étains. Quelques eaux-fortes, deux sérigraphies modernes et des assiettes de faïence anglaise agrémentent les murs ivoire.

— Prendriez-vous une bière?

— Volontiers.

— O'Keefe ou Molson?

— Molson, s'il vous plaît.

— Comme Papa! Moi, j'aime mieux la O'Keefe, elle est moins corsée.

Je l'entends s'affairer dans l'autre pièce. Pendant ce temps, j'examine les eaux-fortes. Toutes sont des tirages limités dont je ne peux déchiffrer la signature réduite à un monogramme.

— Vous les aimez? demande Ariane, un plateau dans les mains.

— C'est du très beau travail. De qui sont-elles?

— C'était un des passe-temps de Papa. Vous savez, tout ce qui touchait au papier l'intéressait.

Voilà une façon originale de parler de la gravure, mais je garde la réflexion pour moi.

— Quel était le métier de votre père?

— Il était typographe, maître-typographe... Sa spécialité était l'édition de livres d'artistes. Mais il faisait aussi des cartes de visite, des faire-part, toutes ces choses-là... il y avait aussi du papier artisanal sur commande. En plus, c'était un merveilleux relieur, même si ce n'était pas son vrai métier.

— Je vois. Et maintenant, quelqu'un prend-il sa suite?

Ariane semble préoccupée; elle ferme les yeux un instant en se berçant dans son fauteuil.

— C'est une affaire très compliquée. L'imprimerie qui appartenait à mon père est ici, derrière la maison. Elle est fermée, actuellement, mais les employés, dont l'un est mon oncle, parlent de la racheter en coopérative. J'ai tout cela sur les bras, car j'ai hérité de la totalité des biens de Papa qui n'a pris aucune disposition pour la survie de l'entreprise: il ne pouvait pas, il était trop malade.

— Il n'a rien laissé à votre oncle?

— Non, c'est le mari d'une soeur de ma mère; ils

n'étaient pas parents.

— Est-ce que cet oncle fait pression sur vous?

— Pas vraiment, mais il voudrait bien acheter la maison pour vivre ici, car il habite Morin Heights. Je ne suis pas capable de me décider: cette maison appartient à la famille depuis près de cent ans. Ce n'est pas tout. Il y a un homme d'affaires de Montréal qui s'intéresse à la maison et à l'atelier, lui aussi. Je pourrais tout lui vendre demain, si je voulais, mais j'ai des scrupules à le faire: il n'emploierait pas les hommes au complet, et je les connais tous très bien. De plus, il changerait la vocation de l'imprimerie. Adieu, les livres de luxe et le beau papier!...

— C'est en effet un gros souci pour vous. Mais votre mère?...

Ariane pousse un soupir en haussant les sourcils.

— Ma mère vit aux Etats-Unis, à Malibu, exactement. Elle et mon père ne s'entendaient plus et ils ont divorcé il y a six ans. C'est moi qui ai voulu rester ici. Pas parce que je n'aimais pas ma mère — au contraire —, mais parce que je ne voulais rien savoir de la Californie.

— Pourtant bien des gens rêvent de vivre en Californie...

— Pas moi. C'est un pays de fous.

Je crois saisir ce qu'elle veut dire. Pourquoi s'exilerait-elle dans ce royaume trépidant de l'artifice, quand elle a le bonheur de vivre dans l'un des plus beaux endroits de la planète, avec un espace quasi illimité à sa disposition.

— Je vous prenais pour une petite fille, mais je vois que vous savez ce que vous voulez.

— Oui, je veux seulement être vétérinaire. Je l'ai toujours voulu. Pour ce qui est de la maison et de l'imprimerie, il me faudrait donner une réponse avant la fin de juin. De toute façon, je n'ai pas les moyens de trop attendre, Papa ne possédait pas une fortune! Vous savez ce que c'est: il a fallu payer les employés et régler beaucoup de frais. Ce genre d'entreprise revient très cher...

Elle m'explique aussi qu'elle se spécialise dans les soins aux animaux de ferme, ce qui lui permettra de vivre à la campagne, mais elle pourra toujours soigner les petits animaux domestiques également.

Pendant l'année universitaire, elle occupe une chambre d'étudiante à Saint-Hyacinthe où se trouve la faculté de médecine vétérinaire et ne revient ici que le vendredi après-midi, pour en repartir le dimanche. Elle faisait cette navette depuis trois ans. Toujours en autocar. Maintenant, elle peut utiliser la Volvo de son père et compte vivre du produit de la vente de l'imprimerie, en attendant d'avoir un salaire bien à elle.

Durant trois semaines, elle a remplacé la secrétaire malade d'un vétérinaire de la région et lui a servi d'assistante à plusieurs reprises.

— Mais vous avez sûrement faim, et le pâté doit être prêt...

— Bon sang! J'ai oublié le gâteau dans la voiture!

Cependant, quand je sors le chercher, je me rends compte que l'automobile profite de l'ombre providentielle portée par l'érable gigantesque du jardin voisin.

— Venez, M. Salvat!

Elle me conduit vers une grande salle à manger-cuisine, aussi rustique que le salon, et dépose le gâteau dans un plat. Le fumet du poisson en train de cuire emplit la pièce. Ici, les murs sont de bois verni et d'autres gravures y sont accrochées. Un large buffet à deux corps occupe une partie de la paroi vis-à-vis de la fenêtre et un antique poêle à bois, impressionnant par ses dimensions, son revêtement d'émail turquoise et l'éclat de ses chromes, décore le fond de la salle.

— Ça, c'est un beau shortcake! s'extasie Ariane.

Elle contemple un moment l'effet produit par la blancheur de la crème et le rouge vif des fraises sur le fond indigo de l'assiette.

Une longue table de ferme flanquée de tiroirs est déjà dressée pour le repas. Ariane y place un bouquet de lilas du jardin, contenu dans ce qui fut probablement un pot de confiture, une bouteille de vin blanc frais pleurant sa buée et une corbeille de pain.

Je me sens bien dans cette maison de campagne où tout est paisible. Le chat Tibert est couché en rond sur la crédence adossée à la fenêtre ouverte, et des flaques de

soleil bougent sur le plancher en suivant les mouvements des arbustes qui se balancent mollement à l'extérieur.

— Je constate que vous êtes bonne cuisinière...

Elle rougit légèrement et se passe une main sur le front.

Sincèrement, je crois n'avoir jamais goûté de pâté au saumon aussi savoureux que celui-ci. Le vin aidant, elle m'a parlé plus longuement de son père. Il est mort des suites d'une étrange maladie que les médecins ont été incapables d'élucider. Ils l'ont d'abord cru atteint d'une dépression nerveuse particulièrement pernicieuse, dont il présentait plusieurs symptômes. Il semblait ne souffrir d'aucune affection physiologique, tous les résultats des examens étant normaux. Mais il dépérissait chaque jour davantage et personne ne pouvait en tirer un mot. Tout a commencé au début de l'hiver, peu après son retour d'un voyage d'affaires.

— Je sais seulement qu'il était allé rencontrer le peintre qui a illustré son édition des Fables de La Fontaine. C'était dans une île perdue du côté de Terre-Neuve. Il ne m'a jamais parlé avec précision de ce peintre — que je n'ai jamais vu, d'ailleurs. Il faut dire que je n'étais pas souvent ici au moment où il aurait encore été capable de le faire. Ensuite, il a été envoyé dans un hôpital psychiatrique de Montréal. Je passais presque tout mon temps libre à son chevet. Un hôpital d'anglophones, en plus!... Lui qui

était allergique aux Anglais! Tout ce qu'il m'a dit, en somme, c'est qu'il avait vu le plus extraordinaire peintre animalier de tous les temps. Il était très exalté, vous savez, quand il parlait d'art...

— Quel est le nom du peintre?

— Korrigan.

Je lui demande d'épeler le nom — ce qui semble la surprendre —, mais elle s'exécute de bonne grâce et je constate alors qu'il s'écrit avec un C et non un K. Et moi qui l'avais prise pour une écervelée, croyant qu'elle parlait d'un lutin!

— C'est donc cela, ce Corrigan dont vous m'aviez parlé au téléphone!... Au fait, savez-vous ce qu'est un korrigan... avec un k?

— Non! fait-elle, en écarquillant les yeux.

— C'est un petit génie, plutôt malfaisant, propre aux légendes celtiques.

— Ah, c'était ça votre histoire de lutins! J'ai cru que vous étiez un peu fou, vous savez, quand vous y avez fait allusion!

Nous rions en nous avouant que nous avions eu la même opinion réciproque.

— D'ailleurs, je vais vous montrer un des livres illustrés par Corrigan. Vous allez voir que ça sort de l'ordinaire... Venez avec moi.

Je marche derrière elle, à travers les multiples

recoins de cette grande maison; puis nous atteignons, à l'étage supérieur, le seuil d'un long corridor à peine éclairé. Ce que j'y distingue finalement me laisse pantelant de stupeur et d'extase: j'avance avec lenteur entre deux murailles de livres somptueusement reliés, qui jettent des reflets d'or à chacun de nos pas. Des titres prestigieux, de l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, flamboient dans le demi-jour. De ma vie, je n'ai vu de couloir aussi magnifique, avec ses pourpres, ses ocres, ses opulentes teintes cuivrées, ses riches tons de vert et ses bleus profonds, rehaussés d'or fin qui rutilent sur les dos de cuir délicat ou de soie chatoyante.

Tout au fond, une porte capitonnée de maroquin patiné nous fait face. Je m'attends presque à pénétrer dans la caverne d'Ali Baba.

— Le bureau de mon père! annonce Ariane en poussant la porte silencieuse.

Je suis surpris de découvrir une petite chambre qui tient plus d'une cellule de moine que d'un cabinet de travail. Les murs sont blancs et nus. Pour tout mobilier, je remarque un bureau de bois sombre avec une chaise droite, une lampe métallique à bras extensible fixée au bureau, un grand classeur gris à quatre tiroirs, dont l'un muni d'une serrure, et un petit lit de fer couvert d'un jeté de coton grossier. Le seul élément décoratif consiste en de lourdes tentures de tapisserie un peu passée, qui tombent de part et d'autre

de la fenêtre à deux vantaux.

L'atmosphère de cette pièce est glaciale.

Ariane fait glisser l'un des tiroirs du bureau et en extrait un grand livre de cuir rouge sang d'où se détache en lettres coruscantes: Fables de La Fontaine.

Je suis émerveillé au fur et à mesure que je tourne les pages. Chaque fable s'ouvre sur une lettrine aux exubérantes enluminures et toutes les dix pages, environ, une planche en couleurs illustre l'une d'elles. Les animaux représentés attirent l'oeil à cause de leur singulière présence: ils paraissent vous regarder et frémir sur le papier qui les retient à peine. C'est le plus remarquable ouvrage de ce genre que j'aie vu jusqu'à présent, mais en raison de l'étrange réalité des illustrations, une impression de malaise demeure.

— Qu'en pensez-vous? interroge Ariane avec un trémolo dans la voix.

— C'est... prodigieux! À tous les points de vue.

— N'est-ce pas? C'est plus que beau. Et pourtant... Vous allez sans doute me trouver bizarre, cette fois, mais ce livre me donne la chair de poule. C'est pourquoi il reste dans le tiroir.

Je suis rassuré de le lui entendre dire. J'éprouve aussi une sensation incommode.

— Y a-t-il d'autres exemplaires?

— Il en reste une dizaine à l'atelier. Tous, sauf

ceux-là, ont été achetés par des collectionneurs. Papa avait de bons clients. Même des Européens et des Américains.

Ariane qui était gaie et insouciante est devenue grave.

— Vous n'avez pas tout vu... Attendez.

Elle ouvre un autre tiroir et en dégage un paquet rectangulaire enveloppé dans du papier brun et lié avec une ficelle de sisal.

— Ouvrez-le, souffle-t-elle, en me le tendant à bout de bras.

Mes mains tremblent légèrement en défaisant le paquet. Je sais qu'il doit s'agir du fameux portrait et suis très ému à la pensée de revoir Laragne. Je finis par venir à bout de la ficelle trop bien nouée et écarte lentement le papier.

Laragne est là: il me fixe de ses yeux au bleu intense. Il n'a presque pas changé. Je ne peux détacher mon regard du sien qui me semble tantôt triste, tantôt ironique, mais tellement familier. Quand je reviens un peu de mon émotion, je constate qu'il a été peint en costume d'époque. Un costume du XIXe siècle: redingote noire à large col, gilet gorge-de-pigeon à revers et cravate soyeuse aux enroulements compliqués. En bas du tableau — une huile sur toile —, une signature effilée à la couleur ocre: A. Corrigan.

— Mais pourquoi l'a-t-il peint dans cet accoutrement? demande Ariane. En avez-vous une idée?

— Je suppose qu'il lui a demandé de poser dans cette tenue...

— Pas du tout! Papa ne s'est jamais promené dans cet équipage, même pour les besoins d'une photo, même pour l'Halloween: il avait horreur des déguisements! Corrigan n'a pas besoin de tous ces artifices...

Je recommence à ne rien comprendre aux propos énigmatiques d'Ariane.

— Alors comment s'y prend-il? Il lui faut bien un modèle, tout de même, pour arriver à peindre avec cette perfection-là!... Et je le croyais peintre animalier...

— Il est vraiment peintre animalier! Papa a été bien surpris quand il a reçu ce portrait. Ça lui a même fait un drôle d'effet quand le facteur est venu le livrer. C'était juste avant Noël, j'étais là. Il a commencé par rire sans pouvoir s'arrêter, et après, il s'est mis à sangloter.

Je ne veux pas lui faire revivre un souvenir sans doute pénible et préfère pour le moment éviter de l'interroger au sujet de la réaction de Laragne.

— Mais comment Corrigan a-t-il fait ce portrait?

— Papa disait que son oeil enregistrerait les images en mouvement, exactement comme le ferait une caméra. Il lui suffisait de bien connaître le sujet qu'il voulait peindre. Il paraît que sa mémoire visuelle est stupéfiante. C'est pour cette raison que les animaux des Fables et le portrait paraissent si vivants. Il n'a pas reproduit des êtres qu'il a fait poser ou qui restaient immobiles, mais des êtres qu'il a regardés vivre!... Mais cela ne m'explique pas la raison

du costume d'époque!

Je me dis que Louis Leconte a dû exagérer considérablement les capacités du peintre, l'esprit envoûté par sa propre admiration et les égarements causés par sa maladie.

— Si tout cela est vrai, Corrigan est très perspicace, c'est évident. Il a non seulement fixé les traits exacts de votre père, son expression la plus réaliste, mais il en a aussi saisi l'âme, en quelque sorte. Autrement dit, il a été capable "d'interpréter" Louis Leconte, qui aurait vécu à cette époque plus aisément qu'à la nôtre. Il paraît même plus vrai dans sa redingote que dans un complet moderne: voilà le trait de génie!

— J'aurais bien aimé le connaître, ce Corrigan! Je suis certaine qu'il sait des choses sur mon père, que j'ignore moi-même... Si vous voulez bien accepter ce portrait, il est à vous: cela fait partie des volontés de Papa, sauf si j'avais absolument voulu le garder. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi il était si sûr que j'aimerais mieux vous le donner...

— Ce tableau est d'une valeur inestimable pour moi, Ariane. C'est l'image vivante de Laragne... Mais pourquoi n'avez-vous pas choisi de le garder?

— Oh! je l'ai accroché quelque temps dans ma chambre, mais... comment dire?... il me gênait, et j'en rêvais sans arrêt.

— Je comprends. Vous aimez mieux vivre avec les vivants.

— C'est ça. Enfermé dans ce tableau, il me fait peur et pitié en même temps. Pour vous, c'est différent: c'est un personnage de roman et il vous portera chance. Mais sortons d'ici, voulez-vous? Allons prendre le dessert avec un bon café.

Ariane est nerveuse, elle n'a plus du tout sa mine de petite fille. C'est une personne déterminée et remarquablement lucide qui me précède, à présent, dans ce couloir aux merveilles dignes d'un prince oriental, épris de fantasmatiques raffinements d'esthète.

— Papa appelait cet endroit "Les remparts de la Science et de l'Art". Il aimait faire des phrases...

Effectivement, les deux imposantes rangées de cette fastueuse bibliothèque ont quelque chose d'une forteresse. Mais quelle forteresse! En refaisant le chemin en sens inverse, je demeure encore ébloui devant l'oeuvre grandiose générée par le talent et la folle passion d'un homme.

— Ces livres ont été reliés ici, n'est-ce pas?

— Presque tous. Mais c'est mon grand-père qui a commencé "Les remparts", aidé de Papa ensuite, et comme il est mort à quatre-vingt-un ans, il y a travaillé presque jusqu'à la fin de sa vie.

— Et son fils a perpétué la tradition, je suppose.

— Exactement. Il a même trouvé le moyen d'améliorer la technique, avec l'aide des employés, bien sûr. Ça lui faisait de la peine que je ne suive pas ses traces, mais je

ne suis pas une intellectuelle comme lui. En fait, il n'arrêtait pas une minute. Il dormait très peu et trouvait toujours du temps pour lire, malgré son travail, la gravure et tout le reste. Il possédait une culture extraordinaire, vous savez, et il vénérail les livres.

— Et vous, vous n'aimez pas la lecture?

— Je suis trop lente. Il me faut un siècle pour venir à bout d'un roman. Papa a bien essayé de m'y habituer, mais les livres qu'il me recommandait et qu'il appelait "chefs-d'oeuvre", m'ennuyaient au possible! Le dernier qu'il a essayé de me faire lire, c'est Madame Bovary. Il n'était pas content, parce que je lui ai dit qu'Emma était juste bonne à tuer. C'est vrai, cette femme me tapait sur les nerfs à un point...! Une vraie dinde!

Cette fois, je ris de bon coeur. L'analyse sommaire qu'elle vient de faire d'Emma Bovary est la plus audacieuse et la plus drôle que j'aie entendue. Je ne prends pas le temps de lui expliquer ce qui fait de ce roman un chef-d'oeuvre, ce serait peine perdue: la fille de Louis Leconte se moque bien des distinguos. Seule la nature la captive.

Ariane ne tarit pas d'éloges sur le shortcake. Je suis séduit par la vie qui coule en elle, la simplicité avec laquelle elle considère toute chose. Pour Ariane, tout est clair, les mystères n'existent pas, ou plutôt, il n'est pas

nécessaire de chercher à les saisir. Elle accepte les fluctuations de son existence avec toutes les joies et tous les tourments qu'elles lui apportent.

Cela est, et c'est tout.

XIII

Assis dans le salon de Saint-Sauveur, je prends conscience de la fabuleuse conjoncture qui m'a mené ici. Sans ce portrait, jamais Ariane ne m'aurait téléphoné et j'aurais ignoré tout ce que je découvre d'insolite dans la vieille maison du typographe.

— Vous m'aviez parlé d'un manuscrit...

— C'est beaucoup dire! Ce sont seulement quelques notes.

— Ainsi, vous ne croyez pas que votre père aurait pu éprouver le désir d'écrire un livre... lui qui les aimait tant?

— J'en suis certaine. Il aimait la littérature et la connaissait bien, mais il disait lui-même que s'il savait tourner des phrases, il se sentait cependant incapable de les organiser en chapitres, puis en récit bien construit. C'est drôle, il en parlait comme un architecte.

— Bonne comparaison...

— Ce qui est dommage, c'est que je n'aie pas réussi à ouvrir le tiroir du classeur: la serrure est fermée et je n'arrive pas à retrouver la clé. Je me demande ce qu'il a enfermé là-dedans!

— Sans doute avait-il ses secrets, comme tout le

monde. Peut-être y trouverez-vous des lettres d'amour...

— Il faudrait qu'elles soient bien anciennes, puisqu'il avait une amie ici, au village. Personne d'autre, que je sache.

La vie de Louis Leconte commence à m'intéresser.

— Vraiment? Mais qui est-elle?

— Elle s'appelle Marie Morency. Elle donne des leçons de piano. Je la vois encore de temps en temps. Elle a déjà été mon professeur de piano, mais je n'étais pas très douée.

— Ils se fréquentaient depuis longtemps?

— Depuis quatre ans, je crois. Mais ils ne vivaient pas ensemble. Je ne crois pas que c'était le grand amour... Papa était romantique en imagination, mais dans la vie, dès qu'il sortait de ses livres, il était plutôt ennuyeux.

Les révélations d'Ariane me laissent entrevoir le genre d'homme qu'était son père. Plus que jamais, je me dis que Laragne lui ressemblait comme un frère: épris de grandes choses, actif et plein de ressources dans sa spécialité, mais incroyablement casanier et monotone le reste du temps.

— Mlle Morency a dû souffrir de sa disparition...

Ariane se passe les doigts comme un peigne dans les cheveux et me regarde en souriant.

— Je crois qu'elle a souffert bien avant. Papa n'était pas du genre démonstratif. Sauf avec ma mère: elle avait le don de le faire enrager, et quand tout s'arrangeait, il

avait l'air content. Je crois qu'il l'aimait beaucoup. Vous savez, c'est une originale, ma mère, elle dresse des animaux qui jouent dans les films.

Décidément, la vie des Leconte est un véritable roman-fleuve!

— Mais où a-t-elle appris ce métier?

— En grande partie ici. On avait presque une ménagerie, dans le temps. On a même eu un singe à la maison et Maman l'élevait comme un bébé. Il s'appelait Aldo. Mon père devenait fou à cause des dégâts qu'il faisait. Bien entendu, ma mère prenait toujours la défense d'Aldo.

— Je comprends d'où vient votre affection pour les bêtes.

— Je lui ressemble, c'est vrai. Mais elle n'a pas choisi la médecine vétérinaire; Maman était psychologue et faisait de la recherche sur les langages animaux. Elle a travaillé avec Athos qui était tout jeune, avec un mainate qui ne voulait pas parler au début et qu'il fallait faire taire ensuite, un lapin angora qui grignotait tout, la mère de Tibert qui avait une portée de cinq ou six chatons tous les trois mois ou presque, et je ne sais plus quoi encore. Mais Aldo était la vedette, c'est sûr!

J'imagine avec amusement les scènes qui devaient se dérouler ici. Leconte devait fulminer. Évidemment, il ne doit pas être de tout repos de vivre avec une ménagerie sous son toit, quand on est méticuleux et qu'on aspire à la

tranquillité. La séparation des parents d'Ariane était inéluctable.

— C'est sans doute une des raisons de leur divorce...

— C'est LA raison. Papa avait demandé à ma mère de choisir entre lui et Aldo qu'il considérait comme son ennemi personnel. Elle a choisi Aldo et l'a emmené avec elle en Californie... Il vit toujours, le petit diable!

— Pourquoi la Californie, précisément?

— Parce qu'elle est à moitié américaine par ma grand-mère qui habite toujours là-bas. Elle a aussi une soeur à Los Angelès. Mais maintenant, elle vit avec Mitch, un pédiatre — très gentil, du reste.

— J'espère qu'il s'est habitué à Aldo...

— Il l'adore. Il faut dire qu'Aldo est devenu bien plus sage en vieillissant et que le climat lui permet de passer beaucoup de temps dehors. Ici, c'était terrible pour lui.

— Ce devait surtout être terrible pour votre père!

— Sans doute. Pourtant, il ne détestait pas les animaux, mais à condition qu'ils ne touchent à rien. Autrement, il perdait patience.

Pauvre Louis Leconte! Se faire évincer par un singe... quel destin!

— Mais je dois vous embêter avec ces folies. Vous allez trouver que j'ai une drôle de famille...

— Au contraire, tout ceci est passionnant. Jamais je

n'aurais cru qu'il puisse se passer autant de choses extraordinaires dans un si petit village.

— J'ai vraiment eu des parents exceptionnels dans leur genre. Je ne sais pas si c'est une chance pour moi. En réalité, j'ai toujours été heureuse avec eux, même quand Aldo était l'objet de disputes: au contraire, ça me faisait pouffer de rire. Je crois qu'un psychiatre nous aurait trouvés tous très atteints à ce moment-là!

— Voyez-vous votre mère de temps en temps?

— Chaque été, elle m'envoie un billet d'avion pour que j'aille passer les vacances avec elle. J'aime bien la voir travailler avec les animaux acteurs. Et de toute façon, je me sens beaucoup plus proche d'elle que je ne l'étais de Papa. Pourtant, je suis ordonnée comme mon père, "méthodique", comme il disait. Ma mère, c'est la bohème à l'état pur.

— Vous avez réussi à prendre le meilleur de chacun d'eux...

— Je fais l'équilibre, paraît-il.

Adossée à son fauteuil, elle se berce lentement; un sourire joue sur ses lèvres. Brusquement, elle se lève.

— Il faut que je vous montre les papiers dont je vous ai parlé. Attendez-moi, je n'en ai pas pour longtemps.

Je l'entends monter rapidement l'escalier. Tibert s'est aussitôt élancé dans cette direction. Sur la table à café traîne un livre de pathologie animale, juste à côté d'un album de Charlie Brown. Je continue de siroter mon cognac

en attendant Ariane.

Elle arrive presque à la course avec une chemise orange sous le bras.

— Et voilà! fait-elle, en plaçant le document devant moi.

Je feuillette rapidement le tout. Ce n'est pas très long, mais tellement morcelé et si finement écrit qu'il me faudrait regarder tout cela à tête reposée.

— Écoutez, je vais vous le confier, propose Ariane. Je sais que vous y ferez attention. Lisez-le chez vous, tranquillement, et je pourrai aller le chercher la semaine prochaine, si vous voulez bien. Je dois justement aller à Montréal pour faire quelques achats.

— J'allais vous le proposer. Vous voyez, la nuit va tomber dans une heure, et je n'aime pas conduire entre chien et loup.

— Vous habitez bien sur la Côte-de-Neiges?

— Bien sûr... Pourquoi?

— Parce que vous êtes inscrit sous le nom de Batifoy dans l'annuaire. Il n'y a pas de Pierre Salvat.

— Mais comment avez-vous retrouvé ma trace, alors?

— Un coup de chance!... Grâce au frère d'une amie qui a suivi des cours avec vous, il y a longtemps. Il paraît que les étudiants vous surnommaient Burton. C'est vrai que vous lui ressemblez...

Elle me dévisage calmement, sans se douter qu'elle me met terriblement mal à l'aise. Cela me décide à me lever

pour prendre congé.

— N'oubliez pas le portrait! Voulez-vous que je l'enveloppe?

— Ce n'est pas nécessaire...

— Attendez, je vais quand même le mettre dans un sac en papier...

Dehors, le jour commence à baisser. De longs nuages roses effilochés s'étirent à l'ouest, et le soleil en équilibre sur l'horizon est pareil à un gros ballon de foire couleur de framboise, qu'un enfant aurait laissé s'envoler.

XIV

J'ai passé une nuit agitée. Je me suis couché après avoir longuement examiné le portrait de Leconte-Laragne dans ma chambre. J'ai dû me lever pour le transporter dans le bureau: son regard me dérangeait, même dans l'obscurité. Je comprends ce que ressentait Ariane en face de ce tableau. Je crois que c'est un phénomène courant. L'image de quelqu'un retient toujours un peu de ce qui était lui; il existe de nombreuses superstitions à ce sujet. De plus, par un certain effet de parallaxe, on a souvent l'impression, la certitude même, que les yeux pourtant immobiles d'un portrait vous suivent, de quelque endroit que vous le regardiez. C'est une sensation étrange.

Je viens de lire attentivement le manuscrit de Louis Leconte. En fait, il ne s'agit que d'une liste de citations, des citations apparemment jetées pêle-mêle sur quelques pages. Pour l'instant, je ne vois pas où peuvent me mener des extraits qui s'étendent, à travers les siècles, de L'Epopée de Gilgamesh à Jack Kerouac... si ce n'est au rappel des pérégrinations de deux hommes, dont l'un appartient au mythe, l'autre à la légende.

Peut-être devrais-je m'installer dans mon bureau et

relire encore ces notes manuscrites sous l'oeil éclairant de leur auteur.

Voilà. Louis Leconte, dans son habit suranné, me couve du regard. Dieu! que ce regard azuré est clair! Jamais il ne m'a semblé si vif. C'est vraiment Laragne transformé en limier qui me scrute.

Tout d'abord, dans quel but a-t-il pris le soin d'écrire toutes ces phrases? Il n'est pas facile de déchiffrer sa minuscule écriture penchée, avec ses jambages serrés et ses hampes élancées. Même cela est d'une autre époque. Non, vraiment, Louis Leconte n'était pas fait pour notre siècle, et Corrigan l'a compris.

Pourtant, en relisant, je me sens touché. Il émane de cet ensemble éclectique une sorte de beauté mêlée de détresse. Je me demande ce que signifient ces petits chiffres disséminés... Il y en a un au bout de chaque citation, mais ils ne se suivent pas. Sans doute correspondent-ils à un code propre à celui qui les a tracés, peut-être en rapport avec la répartition des livres dans sa bibliothèque. Ce ne peut pas être autre chose. Il faudrait que j'interroge Ariane.

Néanmoins cette explication ne me satisfait pas — sûrement sous l'influence de Laragne avec son esprit retors, Laragne, le champion des messages chiffrés et des découvertes inopinées. Il laissera donc toujours son empreinte dans ma

vie, quoi que je fasse.

Ce qui me gêne, c'est que je ne peux griffonner sur des feuilles qui ne m'appartiennent pas; Ariane ne serait pas contente de voir un souvenir de son père oblitéré de mes points de repère personnels. Quant à la possibilité de faire une photocopie, c'est à exclure: le double serait encore plus ardu à décrypter que l'original. Il faut que je me contente des lignes que j'ai sous les yeux.

Le mieux que j'aie à faire est de recopier patiemment tout ceci à la machine, chiffres y compris.

XV

Durant une bonne heure, j'ai dactylographié les extraits choisis par Louis Leconte, en ayant soin d'y ajouter le numéro correspondant. Finalement, je me suis aperçu que les numéros s'étaient étalés de un à vingt-quatre, mais dans un complet désordre. J'ai donc eu l'idée de retranscrire chaque phrase, en suivant cette fois leur ordre numérique. Cela me satisfait beaucoup plus sur tous les plans.

Voici comment les citations se présentent maintenant:

Break, break, break,
On thy cold grey stones, O Sea!
And I would that my tongue could utter
The thoughts that arise in me.

Lord Alfred Tennyson, Poems

Gilgamesh, je vais te dévoiler
Une chose cachée
Oui je vais te dévoiler
Un secret des dieux.

L'Epopée de Gilgamesh

It was many and many a year ago
In a kingdom by the sea.

Edgar Allan Poe, Poems

... La reine Mab m'a visité. C'est elle
Qui fait dans le sommeil veiller l'âme
/immortelle.

Émile Deschamps, Roméo et Juliette

... Et ce visage, je voudrais le contempler, non
pas des minutes ou des heures, mais toute ma vie,
m'oublier devant lui et oublier la terre.

Thomas Mann, Tristan

L'immobilité de ce mince visage, comme celle
d'une feuille de papier soumise aux colossales
pressions de deux atmosphères, me semblait
équilibrée par deux infinis, qui venaient aboutir
à elle sans se rencontrer, car elle les séparait.

Marcel Proust, Le Côté de Guermantes

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de
les vaincre et de jouir d'elles; mais celle-ci
donne le désir de mourir lentement sous son
regard.

Charles Baudelaire, Petits Poèmes en prose

Elle m'a connu mieux que personne; je lui ai
laissé voir ce que j'ai soigneusement dissimulé
à tout autre...

Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien

Hommes ignorants et insensés, qui ne savez
jamais prévoir votre destin heureux ou malheureux!

Homère, Hymnes

Mais la Reine Rouge se redressa roidement de
toute sa taille pour déclarer: "Les Reines ne
font pas de marchés."

Lewis Carroll, De l'autre côté du miroir

But thy eternal Summer shall not fade
Nor lose possession of that fair thou ow'st.

William Shakespeare, Sonnets

Une fatalité s'attache à toute supériorité
de l'esprit ou du corps, cette même fatalité
qu'on voit, à travers l'histoire, s'élancer sur
les pas mal assurés des rois.

Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray

La vie d'un artiste, c'est son oeuvre, voilà
le lieu où il faut l'observer.

Henry James, La Mort du lion

Il y a dans un portrait je ne sais quelle fatalité.

Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray

... Mais n'oublie pas que tu ne te reconnaitrais pas dans un Miroir si tu n'y voyais quelque autre.

Paul Valéry, Histoires brisées

Pour fol me puis-je bien tenir
Quand je veux ce que j'à n'aurai
Chrétien de Troyes, Yvain ou le Chevalier au lion

Cette humeur insolite et fantasque ne s'empare d'un homme qu'au paroxysme de l'épreuve.

Herman Melville, Moby Dick

Oui, je peux parler de ma vie maintenant, je suis trop fatigué pour être délicat, mais je ne sais pas si j'ai été en vie, je n'ai vraiment pas d'opinion là-dessus.

Samuel Beckett, L'Innommable

La vérité, c'est que je ne sais même pas ce que j'étais. Une sorte de type fiévreux aussi différent qu'un flocon de neige.

Jack Kerouac, Les Anges vagabonds

Car le pouvoir est comme la tête de Méduse : celui qui en a vu la figure ne peut en détourner son regard, reste fasciné et charmé.

Stefan Zweig, Joseph Fouché

À dater de ce moment, tout prenait parfois un aspect double — et cela, sans que le raisonnement manquât jamais de logique, sans que la mémoire perdît les plus légers détails de ce qui m'arrivait.

Gérard de Nerval, Aurélia

Cette faculté de rêver, amortie depuis des années, m'a été rendue au cours de ces mois d'agonie.

Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien

Et je me rendis compte à ce moment-là de l'infranchissable abîme qui sépare tout ce qui est vécu de tout ce qui est imprimé.

William Faulkner, L'Invaincu

La vie n'est qu'une ombre errante, un pauvre comédien qui se pavane et se lamente pendant son heure sur le théâtre et qu'après on n'entend plus. C'est un conte, dit par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui ne signifie rien.

William Shakespeare, Macbeth

Le nom, ce dernier soupir qui reste des choses.

Jules Barbey d'Aurevilly, L'Ensorcelée

À quelle sorte de jeu t'es-tu livré, infortuné Louis Leconte? Plus je relis ces notes, plus je leur trouve un sens, une cohésion. Toujours cette obsession du portrait, du reflet, de la fatalité attachée au double. Je me rappelle à présent qu'Ariane m'a parlé de ta réaction à la vue de cette peinture. Une réaction anormale, exagérée. Mais il me manque tant d'éléments pour comprendre tout à fait ce que tu cherches à dire... pour percer ce secret sur lequel tu lèves un voile si ténébreux.

Ta propre fille ignore presque tout de toi. Tu ne l'as laissée te connaître que de l'extérieur. Comment parviendrai-je à te rejoindre? Il ne me reste de toi qu'un portrait remarquable et ce texte. Tu n'as su trouver de meilleur héraut que le contrepoint de ces voix entremêlées, surgies de plusieurs siècles de littérature, pour traduire la grandeur d'une expérience que tu as vécue, une expérience qui sans doute t'a brisé. Je me renseignerai, néanmoins, je tâcherai de savoir ce qui s'est passé depuis ta rencontre avec ce peintre, depuis l'intrusion de ce portrait dans ta vie. J'essaierai de me frayer un chemin réel ou imaginaire jusqu'à cette Reine Rouge que tu as connue dans Dieu sait

quel délire de l'esprit, car le choix même de la plupart de tes sources me pousse à croire que le Rêve avait pris les rênes de ton existence. Malheureux Leconte! Tu as voulu devenir Laragne, tu l'as imité, mais tu es mort et Laragne te survit. Tu as voulu franchir cet "abîme qui sépare tout ce qui est vécu de tout ce qui est imprimé", sans écouter cependant la voix d'un écrivain qui prenait conscience de la valeur de l'action. Au contraire, tu l'as délibérément pris à contresens. Tu t'es bien amusé avec ces phrases! Extraites de leur contexte, tu en as tiré un discours qui t'appartient: tu as triché sur toute la ligne!... Mais tu as eu raison. La littérature est un pantin dont chacun tire les ficelles à sa guise pour lui donner les poses les plus diverses. Une pose est une pose, après tout, et maintes combinaisons sont possibles.

Tu peux bien être Laragne, à présent, habile montreur de marionnettes!

XVI

J'arpente mon bureau comme un automate. Les yeux du portrait suivent mes déplacements de la fenêtre à la porte et de la porte à la petite bibliothèque où je range différents dictionnaires et grammaires. Le tapis gris souris me paraît déprimant aujourd'hui: il amortit le son de mes pas, alors que les entendre claquer sur un plancher me donnerait au moins l'illusion que je ne suis pas en train de sombrer dans quelque vésanie pareille à celle de Laragne.

L'énigme qu'il a conçue me trouble d'autant plus qu'elle me ramène insidieusement à ma propre chimère. J'ai besoin de m'agripper à la réalité pour fuir la torpeur délétère qui engourdit mes cellules. Pourtant, rien n'a changé dans cette pièce: toujours le même bureau d'acajou avec son fauteuil assorti et le coussin de velours offert par Mme Beckett pour Noël, la petite bibliothèque Chippendale surmontée d'une partition de chant grégorien sous verre, puis le vieux trépied un peu bancal qui supporte l'amarante encore prospère. Les photographies et la peinture de Pellan n'ont pas changé de place, non plus. Tout est semblable depuis des années. La seule nouveauté est l'apparition du portrait de Laragne, juste à gauche de mon bureau, et cela a suffi à modifier

l'atmosphère de la pièce — atmosphère indéfinissable, du reste —, ni plus gaie ni plus triste: différente.

Je reconnais cette insupportable sensation de vacuité, cette humeur taciturne et ombrageuse: Agnès se glisse en moi et répand les lettres de son nom comme un venin rampant lentement vers mon coeur. Je me sens désemparé et cherche à me dérober au charme redoutable du nom que j'ai tenté d'extirper de ma mémoire. Je suis aux abois quand je tourne vers Laragne un regard implorant: Je jurerais qu'une lueur narquoise est tapie au fond de ses prunelles, comme s'il comprenait le lien créé par un fantasma qui nous unit quoique différent.

J'allume la radio pour faire diversion, mais les nouvelles ne font que justifier ma mauvaise humeur: coupures de budget dans le domaine culturel, encore une fois. Être francophone en ce pays est devenu un luxe! Pas vrai, Laragne?

Si seulement je parvenais à découvrir ce qui t'est arrivé, à expliquer ta réaction à la vue de cette toile, par exemple.

Je fixe machinalement la signature au bas du tableau: A. Corrigan. Qui donc est ce type doué d'un talent si exceptionnel? Ce peintre animalier qui s'amuse à peindre un être humain et le représente tel qu'il aurait dû être, et non tel que les gens le voyaient?

Les yeux du portrait semblent avoir perdu leur nuance ironique de tout à l'heure. Je dois commencer à perdre l'usage de mes facultés normales pour imaginer des choses

pareilles. Mais l'art a des pouvoirs que personne n'a jamais analysés sérieusement: on dit qu'il fait rêver... Est-ce bien du rêve?

Je regarde Laragne: sa réalité est surprenante, c'est exactement l'homme que j'ai rencontré autrefois, avec sa volumineuse couronne de cheveux dorés, ce front démesuré, ces yeux pénétrants. Sans doute ai-je l'illusion que son regard me parle, c'est un fait, mais il y a plus que cela: le tableau me donne le goût d'accéder à la vérité, la vérité concernant la fin étrange de celui sans qui mon personnage n'aurait pu exister.

Des tourbillons de pensées se bousculent dans ma tête. Je revois le visage de Laragne, le texte des citations et, de temps à autre, bien que j'essaie de m'en dégager, le nom d'Agnès resurgit, surnageant au milieu de cette frénésie d'images et de mots qui m'assaillent... Je crois que la proximité du portrait me porte trop à la mélancolie et fait mener un train d'enfer à mon imagination qui se dissipe dans toutes les directions. J'ai perdu toute discipline pour tenir en laisse la folle du logis qui, cette fois, aurait grand besoin d'être fustigée. Puis une grande tristesse froide m'envahit tout à coup, comme un chagrin resté enfoui trop longtemps et qui n'a jamais pu s'exhaler par aucun de mes sens. Et cela me saisit en cet instant, inattendu, cruel et tendre, et je m'y enfonce tout entier, sans savoir ce que je trouverai au bout de la peine.

Je me laisse porter par cette marée étrange, par ce chagrin subit et intense. Une profonde envie de pleurer remonte de mes entrailles, comme une terrible et injuste douleur d'amour qu'on ne peut contenir. Mais que m'arrive-t-il?

Je vais ouvrir la fenêtre pour prendre une bouffée d'air, mais aussitôt le souffle du vent s'engouffre dans le rideau et le gonfle avec une fureur fantastique, comme une misaine en haute mer, et la porte laissée entrebâillée claque à toute volée, projetant du même coup le portrait à plat sur le sol. Alors une épouvante incontrôlable glace mon corps, hérissant chaque poil, et je m'élance comme un halluciné hors de la pièce, abandonnant le tableau face contre terre.

Alertée par ce vacarme, ma femme de ménage se précipite et me dévisage, inquiète.

— Vous en faites, une tête, monsieur! Quelque chose qui ne va pas?

D'une voix éteinte, je lui demande de fermer la fenêtre et de ramasser le tableau.

— Donnez-moi ce portrait, voulez-vous? Puisqu'il ne veut pas rester tranquille, je vais le mettre dans un placard.

Mme Beckett fait une moue en levant les yeux au ciel. Je suis certain qu'elle doit me trouver dérangé.

— Qui c'est celui-là? Un ancêtre à vous?

Je lui fais un signe négatif et elle marmonne, comme

pour elle-même :

— Tant mieux ! il a vraiment une drôle de tête !...

XVII

Je suis encore bouleversé par ce qui s'est produit hier et j'ai enfermé le portrait de Laragne dans un placard de la cave, du moins jusqu'à ce que je retrouve un peu plus de sérénité.

Je ne comprends pas ce qui s'est passé en moi, ce changement si subit, puis cette frayeur démesurée devant un incident somme toute banal. Je crois que je devrais m'offrir des vacances... De toute façon, Mme Beckett prend son congé annuel le 15 juin, comme d'habitude, donc dans une huitaine, et je ferais bien d'en profiter pour quitter Montréal quelque temps.

C'est la première année que je n'ai rien prévu pour mes vacances et je ne sais vraiment où aller. Pour dire vrai, je n'ai de goût à rien. J'ai l'impression d'agir comme un robot, de m'être mis "sur le pilote automatique", selon l'expression de McManus. Il n'y a rien de pire pour un écrivain. Effectivement, je me sens scellé comme un livre dont les pages n'ont jamais été coupées, un livre que personne n'a jamais lu et qui se trouve réduit à l'état de parallélépipède rectangle, aussi insignifiant qu'une pile de sacs en papier fortement pressés.

Le téléphone retentit, mais je le laisse sonner, espérant que Blanche décroche l'acoustique dans la cuisine. Elle n'en fait rien, cependant. Quand je soulève le combiné, le bonjour joyeux d'Ariane fait circuler mon sang un peu plus vite, comme au réveil d'une nuit de cauchemars.

— Je pourrai passer chez vous demain après-midi si vous êtes là...

J'acquiesce à cette proposition, enchanté de revoir la mine fraîche et insouciante de la jeune fille.

— Avez-vous compris quelque chose aux papiers de Papa?

— Je n'en suis pas certain. Je crois pourtant que cela a une signification, mais il m'est difficile de deviner ce qui concerne un homme que je ne connais presque pas... et vous ne m'avez pas beaucoup aidé! Mais ce n'est pas votre faute.

Un silence s'installe au bout de la ligne, puis la voix reprend:

— Il y a bien Marie Morency qui pourrait peut-être vous renseigner... Je sais que ça paraît idiot, mais elle l'a vu plus souvent que moi durant la dernière année...

J'aurais dû y penser moi-même, mais je ne sais trop comment aborder ce sujet avec une femme qui m'est totalement étrangère.

— Vous croyez qu'elle accepterait de me parler de votre père?

La réaction d'Ariane est immédiate et enthousiaste.

— Et comment! Il lui a assez parlé de vous!

Après un nouveau silence, elle ajoute vivement, sous l'inspiration du moment:

— Et si je l'emmenais avec moi, demain? Elle ne donne pas de leçons le samedi après-midi, et si elle n'a rien d'autre à faire, je crois qu'elle sera très contente de vous rencontrer.

— Alors c'est entendu... mais expliquez-lui au moins qu'il sera question de votre père: je ne tiens pas à l'ennuyer.

Ariane m'entretient quelque temps encore et nous nous quittons après avoir parlé de son séjour prochain aux États-Unis.

Ma conversation avec elle a eu un effet magique: je me sens ragaillardi, lavé de mes inquiétudes. J'espère seulement que Marie Morency se pliera de bonne grâce à la requête d'Ariane, qui est aussi la mienne. Peut-être saura-t-elle donner quelque clarté à ce tissu de mystères.

XVIII

Je guette par les fenêtres du salon l'arrivée d'Ariane et de Marie Morency. Pour tuer le temps, je m'amuse à imaginer l'amie de Laragne: je la vois plutôt brune, avec des cheveux mi-longs, pas très grande et un peu ronde. Sans doute, inconsciemment, pour en faire l'antithèse physique de Laragne, sous prétexte que les contraires s'attirent. Je me plais aussi à lui prêter différentes attitudes, à évoquer le son de sa voix — avec l'accent un peu traînant des gens de Québec, peut-être simplement parce que j'ai connu des Morency de Québec quand j'étais encore étudiant.

Le bruit d'un moteur de voiture vient d'interrompre ma rêverie. Une petite Volvo rouge est en train de se garer juste en face de mon point d'observation. Ariane descend vivement, sa portière est face à moi. Puis elle se penche vers l'intérieur du véhicule et en extrait un gros bouquet rose vif qui contraste violemment avec le vert cru de son corsage. Elle regarde par ici. Vite, je m'éloigne de la fenêtre, semblable à une commère craignant d'être prise en flagrant délit d'indiscrétion. Comme la sonnette retentit, je vais ouvrir la porte d'entrée d'un pas délibérément ralenti.

Ariane a arrangé elle-même les pivoines dans un vase; elle les a cueillies dans le jardin de Saint-Sauveur, juste avant de partir. J'aurais été fier d'avoir une fille comme elle; j'aime la grâce quasi androgyne de sa silhouette, son drôle de minois et les boucles bleutées, lustrées par le soleil qui inonde le salon à cette heure-ci. Il y a en elle une spontanéité désarmante, et en même temps, une espèce de force sereine qu'aucun obstacle ne saurait entraver.

Marie Morency n'a encore presque rien dit. Elle est assise sur le canapé et écoute Ariane raconter comment elle l'a convaincue d'annuler son rendez-vous chez le coiffeur. Elle diffère totalement de l'image que je m'en étais faite: au contraire, elle est grande et presque trop mince. Elle porte ses cheveux blonds ramassés en chignon, mais je me demande si c'est une vraie blonde à cause du ton un peu cuivré de sa peau. Peut-être a-t-elle simplement du sang indien? Ce qui frappe le plus dans son visage, ce sont ses yeux bruns, liquéfiés en permanence par une marée de tristesse.

De ma vie, je n'ai vu de regard aussi triste que celui de Marie Morency, et cela est d'autant plus saisissant que sa bouche aux lèvres ourlées révèle une sensualité certaine. Ses mains sont croisées poliment sur sa jupe blanche à petits plis, et sur son buste menu moulé dans un tee-shirt noir, s'étale un collier de vieil argent, large comme un pectoral de pharaon, qui souligne la finesse de son cou. Si je n'avais pas su qu'elle était professeur de piano, je l'aurais prise

pour une danseuse.

Elle aurait même pu s'appeler Agnès! Cette réflexion intérieure me fait tressaillir, bien que je sache parfaitement qu'elle ne peut être Agnès. Elle ne correspond qu'à l'idée que je m'en faisais avant que l'Autre ne vienne enchevêtrer les fils de mon imagination.

— Bon, il faut que je m'en aille, dit Ariane; je reviendrai sans doute vers quatre heures. Je vous laisse Marie.

Elle ramasse son sac et nous envoie un geste de la main en se dirigeant prestement vers la porte qu'elle ne m'a même pas laissé le temps d'ouvrir pour elle.

— C'est un feu follet, n'est-ce pas? observe gravement Marie.

Sa voix un peu rauque me trouble vaguement et je réponds par un monosyllabe. Je veux lui montrer le puzzle savant de Laragne pour avoir de quoi étoffer notre conversation qui promet d'être malaisée si elle se montre toujours aussi réservée et moi emprunté.

Elle a sorti une paire de lunettes de son sac à main pour lire les quelques feuillets que je lui tends. Quel âge peut elle avoir? Difficile à dire: elle fait partie de ces femmes qui cessent de vieillir juste avant la trentaine et auxquelles il devient impossible de donner un âge.

Tandis qu'elle parcourt les phrases dactylographiées, j'observe son profil à peine incliné. Son nez est légèrement aquilin et son menton s'arrondit en une courbe douce, juste au-dessous de la saillie très nette de la bouche. Je suis presque sûr qu'il y a des Amérindiens parmi ses ascendants. J'imagine mal Laragne avec une femme comme celle-ci — pensée qui m'irrite sans raison précise.

— Évidemment! soupire-t-elle en reposant ses lunettes et les feuillets à côté de la tasse de café que je viens de lui servir.

— Vous comprenez quelque chose?

— Je comprends la seule chose qu'il y ait à comprendre: Louis est tombé amoureux d'une femme, là-bas, dans l'île. Elle n'a pas voulu de lui et il ne s'en est pas remis.

J'aurais dû me douter que seul ce détail frapperait une femme trop passionnée. Son regard se pose sur moi, et la mélancolie qui le noie me serre le coeur.

— Vous l'aimiez donc tellement? dis-je avec douceur.

— J'attendais un enfant de lui quand il est parti, et à son retour, il avait tellement changé avec moi que j'en ai été atterrée. Je crois que cela m'a donné un choc et j'ai perdu l'enfant. N'en dites surtout rien à Ariane.

— Elle l'ignorait?

— Oui. Je n'avais rien dit à Louis, non plus, j'attendais qu'il revienne de l'île.

Je voudrais prononcer la formule magique qui chasserait

son amertume et sa déconvenue, mais je reste sans voix, comme si ma tête s'était vidée tout à coup. Je n'ai pas l'habitude de m'apitoyer sur la mauvaise fortune des gens, mais cette belle jeune femme m'émeut. Comment Laragne a-t-il pu la délaisser? Comment croire que cet homme si logique, si maître de lui-même ait pu changer à ce point, surtout pour une femme froide et inaccessible? Tout cela est impossible: on ne meurt pas d'amour à quarante-cinq ans!

Tels sont les premiers mots qui me viennent pour répondre à Marie Morency: "On ne meurt pas d'amour à quarante-cinq ans!"

Elle me dévisage comme si je venais de dire quelque monstruosité.

— Mais vous voyez bien que Louis était un exalté! enchaîne-t-elle avec véhémence.

— Je crois que l'Art seul l'exaltait. Voyez comme il parle du portrait, de l'oeuvre d'un artiste... Cette femme n'est qu'une fiction!

Il y a des flammes dans les yeux de Marie; ses lèvres me paraissent encore plus sensuelles tandis que les paroles s'y bousculent sur un rythme accéléré.

— Ce Corrigan est diabolique! Vous l'avez vu, son portrait! Ne dirait-on pas qu'il a voulu se moquer de lui, pour le déguiser ainsi? Et son illustration des Fables! C'est beau à faire peur!

"Beau à faire peur"... Oui, c'est cela, exactement cela:

une beauté terrifiante.

— Dites-moi, Marie, le connaissez-vous, Corrigan?

— Jamais vu! Personne ne l'a jamais vu, du reste...
sauf Louis.

— Alors il a dû vous en parler...

— Il ne m'a strictement rien dit.

Le silence dont Laragne a entouré sa rencontre avec le peintre me dépasse tout à fait.

— Mais avant? Avant d'aller le voir, il a bien dû prendre contact avec lui, voir ses oeuvres quelque part?

Marie semble se détendre un peu, comme si des souvenirs plus sereins venaient l'apaiser.

— C'était à New York. Nous étions partis pour le week-end prolongé de l'Action de Grâce, il y a deux ans. Nous visitons les musées, les galeries. Louis avait entendu parler de l'exposition de plusieurs peintres animaliers: il avait déjà en tête une édition de luxe des Fables. Il voulait se faire une idée précise de ce genre de peinture...

— ... Et les oeuvres de Corrigan y figuraient...

— Oui. Trois peintres exposaient en même temps. Il y avait en tout près de cent toiles... Enfin, je dis "toiles", mais il y avait des huiles, des gouaches, des aquarelles, des lithographies et différentes gravures. Louis aimait beaucoup la gravure...

— J'en ai vu chez lui, en effet.

Marie joue machinalement avec les ornements de son

monumental collier. Elle fixe un point contre le mur, comme pour y projeter mentalement une scène rappelée du passé.

— Je me souviens qu'il a longuement regardé les gravures, et il s'y connaissait. Moi, j'examinais une série de petites gouaches d'un peintre américain dont j'ai oublié le nom: c'étaient des colibris aux couleurs magnifiques; il y avait beaucoup de gaieté dans ces petits tableaux, et sans doute un travail de longue haleine. Enfin, au fond de la salle, nous sommes arrivés face à trois grandes huiles sur toile et deux plus petites, et nous sommes tombés en arrêt: juste des félins regorgeant de vie! C'était comme si quelqu'un s'était amusé à jeter un cadre autour de deux chats en chasse et de trois fauves aux aguets. Et leurs yeux, monsieur! Nous en étions médusés. Ces cinq pièces, à elles seules, surpassaient toutes les autres.

— Mais Corrigan n'était pas à l'exposition?

— Louis s'est informé auprès du directeur de la galerie: Corrigan ne se déplaçait jamais en personne pour faire exposer ses toiles. Tout se faisait par courrier. Bien sûr, nous avons cherché à savoir quel genre d'homme il était, mais M. Swift, le propriétaire de la galerie, disait ne savoir de lui que son adresse, et encore ce n'était qu'un numéro de boîte postale à Terre-Neuve!

Tant de mystère m'intrigue. J'ai aussi un désir croissant de mieux connaître l'énigmatique personnage.

— Et ce M. Swift n'était pas surpris de l'anonymat

extraordinaire derrière lequel Corrigan se cachait?

— Pas vraiment. Il disait qu'il respectait les manies des artistes, surtout quand leur talent était à la mesure de leurs exigences. Nous n'étions pas les premiers à être intrigués, vous savez! Il paraît que plusieurs critiques ont cherché à le rencônter, et il les a tous envoyés promener... Il leur écrivait invariablement: "Tout ce que je suis est dans mon oeuvre, le reste n'est qu'inutiles mondanités."

Je souris à ces mots. Corrigan commence à me plaire. En voilà un, au moins, qui a réglé le sort des critiques une fois pour toutes.

— Comment se fait-il, alors, qu'il ait accepté de recevoir votre ami?

Marie allonge ses jambes sur le tapis, étire ses deux bras vers l'avant en entrecroisant les doigts, puis renverse sa tête contre le dossier du canapé. Elle sourit un peu, comme au souvenir d'un détail agréable.

— Louis était intelligent comme un renard et conscient de sa valeur. Il savait que pour ce qu'il avait en tête, Corrigan voudrait sans doute le voir un jour — si toutefois il acceptait de faire ce travail. Alors, il lui a écrit pour lui exposer son projet et lui a envoyé quelques exemplaires de volumes qu'il avait conçus, comme échantillons.

— Quelle a été la réaction de Corrigan?

— Enthousiaste. Il a écrit à Louis qu'il considérait

comme un honneur de travailler avec quelqu'un qui avait assez de courage et de talent pour perpétuer un noble métier d'art. Il a cependant exigé que tout se fasse encore par échange de courrier: Louis enverrait des maquettes du livre et Corrigan des gouaches, chacun faisant à l'autre critiques et suggestions. Cette collaboration a duré six mois et Corrigan a proposé d'enluminer la première lettre de chaque fable pour rendre le livre encore plus expressif. Bref, quand tout a été fini, il a fait une exception pour mon ami et l'a invité à aller en personne lui apporter le livre ainsi réalisé, à condition qu'il respecte l'anonymat auquel il tenait et qu'il ne révèle son identité à personne. Il lui faisait confiance.

— Il lui a obéi au-delà de toute espérance...

— En effet... mais je sais exactement quel a été le trajet de Louis. J'étais un peu inquiète, vous comprenez, et je tenais à savoir où il se trouvait s'il arrivait quelque chose. Au début, il ne voulait rien dire, mais je l'ai convaincu en lui parlant d'Ariane.

— Son talon d'Achille...

Marie a un regard évasif en se redressant.

— Elle ressemble tant à sa mère...

Je ne saurais dire s'il se cache derrière ces mots de la nostalgie ou de la rancœur. Mais Marie ne souhaite visiblement pas s'étendre sur le sujet et je juge convenable de respecter le silence qui suit. Enfin, elle me confie qu'elle a pris la liberté d'écrire à Corrigan pour lui annoncer le

décès de Louis Leconte. Elle n'a jamais reçu de réponse.

— Je vous l'avais bien dit, que cet homme était un monstre!

— C'est un peu curieux, effectivement.

— Et vous voudriez voir Corrigan après ça?

Comment a-t-elle deviné ce qui n'était que latent en moi, et qui s'est précisé de plus en plus durant notre conversation? Devant ma mine sans doute ahurie, elle me sourit tristement et articule avec lenteur, accentuant chaque mot comme pour une sentence:

— Vous aimez trop Laragne. Vous voudrez aller jusqu'au bout de ce qu'il a entrepris sans vous.

La tête maintenant très droite, Marie Morency a le maintien d'une grande prêtresse ayant revêtu ses ornements pour rendre un oracle. Le collier déployé largement sur sa poitrine me fascine, tandis que ses paroles se prolongent en un écho lointain dans ma tête et se frayent un chemin à travers mes membres soudain immobilisés. J'éprouve une drôle de sensation de déjà vécu, un malaise brusque mais fugace devant cette impression.

— Me laisserez-vous partir, Marie? Me donnerez-vous les coordonnées de Corrigan?

Sans doute est-elle consciente du pouvoir qu'elle a sur moi en ce moment; elle est singulièrement belle, aussi. Je sens vibrer dans mon être un vertige qui ne s'était pas manifesté depuis longtemps. Si j'osais...

Ses grands yeux liquides me fixent avec un sérieux qui vient couper court à mes divagations.

— Vous êtes allé trop loin pour reculer, maintenant. Il est bon de suivre son intuition. Mais promettez-moi de prendre garde à cet homme. Ne faites pas comme ce pauvre Louis que le silence a perdu. Autre chose: ne restez pas trop longtemps là-bas. Louis y a passé quinze jours et il en est revenu... vous savez dans quel état! Autrefois, on aurait dit qu'il se mourait de langueur.

— Je tâcherai de suivre vos conseils.

À présent, Marie baisse la tête et elle ajoute un ton plus bas:

— Si cette femme existe, soyez prudent, je vous en prie. Les sorcières existent bel et bien et elles ne sont pas toutes vieilles et affreuses comme dans les contes.

Je suis prêt à promettre n'importe quoi pour parvenir jusqu'à l'ancre de Corrigan. Alors elle tire de son sac une enveloppe froissée et en extrait une feuille de papier quadrillé où je reconnais l'écriture de Louis Leconte.

— Vous saviez avant de venir...

— Oui, j'en étais sûre.

Je parcours les quelques lignes griffonnées et déjà le goût du départ m'envahit. L'itinéraire indiqué là tient presque de l'expédition si on s'y rend de Montréal en voiture. Par contre, en prenant l'avion jusqu'à Saint-Jean de Terre-Neuve, on peut louer un véhicule pour se rendre à la Baie

des Trépassés, ce qui semble être le moyen le plus simple et surtout le plus rapide. Mais ce n'est pas encore la fin du voyage: à dix-huit milles sur la côte à l'ouest de Long Beach — tiens! il y a un Long Beach à Terre-Neuve!—, se trouve un village de pêcheurs (pas de nom indiqué) où habite le propriétaire du bateau qui fait le trajet jusqu'à l'île de Corrigan tous les vendredis. Là encore, l'île n'est pas nommée. Les seules indications sont: le nom du capitaine (Toby Riddle), son heure approximative de départ (midi) et la durée de la traversée (six heures). Aucune précision au sujet du chemin à suivre sur l'île. Sans doute le capitaine possède-t-il toutes les informations à ce sujet.

— Ces instructions viennent de Corrigan?

— Oui. Et elles sont de sa main.

Je sursaute avec raison: cette écriture minuscule et penchée est identique à celle de Louis Leconte.

— Je croyais...

— La ressemblance est frappante, c'est juste. Mais si vous regardez bien, cette écriture-ci a des lettres beaucoup plus détachées que celle de Louis et les majuscules sont simplifiées.

En effet, il me paraît maintenant évident qu'une autre main a tracé ces mots. Tout de même, la pensée de ce voyage vers des régions désolées, la parcimonie manifeste des informations, cette île sans nom et la similitude trompeuse des deux écritures, tout cela tourmente mon imagination. Une

sorte d'ivresse fait trembler mes mains.

Le quart d'une journée en mer... et moi qui suis malade comme une bête dès que je pose un pied sur un bateau! J'anticipe déjà l'horreur que j'aurai à traverser, sur une mer probablement mauvaise dans ces parages, une mer gorgée d'épaves et de noyés séculaires.

Comme pour ajouter à ma frayeur, Marie songe tout haut de sa voix rauque:

— La Baie des Trépassés... un nom sinistre!

On dirait qu'elle cherche, consciemment ou non, à me détourner de mon but. Cela ne fait que me raffermir dans ma décision.

— Au diable, les superstitions! J'irai trouver Corrigan et je saurai ce qui est arrivé à Laragne.

Une voiture vient de freiner devant la maison.

— Ariane! dis-je avec une nuance de soulagement.

Son arrivée va égayer un peu l'atmosphère qui devenait oppressante, en grande partie à cause de Marie avec ses accents de Pythie. C'est avec empressement, cette fois, que je vais ouvrir la porte.

Ariane est pleine d'entrain et elle "meurt de soif". Pendant que je vais à la cuisine chercher des rafraîchissements, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir à nouveau.

— Que se passe-t-il? Ariane est partie?

— Elle revient. Elle dit qu'elle a laissé quelque chose dans l'auto qu'elle voudrait vous montrer.

Je retourne à la cuisine, et quand je repars, les bras chargés d'un plateau, Ariane est debout au milieu du salon, tenant entre ses mains un paquet à peu près du format d'un magazine — scène qui me rappelle confusément autre chose.

— Au fait, j'ai retrouvé la clé du tiroir du classeur de Papa! s'écrie-t-elle, radieuse. Cette fois, c'est une vaironne! Elle est fa-bu-leu-se!

— Une "vaironne"? dis-je sans comprendre.

— Une "vaironne"? reprend Marie. Qu'est-ce que c'est?

— Oh, c'est un mot qui m'est venu comme ça, parce qu'elle a des yeux vairons comme certains chats blancs... Mais posez d'abord votre plateau, M. Salvat...

Avec des airs mystérieux et des gestes solennels, Ariane défait le paquet et en exhibe triomphalement le contenu.

Un coup formidable vient de m'atteindre au plexus solaire; je chancelle et m'affaisse, hébété, dans le fauteuil auquel je m'étais appuyé.

XIX

AGNÈS !

XX

J'avais déjà vu des yeux vairons chez des humains, mais ceux-là débordent les limites du possible parmi les raretés de la nature.

Largement fendus, paraissant humides sur la toile du portrait, ils boivent toute la lumière de la pièce dans leur éclat surréel. L'oeil gauche, comme l'ambre chaud d'un bijou, contient d'innombrables parcelles d'or, tandis que le droit a le vert luminescent d'une eau marine brasillant sous la clarté lunaire. Ce regard fascinant, qui accumule et diffuse des rayons, anime un long visage, mince et sérieux, dont la peau de neige intensifie la splendeur altière. Enfin, une chevelure de rêve ruisselle en vagues rougeoyantes sur les épaules et coule ainsi dans ses reflets de cuivre jusqu'aux genoux voilés par les plis légers d'une tunique à la grecque où vient se coucher la signature de Corrigan.

Brûlant d'une joie surhumaine, je m'abîme dans la contemplation de ce visage d'opale serti dans un soleil, qui m'absorbe, m'éblouit et m'appelle, touché par la grâce de cette inconcevable beauté.

Alors s'égrènent en moi tous les extraits de Laragne, qui sourdent un à un jusqu'à ma conscience et s'y développent

en une interprétation de plus en plus claire.

— Elle est belle, n'est-ce pas? s'extasie Ariane.

— Je le savais bien, que Louis avait une femme dans la tête! Elle est belle, c'est vrai, mais son anomalie la rend inquiétante, renchérit Marie.

Sa jalousie rétrospective m'irrite. Réflexion faite, je comprends que Laragne s'en soit désintéressé, même si sa conduite peut sembler amoral. Comment ne pas lui pardonner d'avoir succombé au rayonnement d'une aussi extraordinaire beauté?

— La Reine, c'est elle, bien sûr! s'exclame Ariane, visiblement fière du coup de théâtre qu'elle a produit en nous montrant ce tableau.

— La Reine Rouge, sans doute...

— Mais qui peut-elle être? demande-t-elle encore.

— Quelqu'un de malfaisant, en tout cas! réplique Marie avec vivacité.

Ses traits crispés et ses lèvres rétractées en un rictus méprisant me la rendent soudain odieuse. À présent, je la trouve tout à fait insupportable et j'aimerais pouvoir le lui faire sentir, si les convenances ne m'interdisaient d'exprimer franchement mes sentiments à cet égard.

— Peu importe, Marie, cette... créature est exceptionnelle et personne ne pourrait blâmer votre ami d'en avoir été ébloui.

— Bien entendu! Avec vous, les hommes, c'est toujours

le même refrain! Vous n'êtes jamais responsables de vos trahisons!

Ariane nous regarde, décontenancée, se mordant les lèvres nerveusement. Elle a rougi et je crois qu'elle réprime une envie de pleurer, ce qui ne fait qu'amplifier mon exaspération devant la jalousie hargneuse de Marie.

— De toute façon, balbutie Ariane, ce portrait doit être rendu à Corrigan. Il y avait une lettre de lui dans le tiroir du classeur...

La déclaration de la jeune fille vient de neutraliser l'imminence d'un dialogue houleux.

— ... C'était un petit billet où il demandait à Papa de lui renvoyer le portrait dans les plus brefs délais. Il disait qu'il lui retournait son chèque, car ce tableau n'était pas à vendre. Je n'ai pas trouvé le chèque... Papa a dû le détruire, je suppose.

Ma première idée face à la surprenante révélation, c'est que je tiens maintenant le prétexte qui me permettrait de justifier ma visite chez Corrigan.

— Parfait! Ne soyez plus inquiète, Ariane, j'ai l'intention d'aller rencontrer ce peintre en personne, et si vous m'y autorisez, je lui remettrai le portrait en mains propres.

— C'est vrai? Alors je respire mieux! Vous vous rendez compte? je ne sais pas depuis combien de temps le tableau était chez nous et M. Corrigan a dû prendre Papa pour un voleur!

— Ne t'en fais pas, intervient Marie, je l'avais prévenu du décès de ton père. Mais il n'a pas envoyé d'autres lettres de réclamation, depuis?

— Non, jamais.

— Drôle d'individu, quand même!

Oui, Corrigan est un type déconcertant. Mais quel lien l'attache à l'envoûtante Agnès? Serait-il un père? un amant? un mari? Pourquoi tient-il autant à garder ce portrait pour lui? Par jalousie, lui aussi?

— Quand partez-vous voir Corrigan? interroge anxieusement Ariane.

— Eh bien... dès la semaine prochaine, je pense.

— Et vous allez y rester longtemps?... Je vous demande ça parce que j'aimerais avoir de vos nouvelles avant de partir en Californie, vu que je dois y passer l'été.

— Ma foi, je n'en sais encore rien. Au moins huit jours, en tout cas, si je compte le temps que me prendra le voyage aller et retour. Mais tout dépendra de ce que je trouverai là-bas... Je suis écrivain, ne l'oubliez pas, et si l'endroit m'inspire et que j'en ai l'occasion, il se pourrait que je prolonge mon séjour.

Marie me regarde froidement, tandis qu'Ariane baisse la tête. C'est la première fois que je la sens vulnérable. J'aimerais la serrer contre moi pour la rassurer, mais je crains que mon geste ne soit mal interprété par Marie Morency. Je trouve cette femme particulièrement soupçonneuse et para-

noiaque. Je me contente de tapoter la joue de la jeune fille en lui proposant de me laisser son adresse à Malibu pour que je puisse lui écrire. Encore une fois, je surprends le sourire forcé de Marie. Mais la fille de Laragne a réagi immédiatement en tirant un stylo de son sac.

— Vous avez une feuille de papier, M. Salvat?

La nature enjouée d'Ariane a repris le dessus et je me plais à la regarder écrire en grosses lettres appliquées, comme une écolière sous l'oeil attentif du maître.

— Au fait, l'imprimerie de Papa est officiellement vendue aux employés. C'est fait! Et j'ai décidé de garder la maison... Il faut bien une maison à un médecin vétérinaire, pas vrai?

Quand elles ont gagné la porte, j'ai serré la main de Marie en lui recommandant d'oublier le passé et j'ai embrassé Ariane sur les deux joues.

DEUXIÈME PARTIE

I

A l'aéroport de Dorval, j'ai dû attendre une partie de la nuit. L'avion avait eu des difficultés techniques et ne pouvait décoller à l'heure prévue.

Je suis arrivé à Saint-Jean de Terre-Neuve le 19 juin, dans un crachin déprimant et une humidité qui traversait complètement les vêtements. Avant de me mettre en quête d'une auto à louer, je suis entré dans un restaurant pour me réchauffer et apprivoiser un peu mon dépaysement.

Finalement, j'ai décidé de passer la nuit à Saint-Jean et de partir le lendemain pour Long Beach. J'aurais amplement le temps de me rendre au fameux village avant midi le vendredi. J'ai loué une Volvo rouge pour deux semaines, en souvenir d'Ariane qui m'avait servi de mascotte.

Quand j'ai quitté la capitale terre-neuvienne ce matin, tout était plongé dans le brouillard; mais les gens m'ont assuré qu'il se dissiperait vers dix heures et que la journée serait belle. Quoi qu'il en soit, j'ai résolu de prendre mon temps et de ne pas rouler trop vite. Je veux profiter de cette côte sauvage et arrêter prendre un café en route.

Les villages sont assez éloignés les uns des autres et j'ai pu me rendre compte que l'accent d'ici fait souvent de l'anglais une langue aussi impénétrable que le brouillard. Si eux me comprennent, j'avoue que la communication est la plupart du temps à sens unique. Pourtant, cela ne me démoralise pas. Je devrais me trouver sous peu en vue du village où je suis censé m'embarquer pour "l'île mystérieuse".

Effectivement, le soleil brille — on ne m'avait pas menti —, par contre la température est nettement plus fraîche qu'à Montréal. J'ai dû conserver le chandail que j'avais enfilé dès mon arrivée à Saint-Jean. L'air est saturé d'humidité marine.

Je dépasse un petit port où quelques bateaux de pêche sont amarrés. Un peu plus loin, sur la grève, gisent des barques à fond plat — des doris, probablement. Ça y est, je le vois!

C'est un village semblable à ceux que j'ai croisés sur ma route, pauvre mais pittoresque avec ses maisonnettes de bois aux couleurs vives. Près de la côte, des fils sont tendus pour faire sécher des rangs de calmars qui ressemblent de loin à des alignements insolites de vieilles pantoufles. L'odeur qu'ils répandent, âcre et persistante, pénètre dans les narines et s'y incruste, se mêlant aux senteurs de varech et de terre mouillée. Je crois qu'ils utilisent cela comme appâts pour pêcher la morue.

J'arrête un moment pour prendre des informations, et on me montre, vers le bout de l'unique rue asphaltée du village, une petite maison bancale d'un orange éclatant. Des femmes sortent sur le pas de leur porte. Il ne doit pas s'arrêter souvent d'étrangers par ici.

Je jette un coup d'oeil au sac volumineux que j'ai emporté; j'y ai mis le portrait d'Agnès et, je ne sais trop pourquoi, j'ai délivré Laragne de son placard et l'ai glissé, lui aussi, dans mes bagages. Après tout, il avait la priorité sur moi: c'est lui qui l'a rencontrée le premier. Un doute me taraude depuis que j'ai pu, à loisir, tenter de me rassasier du visage d'Agnès: si elle n'était pas sur l'île? si personne ne savait où elle se trouve? Pire: et si elle n'existait pas? si elle n'était qu'un produit de la fabuleuse imagination de Corrigan? Ce ne serait pas la première fois qu'un peintre aurait fait un portrait fictif!...

La porte de Toby Riddle est entrouverte, et un fumet de viandes qu'on rôtit s'en exhale. J'espère qu'il n'est pas loin, car il est onze heures passées et si je le manquais, je serais condamné à patienter une semaine. Je n'ai pas l'intention de faire le tour de Terre-Neuve cette fois-ci.

Je cogne fermement à la porte et un homme à la démarche décidée vient à ma rencontre. Je peux deviner à sa tournure qu'il n'est pas vraiment âgé, mais ses cheveux sont tout

blancs, sa courte barbe aussi, excepté quelques fils roux qui la strient. Une ride unique, profonde comme un sillon, traverse son front. Il a le sourire facile et ses yeux très bleus se plissent tandis qu'il me demande, dans un anglais que je n'espérais plus entendre ici, ce que je désire. Je m'enquiers de Toby Riddle et l'homme me prie d'entrer pour l'attendre. Je lui dis que je viens de Montréal.

— Vous êtes québécois? interroge-t-il dans ma langue.

Les quelques paroles qui suivent me permettent de constater qu'il maîtrise bien le français. Sa prononciation est correcte et seule l'inflexion propre à la phrase anglaise vient s'insinuer sous les mots, leur donnant une musicalité nouvelle et les révélant pour ainsi dire dans la troublante matérialité du langage. Je suis content de rencontrer quelqu'un comme lui. Je lui parle sans ambages et lui explique que je dois me rendre dans l'île dont j'ignore toujours le nom.

— Oh! Moi aussi! Je vais remplacer le gardien du phare jusqu'à la fin de l'été.

Il me dit que c'est le troisième été qu'il va garder le phare.

— Vous faites un métier rare.

Il rit et m'invite à prendre un verre de bière.

— Toby me connaît et c'est moi qui ai apporté la bière — si vous aimez la brune! — alors soyez à l'aise. Mais je ne suis pas tout à fait gardien de phare, c'est...

comment dites-vous?... un "side-line". J'écris des scénarios pour la télévision à Toronto et le gardien permanent est un ami. Ça me permet de passer l'été près de la mer qui m'inspire, et Richard peut partir en vacances avec sa femme.

Il s'appelle Ralph Gilchrist. Je me présente à mon tour et le fait que je sois écrivain le met dans une liesse contagieuse. Je regarde son chandail râpé, son pantalon de gros lainage gris et ses mains carrées qui empoignent les bouteilles de Guinness, et je me dis que cet homme ferait sûrement un bon marin.

— Alors nous allons faire le voyage ensemble... Vous avez le pied marin, j'espère?

Hélas! Je lui avoue que je suis déjà inquiet en pensant à ce qui m'attend quand je serai sur le bateau.

— Il y a des médicaments pour ça, non?

— J'y suis allergique.

Ralph repart d'un rire sonore qui ferme presque complètement ses yeux étirés en une mince ligne bleue.

Je ris aussi. Tout cela est tellement absurde.

— Alors je vous conseille de manger tout au long de la traversée. Si vous avez l'estomac vide, vous êtes fichu!

— Il doit y avoir une épicerie, ici?

— Pas besoin. Toby est un "cook" épatant et il prépare toujours des quantités de nourriture... de quoi alimenter un équipage complet. Il faut dire qu'il mange comme quatre...

quand vous le verrez, vous comprendrez !

Il me tape sur l'épaule.

— Justement, le voilà.

Un géant à crinière blanche et blonde courbe la tête en passant le seuil de la porte. Son corps a dû être athlétique dans sa jeunesse et s'empâter avec l'âge. Maintenant son estomac déborde pesamment la ceinture trop basse du pantalon. Une barbe de trois jours perce à travers sa peau rougeaude. Il nous salue d'un sourire édenté, ou plutôt semi-édenté : deux grosses canines pareilles à des crocs subsistent. Bien que son visage soit empreint de bonhomie, je devine que ses colères doivent prendre des dimensions homériques.

Il s'adresse à moi d'une voix qui semble provenir d'une gorge de bronze, mais avec son accent impossible et la déformation des syllabes due à l'absence de dents, je ne comprends strictement rien. Heureusement que Ralph est là ! Il lui explique que je serai de la traversée aujourd'hui.

— Yeah ?

Cela semble l'enchanter et il ouvre une bouteille de bière qu'il lève à ma santé. Il boit à même le goulot à une vitesse impressionnante. Je suis stupéfié par la stature colossale de Toby Riddle et sa capacité d'engloutir une bière plus vite qu'un verre d'eau.

Il se dirige vers le fourneau à gaz et en retire deux grands plats émaillés où grésillent des viandes odorantes.

Il y a là une couple de gros poulets croustillants, un rôti roulé d'au moins un pied de long et un jambon juteux dont l'os dépasse. Il soulève du feu une épaisse marmite en fonte qui semble aussi légère qu'une porcelaine entre ses mains, en verse l'eau bouillante dans l'évier et nous invite d'un geste à l'aider à peler les pommes de terre fumantes. J'en compte une douzaine de bon calibre. Il coupe les tubercules en cubes avec une dextérité révélant une longue expérience.

Il ne lui a fallu qu'un instant pour préparer une salade de pommes de terre qu'il vide dans une large gamelle de fer-blanc. Je ne peux croire que toutes ces victuailles soient prévues pour une traversée de six heures.

Ralph le regarde faire, aussi ébahi que moi, bien qu'il m'ait prévenu de l'appétit démesuré de ce titan.

— Je n'ai pas exagéré, vous voyez!

— Il n'est jamais malade avec tout ça?

— Jamais. Et il a plus de soixante ans. Mais il travaille dur et il a une sacrée carcasse à nourrir!

Le géant s'adresse à Ralph avec des gestes montrant l'extérieur et Ralph traduit pour moi: il nous demande de l'aider à monter de la marchandise sur le bateau.

Nous contourmons la maison derrière laquelle est immobilisé un autobus jaune.

— Toby a acheté ce vieil autobus scolaire et l'a réaménagé à l'intérieur. Son camion était mort et l'autobus pas cher. C'est avec ça qu'il va chercher la marchandise

en ville.

Je demande l'autorisation de laisser ma Volvo près de chez Toby qui conseille de la mettre dans son hangar.

Nous montons tous les trois à bord de l'autobus dont la plupart des sièges ont été enlevés, à l'exception des deux premières rangées. Tout le reste est rempli de caisses et de cageots arrimés par un système de câbles.

Sur la route, Toby arrête l'autobus pour faire monter un jeune garçon et un chien tacheté qui prennent place sur la banquette face à celle où Ralph et moi sommes assis. Mon compagnon échange quelques mots avec le garçon au visage criblé de taches de rousseur.

— Sidney est le neveu de Toby, me dit Ralph. Il va nous aider à charger tout ça sur le bateau.

Je salue Sidney dont les cheveux sont presque blancs à force d'être blonds. À côté de lui, le chien halète et tente de se rapprocher de nous en se glissant sous le bras qui le retient.

— Come on, Meek, you're a good boy! dit Ralph à l'animal qui pousse de petits gémissements de satisfaction en remuant la queue.

Et il étend le bras pour le caresser.

Nous arrivons au port que j'avais vu tout à l'heure et Toby fait une manoeuvre pour se placer vis-à-vis d'un petit

caboteur amarré à un bollard de fonte.

— Voici le Saratoga, me dit Ralph en désignant le bateau qui semble endormi sur la mer étale. C'est là-dessus qu'on va faire le voyage.

— Pourquoi ce nom américain?

— C'était le surnom qu'on donnait au village à une certaine Sarah qui aurait été entraînée dans un cabaret minable de Saratoga. Toby était fou de cette fille... Et puis Saratoga, c'était exotique pour les gens d'ici.

— Qu'est-elle devenue?

— Un jour, elle a fichu le camp avec un type qu'elle avait connu à Saint John's. Il y a de ça plus de dix ans. On ne l'a plus jamais revue. Les mauvaises langues racontent que Toby lui aurait réglé son compte...

J'imagine trop facilement le colosse refermant ses énormes pattes sur le cou gracile d'une fille trop légère.

— Pourquoi garde-t-il ce nom, alors?

— Il dit que plus jamais il ne saurait peindre si joliment un nom sur son bateau. Quand il repeint la coque, il décalque le nom avant, et le reproduit ensuite à la peinture fraîche.

Je fais quelques pas sur le quai où l'air salin et les relents de mazout se mélangent et vais regarder de près ce "Saratoga" écrit en jaune vif, orné de fioritures et d'arabesques, qui tranche sur le vert olive de l'embarcation.

— Les marins n'aiment pas changer le nom de leur

navire quand le navire est chanceux: "Change the name, change the fame", commente Ralph.

Bien sûr. "Qui change le nom change le renom". Vieille superstition de matelot...

Nous avons fait la chaîne pour monter le chargement à bord: Ralph et moi à terre et les deux autres sur le pont du Saratoga. Cela a été rapide. Toby est redescendu pour garer l'autobus. Il a pris, sous le siège du chauffeur, la caissette dans laquelle il avait emballé le repas. Il la transportait avec autant de ménagements que s'il avait tenu le saint sacrement.

J'ai remarqué, parmi les nombreux cageots et cartons de la cargaison, des sacs de la Société Canadienne des Postes. C'est ainsi que j'ai appris que la livraison du courrier était le premier devoir de Toby Riddle. C'est lui qui va l'apporter aux petites îles environnantes. Chaque île a son jour dans la semaine et Toby peut faire la tournée de plusieurs d'entre elles dans une même journée; mais l'île où nous allons étant la plus éloignée, il la réserve pour le dernier jour et n'en revient que le samedi. Il livre aussi la marchandise nécessaire à la survie des habitants et, tous les quinze jours, un médecin de Long Beach part avec lui.

Parmi tous les paquets, certains étaient étiquetés au nom de Ralph Gilchrist. J'ai surtout été frappé par les

trois caisses de vin de Bordeaux et les deux autres, plus grosses et plus pesantes, qui contenaient des livres: c'est Ralph qui me l'a dit. J'ai aussi remarqué son étui à guitare où étaient collées les vignettes de plusieurs compagnies de navigation aérienne.

— On pourrait se tutoyer, non? me demande-t-il.

— Bien sûr...

— Tu sais, il n'y a pas grand-chose, là-bas, et pour le vin, il ne faut pas t'attendre à du château-margaux! Je préfère emporter ce que j'aime. Trois mois, c'est long en haut d'un phare! Tu viendras me voir, si tu veux. J'ai aussi du café colombien et d'autres bonnes choses qu'on ne trouve pas sur l'île.

Je lui promets d'aller lui rendre visite tout en me demandant vers quelle terre d'exil je m'achemine. Je brûle d'envie de lui poser certaines questions, mais une espèce d'appréhension me retient. Peut-être a-t-il, lui aussi, envie de m'interroger. Je crois que chacun de nous attend que l'autre commence.

Le gamin redescend du Saratoga, talonné par son chien. Planté sur le gaillard d'avant comme une tour de chair, le capitaine nous appelle de sa voix de stentor. Nous sommes prêts à appareiller. J'avais presque oublié que je devais aussi m'embarquer sur ce bateau.

Sidney dégage l'amarre de son bollard et j'entends le ronflement du moteur. Le quai s'éloigne lentement de nous,

ce qui me donne la sensation de quitter le monde réel pour toujours.

— Tiens, mange un peu, me dit Ralph en me tendant une boîte métallique remplie de gros biscuits de matelot.

Je le remercie, mais j'ai perdu le goût de parler.

Il est entré dans la timonerie, et pendant qu'il converse avec Toby, je grignote mes biscuits en m'appuyant au garde-corps pour contempler la route d'écume que le Saratoga ouvre derrière lui, mené par son gigantesque nautonier.

II

Fait unique dans mes souvenirs, après avoir accompli presque la moitié de la traversée, le mal de mer ne s'est pas encore rendu maître de moi. Il faut croire que le remède proposé par Ralph est efficace dans mon cas. En réalité, nous n'avons pas tardé à manger quand nous avons quitté le port, et je dois dire que j'avais très faim en dépit des biscuits prescrits en attendant. Toby, à lui seul, a dévoré la quasi-totalité du jambon et les trois quarts d'un poulet. J'ai eu l'impression que sa mâchoire supérieure, malgré la gencive presque totalement dépourvue de dents, broyait la viande comme une meule. Cela m'a un peu dégoûté, mais je ne suis pas venu ici pour faire le délicat.

J'ai bavardé un peu avec Ralph: il a un an de plus que moi, fait aussi partie du "clan des divorcés", sauf qu'il a deux fils de seize et dix-huit ans, et il est né en Angleterre. Il a passé trois ans en France où il était correspondant pour une grande chaîne de télévision canadienne. D'où l'excellence de son français.

J'évite de rester trop longtemps à l'intérieur par précaution contre le mal de mer. Le grand air froid du large me convient d'autant plus que le soleil est toujours haut.

Il me semble bien, pourtant, que l'horizon est un peu couvert.

Quelques mouettes viennent en planant se poser sur le pont, juste en face de la timonerie. On dirait qu'elles cherchent à narguer le capitaine en marchant vers lui comme de grosses poules blanches. Allons bon! le voici qui lâche la barre pour aller chasser les oiseaux, battant l'air de ses bras en de formidables moulinets et beuglant des "Go away, bloody birds!" d'une voix à réveiller les morts.

— Que se passe-t-il? dis-je à Ralph. Pourquoi déteste-t-il les oiseaux à ce point?

— Ce n'est pas eux, qu'il déteste, c'est plutôt leur signification sur le pont.

— Une superstition?

— Une réalité. Quand les mouettes se réfugient sur le bateau, c'est qu'il va faire tempête.

— Tu n'es pas sérieux, dis?

Il me regarde fixement. Ses yeux bleu ciel qui ne cillent pas, lui donnent l'air contemplatif d'un chat siamois.

— Je suis tout à fait sérieux. Bientôt tu ne pourras plus rester sur le pont, tu seras obligé de rentrer.

Me voici de nouveau chaviré par la perspective d'avoir une tempête à affronter. Il ne manquait plus que ça!

— Alors je n'échapperai pas au mal de mer, cette fois.

Ralph me considère en souriant à demi. Je me demande

quelle épreuve a creusé ce sillon dans son front et blanchi prématurément ses cheveux.

— Ce que je sais, c'est que si tu commences déjà à t'inquiéter, tu as des chances de l'avoir. Je crois que ce qui le provoque est souvent une attitude mentale.

Bien que sa présence me réconforte, je ne peux m'empêcher d'adopter "l'attitude mentale" qui consiste à ressentir une appréhension parfaitement justifiée dans le cas présent. Je n'ai jamais fait de traversée par gros temps, or, jusqu'à ce jour, j'ai toujours été malade en mer, même si ma constitution est plutôt robuste. Je sais très bien que les marins eux-mêmes ne sont pas épargnés par ce mal, en particulier pendant les tempêtes.

Le vent s'est levé et nous l'avons devant. Peu à peu, les vagues qui commencent à s'agiter impriment un léger roulis au Saratoga qui continue vaillamment sa route contre le vent. La lumière du jour est en train de virer à l'ocre, nous environnant d'un magnifique halo d'or. Cet instant me paraît d'une beauté grandiose dans le calme et le silence qui nous enveloppent. Le vent lui-même glisse sur mon visage comme une eau.

De vastes nuages sombres viennent vers nous et je crois percevoir de sourds roulements, comme ceux des canons d'une guerre qui auraient commencé à tonner là-bas, face à nous.

Le Saratoga file droit vers cette direction.

Les nuages qui se rapprochent, denses et épais comme des matelas de géants, bouchent complètement l'horizon, et le ciel en train de s'obscurcir donne à la mer qui gonfle une couleur de métal où viennent se briser les derniers faisceaux ambrés du soleil.

Maintenant notre petit bateau roule et tangué en même temps, rendant l'équilibre difficile à maintenir sur le pont, bien que je m'agrippe solidement au bastingage. Le vent a pris de la puissance et sa vélocité s'accroît de minute en minute. Un immense éclair blanc vient d'allumer le ciel soudé à l'océan dans son éclat incandescent et une explosion de tonnerre suit presque immédiatement. De larges gouttes de pluie s'aplatissent autour de moi avec un son mat, puis un gigantesque zigzag électrique fracture la voûte sombre dans un crépitement de feu d'artifice.

Je ne sais quelle obstination me pousse à rester encore là, à regarder les vagues s'enfler: on dirait que la mer respire, alimentée par de monstrueux poumons qui soulèvent ses innombrables mamelles.

— Allons, rentre! dit Ralph en me saisissant fermement le bras. Tu es vert!

Pour ce qui est du reste du voyage, je l'ai passé allongé sur une couchette, un seau accroché à côté de moi —

prévenance de l'ami Ralph —, à voir avec terreur le plafond plonger en oblique et l'océan monter inlassablement à l'assaut du hublot dans un fracas infernal. Il y a eu des instants où nous avons navigué, la coque presque couchée sur la mer enragée. J'étais sûr que le Saratoga finirait par se retrouver la quille en l'air et que je m'enfoncerais dans les abysses, livré aux courants de cette eau perverse. Le seau m'a été utile jusqu'à notre arrivée. Je me suis même endormi à un certain moment — peut-être me suis-je évanoui: je n'en pouvais plus de voir tout tourner autour de moi. J'ai dû faire de terribles cauchemars, car lorsque j'ai émergé de ce sommeil lourd et nauséux, j'ai entendu une voix de basse-taille s'adresser à moi dans une langue barbare et mes yeux se sont entrouverts sur les canines acérées de Dracula qui se penchait vers moi, son visage abreuvé de sang entouré de longs cheveux blancs. J'ai poussé un cri de bête traquée, ouvrant des yeux apeurés, puis j'ai fini par m'apercevoir que j'étais sur un bateau et que Toby Riddle venait aimablement prendre de mes nouvelles. La tempête s'était un peu calmée, mais j'étais épuisé et j'ai dû encore utiliser le seau providentiel: je n'aurais pas été capable de faire deux pas sans perdre l'équilibre.

Par la suite, j'ai vu à travers le hublot que nous laissions des bouées de différentes couleurs, tantôt par babord, tantôt par tribord. J'ai supposé que nous entrions dans un chenal. En réalité, le chenal est venu plus tard.

Ralph m'a expliqué que les bouées balisaient également les dangers selon un système cardinal, et que les écueils étaient fort nombreux bien avant l'entrée du chenal.

Nous sommes arrivés à proximité de l'île avec plus de deux heures de retard. Le capitaine avait dû laisser dériver le Saratoga pour lui éviter de sérieuses avaries. Finalement, je suis remonté péniblement sur le pont et nous sommes entrés dans un port naturel: une anse bordée de rochers gris, dont une partie avait été aménagée avec du béton. À l'endroit le plus élevé, se dressait un phare de pierre de forme carrée, qui jetait de rouges éclats intermittents. Plusieurs personnes semblaient attendre notre arrivée et descendaient vers nous par un escalier pratiqué à même le roc et renforcé avec du ciment.

III

C'est l'époque du solstice et il ne fait pas encore nuit à cette heure-ci, mais le jour baisse et les lumières du petit port sont déjà allumées. Plusieurs bateaux de pêche et quelques embarcations de plaisance sont amarrés là. Je marche un peu sur le sol rocailleux en gorgeant mes poumons d'air salin. Je me sens comme un convalescent, même si le mal de mer a déserté mon corps dès que j'ai mis pied à terre.

Une poignée d'hommes, tous assez âgés, s'affairent sur le quai et à bord du Saratoga: ils vont et viennent sur la passerelle, actifs comme des fourmis, et trient des paquets sur le sol en me jetant des regards furtifs.

— Pas mal de courrier, cette semaine! déclare en soupesant chaque sac postal un petit homme chauve au nez proéminent.

L'usage du français ici me paraît tout à fait insolite. Je regarde autour de moi, mais le relief de l'île à l'endroit où je me trouve ne me permet pas d'avoir une vue d'ensemble. Tout ce que je distingue me semble désert et rébarbatif. L'herbe est haute et pâle et quelques arbustes rabougris dépassent ici et là: une vraie terre de Cain!

Et éternellement le vent, le vent omniprésent qui modèle à sa guise l'herbe desséchée dans un mouvement ondulatoire semblable à la houle océane. Quelle sorte d'êtres peuvent vivre dans ce monde de désolation?

Pendant ce temps, mon compagnon de voyage échange quelques mots avec un petit groupe. Des regards curieux se posent sur moi et je m'approche, ne sachant exactement quel comportement adopter. Ralph me présente comme un écrivain original venu chercher l'illumination loin de la grande ville qu'est Montréal. Des sourires me saluent, mais j'y décèle tout de même une certaine méfiance.

— Vous avez des parents, par ici? interroge un homme entre deux âges, dont l'épaisse barbe brune dissimule à demi les traits.

— Non, mais je dois voir M. Corrigan.

Sans doute n'aurais-je pas produit plus d'effet si j'avais annoncé que je venais revendiquer le titre de roi de l'île. Le barbu me dévisage un moment avant de me demander si Corrigan est un ami. Comme je réponds par la négative, les hommes qui forment maintenant un attroupement autour de moi s'entre-regardent: quel secret partagent-ils, dont je suis exclu?

Ralph m'entraîne un peu à l'écart et me parle en baissant le ton.

— Et tu comptes habiter où? chez Corrigan?

Je le fixe, interdit, puis je regarde mes bagages que

Toby a déposés à côté de moi. Pendant ce temps, les hommes chargent des camionnettes.

— Tu pensais trouver un hôtel dans ce trou? une île de quatre-vingt-sept habitants?

Mon air penaud lui indique ma parfaite ignorance du lieu.

— Tu veux aller chez ce vieux fou de Nick sans qu'il t'ait invité? D'abord, que lui veux-tu?

— Je lui rapporte un tableau qui lui appartient, de la part d'un ami décédé... un ami à moi, bien sûr.

Ralph frotte son index sur la ride de son front et me jette un coup d'oeil par-dessous en secouant la tête.

— Ah! Pierre, Pierre! quel naïf tu fais! Ton ami ne t'a donc pas parlé des Corrigan? de cette île?

— Mon ami est mort avant que j'aie pu lui parler. C'est sa fille qui me charge de la commission. De toute façon, il ne s'est confié à personne. Oui, je sais, c'est invraisemblable, mais c'est la vérité, dis-je en guise d'excuse. Je te raconterai ça plus tard et peut-être que je comprendrai quelque chose moi-même.

— Enfin! soupire Ralph, tu peux toujours essayer de te loger là-bas ce soir, ce n'est pas la place qui manque! Mais le vieux n'est pas très hospitalier, à moins que...

Je guette sur son visage un signe qui pourrait me rendre espoir. Je ne me doutais pas que le cauchemar commencé à bord du Saratoga se poursuivrait à terre.

— ... A moins qu'il ne te prenne en sympathie. Ce diable d'homme a un faible pour les artistes et si tu lui rapportes quelque chose à quoi il tient, peut-être que ça le mettra dans de bonnes dispositions ...

— Ralph, quelle sorte d'homme est Corrigan? Que se passe-t-il sur cette île? Pourquoi ne m'as-tu rien dit toi-même?

Je suis à bout de nerfs. Je me fais pratiquement sermonner et je ne sais même pas pourquoi. Ralph hésite un moment en tâtant sa courte barbe.

— D'accord. Je ne t'ai rien dit parce que je croyais que tu étais déjà venu ici, ou que du moins tu y connaissais quelqu'un. Tu sais, des hommes et des femmes sont nés ici et en sont partis. Certains reviennent un jour ou l'autre. Pour voir.

Son regard se perd très loin dans la mer et il parle comme pour lui-même.

— Tu ne sais pas le nom de l'île, n'est-ce pas? Eh bien, elle n'en a pas. Ou plutôt elle n'en a plus. Dis-toi qu'une île qui a changé onze fois de nom en quatre siècles finit par laisser l'imagination des gens. Plus exactement, leur imagination prend une autre pente qui est celle de la superstition: pour eux, c'est l'île qui refuse de se laisser nommer. Alors on dit simplement: "l'île". Comme Corrigan est un vieux tyran qui possède une grande partie des lieux et que tout le monde en a peur, prononcer son nom ici, c'est

comme prononcer celui du Diable lui-même. Tu comprends?

Je fais signe que oui et pourtant, j'ai toujours l'impression d'être aussi ignorant. Comme s'il devinait mes pensées, Ralph ajoute:

— Non, bien sûr! tu ne peux pas comprendre, tu viens juste d'arriver. Ici, Pierre, c'est une autre planète, on ne vit pas vraiment comme ailleurs, le temps semble suspendu comme un filet au-dessus de nous. C'est pour ça que j'y reviens. Et tu verras, toi aussi tu voudras revenir. Je ne t'en dirai pas plus pour l'instant, ce serait long et il faut que tu ailles chez Corrigan. Viens me voir au phare, demain. Nous pourrions parler confortablement.

— Et s'il refuse de me garder pour la nuit?

— Je crois qu'il te recevra, réflexion faite: tu n'es pas comme tout le monde et ça lui plaît. Et si vraiment il ne veut rien savoir, reviens au phare; même si Richard est encore là jusqu'à demain matin, on essaiera de te faire une petite place. O.K.?

— O.K..

— Allons-y! dit Ralph en me précédant; on va prendre un raccourci.

La nuit est en train de tomber, froide et humide; je distingue les phares des camionnettes sur la gauche, tandis que nous suivons un sentier de terre battue, creusé de fondrières,

qui serpente à travers les rochers. Après quelques minutes de montée, nous débouchons sur un plateau d'où je distingue dans la demi-obscurité les lumières d'un village.

— Ça va aller mieux, maintenant, dit Ralph, on descend. Après, le chemin sera meilleur.

Une cloche grêle sonne la demie de neuf heures. Le son de cette cloche et le rythme incessant du ressac qui emplit le silence me font mesurer la solitude infinie de l'île. Ai-je bien fait de venir jusqu'ici? Ralph Gilchrist a été ma providence, mais je ne peux lui demander de jouer ce rôle trop longtemps: je ne suis plus un enfant et il faudra bien que je me débrouille.

À mesure que la nuit prend de l'épaisseur, une brume de plus en plus dense monte du sol et me fait frissonner. Je marche un peu en dehors du chemin et mes pieds s'enfoncent dans un sol moelleux, sensation extrêmement agréable.

— Ralph! C'est fantastique, on dirait que je marche sur des édredons!

— De la tourbe. Il y en a partout.

Nous continuons silencieusement notre marche nocturne et arrivons devant la première maison du village. Nos pas sonores sur le chemin font s'écarter des rideaux. Quelques chiens aboient sans conviction et des bruits de voix me parviennent tout proches, en un murmure continu.

— Et voici le café de l'île! annonce mon compagnon, désignant d'un coup de menton une maison plus grande que

les autres et répandant plus de clarté en raison de ses quatre fenêtres de façade.

— ... C'est aussi l'épicerie, la pharmacie et le bureau de poste.

Nous passons devant la maison, et à travers les carreaux embués, j'observe plusieurs hommes grossièrement vêtus, qui entourent le bar et boivent en parlant avec animation. Une femme blonde, de l'autre côté du comptoir, discute avec un client, la joue appuyée sur le revers de sa main. La pièce baignée dans une lumière jaunâtre étouffée par les nuées de fumée et les inconnus qui s'agitent dans cette atmosphère trouble paraissent du dehors faire partie d'un décor de Dickens.

— Tu vois, c'est tout ce qu'il y a à faire, ici, commente Ralph. La serveuse n'est pas mal...

Sa réflexion déclenche un défilé d'images accélérées en moi. J'imagine Ralph, l'homme venu d'ailleurs, tournant la tête d'une fille misérable et naïve, faisant naître des espoirs, peut-être, suscitant des rêves de ville lointaine, pleine de lumières chatoyantes et de bruit, de gaieté clinquante. Ces clichés quelque peu sordides me rendent mélancolique.

— Tu ne dis rien? demande-t-il; tu es dépaycé, n'est-ce pas?

J'admets qu'il a raison. Cet univers m'est totalement étranger. Tout est si différent de ce que j'ai connu jusqu'à

aujourd'hui. Et je me sens terriblement seul.

— J'ai la sensation d'être parti depuis un siècle, dis-je.

Ralph me donne quelques tapes amicales dans le dos.

— Moi aussi. Même si je connais l'endroit, chaque fois c'est la même chose. J'ai l'impression que je n'en sortirai jamais. Et pourtant, quand vient le moment de partir, j'ai toujours une vague envie de pleurer... j'ai peur de ne jamais revenir. C'est étrange, non?

— Ralph...

Il me regarde en continuant de marcher.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien. Je me pose tant de questions... Demain. Demain je te parlerai de quelque chose.

— Il y a un dicton, ici: "Celui qui vient sur l'île a deux cercueils: le premier contient le secret qu'il apporte, le second celui qu'il emporte."

Je souris, mais cette phrase porte à la méditation.

— Ne t'en fais pas, nous sommes presque arrivés. Tu vois les arbres, à droite? C'est juste derrière. Tu veux que j'aïlle avec toi?

Mais l'orgueil domine ma crainte et je refuse l'offre sans hésiter.

— Alors, à demain, Pierre? Je vais arrêter prendre une bière au bar... Si tu as des problèmes, tu sais où me trouver d'ici une demi-heure...

IV

Un halo cotonneux atténue la clarté de la pleine lune. Je longe un alignement de grands arbres touffus qui bruissent au souffle continu du vent et masquent à demi une maison haute dont la masse compacte est trouée de quelques lumières. Je peux distinguer les contours de plusieurs lucarnes dont les carreaux miroitent doucement, et les silhouettes étirées des cheminées dressées vers le ciel obscur.

Trouver semblable maison dans un lieu aussi désolé a de quoi surprendre. Je m'approche de la partie éclairée de la façade, mais des tentures dissimulent en grande partie l'intérieur qui paraît cossu. En continuant mon inspection, je constate qu'aucune porte n'y donne accès: seules de hautes fenêtres décorées de vitraux dans leur partie supérieure percent la muraille de pierre grise. En contournant la demeure, je découvre, à angle droit avec la façade, un autre mur percé de fenêtres à meneaux plus petites et de trois portes, dont deux portes-fenêtres. La porte centrale, dans le renforcement d'un porche à toit pointu, est faite d'un bois épais renforcé de lames de fer. Une petite lanterne éclaire faiblement l'accès et le gros anneau de fer forgé qui sert de heurtoir. Seul un adulte est d'ailleurs capable

d'atteindre cet anneau posé beaucoup plus haut qu'il ne sied.

Un tremblement agite brusquement mes membres, tandis que résonnent les deux coups que j'ai frappés. Quel ogre réside donc dans la maison en L? Enfin j'entends venir un pas traînant, puis une femme aux cheveux gris et au regard pâle, portant une longue blouse d'un bleu délavé, ouvre précautionneusement la porte en passant sa tête dans l'entrebâillement.

— Qu'est-ce que c'est? demande-t-elle d'une voix frêle, en m'examinant de la tête aux pieds.

Son visage inexpressif n'est pas encourageant.

— Je viens voir M. Corrigan. Je lui rapporte un tableau qu'il attend depuis longtemps.

Sans ouvrir la porte davantage, elle demande encore:

— Vous êtes monsieur...?

— Salvat. Pierre Salvat. Un de mes amis est venu ici l'automne dernier, Louis Leconte, et...

— Oui, oui... je me souviens, fait-elle en hochant lentement la tête.

Elle se décide à me faire entrer et me prie de patienter sur un des sièges qui garnissent le vestibule. Le plafond est très élevé et voûté. Un meuble-portemanteau vaguement gothique où sont accrochés des vêtements de pluie, et trois sièges Dagobert donnent à cet endroit silencieux et blanc l'austérité d'un parloir de couvent. L'entrée est séparée

du reste de la maison par une double porte garnie de petits carreaux de verre dépoli m'empêchant de voir ce qui se passe de l'autre côté. Je crois qu'il fait encore plus froid ici que dehors. Dès la semaine prochaine, je filerai. Si je n'étais pas si fatigué, je souhaiterais presque repartir sur le Saratoga demain.

Après dix bonnes minutes, la porte vitrée s'ouvre et la femme au visage impénétrable s'efface devant moi pour me laisser passer. Je me trouve dans une vaste salle dont le décor contraste avec la sévérité du vestibule. Une galerie bordée d'une balustrade de bois verni occupe la moitié supérieure de la pièce où elle aboutit par un large escalier partiellement couvert d'un tapis à ramages. Aux murs, une profusion de tableaux de facture ancienne, dont certains de très grandes dimensions, confèrent à ce salon une atmosphère de luxe d'une autre époque. Plusieurs tapis orientaux aux couleurs fanées sont étalés sur le parquet ciré dont les lames se croisent en chevrons. Les meubles, bien que disparates par les styles et les pays d'origine, doivent être d'une valeur inestimable. Mon regard est attiré un instant par deux longues commodes d'acajou de la marine anglaise du XVIIIe siècle, dont j'avais vu quelques spécimens dans un musée spécialisé. L'amiral Nelson n'aurait sans doute pas renié cette demeure, et c'est avec impatience que j'attends maintenant l'apparition du maître de céans, tout en examinant la pièce.

La vieille femme qui me rappelle un peu Mme Beckett par son corps trop maigre et son long cou, s'affaire près d'une belle cheminée ornée de carreaux peints, retirant les cendres restées dans l'âtre, et y entassant des journaux, des brindilles et enfin quelques bûches grisâtres qui me semblent provenir du bois que la mer charrie sur les grèves.

Malgré la beauté indéniable de tout ce qui garnit cette salle, l'extrême vétusté de la plupart des meubles, les couleurs défraîchies des tableaux et des tapis, donnent une impression de vieux musée laissé à l'abandon et imprégné de la poussière des siècles. Près de la cheminée où les flammes commencent à monter, je remarque deux autres dagoberts qui pour moi évoquent inmanquablement les fameux sièges curules des Romains et font resurgir de ma mémoire l'expression employée par Ralph pour désigner Corrigan: "un tyran".

Je ne sais plus comment imaginer ce dernier. J'hésite entre un personnage shakespearien portant d'amples vêtements qui traînent jusqu'à terre et un gentleman avec redingote et canne à pommeau.

J'ai fini par m'asseoir sur l'un des fauteuils de tapisserie non loin de la cheminée et me suis contenté de contempler les mouvements des flammes qui seules paraissent vivantes.

La femme a disparu de la pièce sans même que je m'en aperçoive.

— Pierre Salvat, hein? annonce une voix caverneuse qui me fait tressaillir.

Derrière moi a surgi un homme de haute stature, ce qui m'a littéralement épouvanté. Par où, diable, apparaissent et disparaissent les gens de cette maison?

Je finis par balbutier quelques mots à un vieillard très droit et très digne vêtu sobrement d'un pantalon de flanelle et d'un cardigan de lainage clair. Je remarque qu'il est chaussé de pantoufles feutrées du type que les Français appellent des charentaises. Il me faudra examiner les pieds des habitants de cette demeure bizarre, si je ne veux pas me mettre à imaginer qu'ils se matérialisent et se dématérialisent à leur guise.

— Alors vous seriez un ami de ce Leconte... un homme de qualité! Et on m'a parlé d'un tableau que j'attendrais?...

Le vieillard a le visage austère d'un prédicateur avec ses lèvres minces et son nez courbé comme un sabre. Pourtant ses yeux pers sont encore vifs sous les sourcils fournis et ses cheveux blancs, abondants et légèrement ondulés adoucissent son visage émacié.

— Oui, je l'ai ici dans mon sac de voyage. Louis Leconte pensait qu'il était à vendre et...

— Il ne me manque pourtant aucun tableau, mon cher!... déclare-t-il sur un ton souverain.

— ... S'il n'était pas mort, poursuit-il, j'aurais juré que je recevais la visite de Richard Burton... après une cure de rajeunissement. On a dû vous le dire des dizaines de fois, je suppose... et je parierais que cela vous déplait! Ai-je tort?

Je souris, mal à l'aise. Cet homme-là a une façon de vous regarder comme s'il traversait votre chair qui donne froid dans le dos.

— J'ai vu quelques-unes de vos peintures, monsieur, et votre illustration des Fables de La Fontaine est...

— Un instant! un instant! Il y a erreur sur la personne! Je ne suis pas ce Corrigan-là! C'est ma fille, le peintre!

Corrigan une femme! Pourquoi Laragne l'a-t-il dissimulé? Quel nouvel arcane se cache sous ce silence?

— Je me demande comment il se fait que votre ami ne vous l'ait pas dit. Il a dû vouloir vous surprendre, monsieur l'écrivain!... car vous êtes bien le créateur de ce Laragne, n'est-ce pas?

— Il vous avait donc parlé de moi?

— En effet. Je dois dire qu'il en a si bien parlé que l'envie m'est venue de prendre connaissance de votre... prose, si vous permettez l'expression.

— Et vous l'avez fait? dis-je, m'enhardissant un peu en soupçonnant chez mon interlocuteur le goût de me provoquer.

— Et je l'ai fait. Oui-da!

Il me scrute de son regard perçant, un poing sur la

hanche.

— Je dois dire que ça m'a beaucoup plu. Surtout Pièce montée sur triangle et Un cadavre en rappel. Vous avez du talent, mon cher. Non, non! ne protestez pas! La modestie est une vertu que j'ignore. Puis-je me permettre une remarque?

Sans attendre mon assentiment, il enchaîne immédiatement.

— Le Clochard de Westmount et Transfert sur une corde à linge sont un peu trop locaux, trop... montréalais, vous saisissez? Pas assez universels, oserais-je dire.

— Et vous avez raison. Ce sont précisément mes deux premiers romans et j'ai élargi mon univers depuis.

— Bien! Bien! glousse-t-il avec satisfaction. Dites-moi... vous allez me trouver curieux, mais on ne rencontre pas tous les jours des écrivains, par ici... Suite chromatique en rouge, qui se passe dans le quartier chinois de Vancouver en grande partie, si je me rappelle bien, l'avez-vous écrit sur place?... J'ai bien connu Vancouver et je m'y suis senti transporté. Un pur enchantement.

Je ris franchement. Je commence à me détendre en la compagnie de ce vieil original.

— J'ai passé huit jours à Vancouver il y a presque dix ans. Le roman a été écrit il y a cinq ans, en partie à Montréal, en partie à Ottawa et dans les Cantons de l'Est. Tous les quartiers chinois se ressemblent, de toute façon, mais j'avoue que je suis plus habile à décrire une réalité

lointaine qu'une qui me serait trop familière. C'est comme un tableau: il faut prendre une certaine distance pour en saisir vraiment les détails. Mon travail consiste à recréer le réel par le biais de l'imagination soutenue par les mots appropriés ou vice versa. L'imagination donne beaucoup plus de poids à la réalité: elle la magnifie au lieu de la retransmettre telle quelle.

— Je conviens que je m'y suis laissé prendre. J'ai rencontré ma pauvre femme à Vancouver... une parfaite beauté. Pauvre petite! Elle est morte en mettant au monde mon fils Kevin qui, comble de fatalité, est infirme de naissance.

— Quel âge a votre fils? dis-je pour tenter une diversion.

— Kevin? Vingt-trois ans. C'est le plus jeune et mon seul garçon, maintenant. Mon aîné qui avait choisi de piloter des avions, cet imbécile! s'est tué en faisant un vol d'essai il y a deux ans, et une de mes filles, qui s'appelait Adèle comme sa mère, est décédée peu après Brian. Elle est morte de maladie, apparemment, bien que les spécialistes du continent n'aient pas su dire de quoi. Qu'avait-elle besoin, celle-là aussi, d'aller courir après les animaux dans des pays insalubres pour faire des photos!

— C'était son métier?

— Si on veut. Elle n'avait pas besoin de ça pour gagner sa vie, la fortune des Corrigan était bien assez grande

pour la faire vivre sans travailler. Mais les filles sont devenues pires que les garçons, vous savez, elles ont la bougeotte, maintenant. Quant à l'autre, mon artiste, elle a vu du pays, elle aussi. Elle est allée rejoindre sa soeur à plusieurs reprises, et finalement, elle a opté pour les jardins zoologiques. Je me demande ce qu'avaient ces deux-là avec leurs bestioles exotiques! Une incompréhensible manie! Il est vrai que leur mère aimait beaucoup les bêtes, mais elle n'avait pas la frénésie de ses filles, heureusement.

Il arrête un instant et secoue la tête de gauche à droite.

— Dire que moi, qui étais de quatorze ans l'aîné de ma femme, je lui ai survécu, de même qu'à mes deux enfants... et Kevin ne vivra pas bien vieux avec son infirmité. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé Brian entrer dans l'aviation au lieu de l'avoir envoyé dans la marine, comme moi.

— Mais la marine est dangereuse aussi...

— Allons donc! coupe-t-il sèchement, la proportion des accidents en mer est nettement inférieure à celle qu'on enregistre pour tous les autres moyens de transport. On n'est plus au temps de la marine à voile, mon cher! les choses ont changé, depuis les débuts de notre île! J'ai navigué depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à la retraite, j'ai été capitaine au long cours et j'ai sillonné tous les océans des dizaines et des dizaines de fois; j'ai doublé le Cap Horn plus souvent qu'à mon tour et ma vieille carcasse est encore

solide au poste!... alors vous voyez!

Les yeux de Corrigan prennent un vert liquide à l'évocation de ces souvenirs. Il regarde droit devant lui, le menton levé, et je dois dire que l'homme ne manque pas de panache.

— Eh bien! Nous voici loin de votre tableau, n'est-ce pas? Je crois que vous vous entendrez bien avec ma fille. Votre théorie sur la recreation du réel va sans doute lui plaire. C'est la dernière héritière des Corrigan de Sligo — le lieu d'origine de notre ancêtre irlandais. Je ne peux trop compter sur Kevin pour perpétuer la lignée, évidemment. Elle est quelqu'un, vous allez voir! mais elle n'est pas bavarde. Je me demande quelquefois si elle n'a pas peur des hommes... Pourtant elle a voyagé... Bien entendu, ici il n'y a que des vieillards et des lourdauds. Tout de même, nous avons eu quelques individus intéressants en visite et aucun n'a semblé l'attirer. Ce n'est pas comme sa soeur Adèle... Celle-là était vivante, au moins, feu de Dieu! C'est elle qui me ressemblait le plus, je crois. Dommage qu'elle n'ait pas vécu plus longtemps: je suis sûr qu'elle aurait pu engendrer une ribambelle de Corrigan...

— Mais elle aurait perdu son nom, de toute façon, dois-je intervenir, voyant que le vieillard prend ses rêves pour des réalités.

— Perdu son nom? Que me chantez-vous là?

— Je veux dire que les enfants prennent le nom de leur

père...

Corrigan ricane en posant une main sur sa poitrine.

— Décidément, mon cher, vous êtes un romantique effréné! permettez-moi de vous le dire! Qui vous parle de mariage? Elle aurait pu passer toute sa vie avec un homme si cela lui avait plu, même plusieurs, mais il est clairement entendu depuis toujours que si mes fils n'avaient pas de progéniture mâle, les filles devraient refuser de donner un autre nom que le nôtre à leurs garçons afin d'assurer la descendance. C'est une loi dans notre famille: le nom et la race des Corrigan de Sligo doivent subsister. Plus il y en aura, mieux ce sera.

Je ne sais lequel de nous deux est le plus romantique, mais il semble que cette affaire soit la grande préoccupation du vieil excentrique. Sans doute cela le maintient-il en vie.

—Au fait, vous logez ici, bien sûr! Pour les frais de séjour, je vous en fais grâce, je veux vous entendre encore parler de littérature: ce sera votre quote-part. Je vous crois passablement idéaliste, mais peut-être pas tant que ça... J'aurai le temps de vous sonder. Il paraît que j'ai certains dons pour la psychologie...

Il regarde l'horloge sur la cheminée et avance vers moi en me tendant sa longue main sèche.

— Bien! Il se fait tard. Je vais demander à Mme Billocq de vous préparer une chambre. Au fait, avez-vous

faim?

— Euh...

— Pas de manières. Oui ou non?

— Un peu, oui...

— Vous n'avez pas mangé sur le bateau de Riddle?

— Si, mais la tempête...

Il ricane encore. Sa voix est singulièrement déplaisante par moments.

— Je vois. Vous n'avez pas tenu le coup... le mal de mer, hein?

J'acquiesce à contre-cœur, devinant que Corrigan n'a de respect véritable que pour l'endurance, qualité "virile". Je prendrai bien ma revanche, allez! vieux toqué!

— Ah! autre chose: petit déjeuner à neuf heures. Vous verrez le reste de la famille. Pour ce qui est des coutumes de la maison, Mme Billocq vous donnera les détails. Bonsoir, mon cher.

Je suis soulagé de me retrouver enfin seul. Ralph avait raison: ce type est sans doute un tyran. Qui plus est, un illuminé. Ses manières affectées m'ont amusé un instant, or elles ne le rendent que plus inquiétant. Réflexion faite, j'aurais mieux aimé qu'il ressemble à Toby. Au moins, j'aurais su à quoi m'en tenir immédiatement. Mais Corrigan, j'en suis sûr, est un fusil à deux coups.

Je me mets à parcourir distraitement les tableaux en attendant la servante. La fatigue ramollit mes jambes. Il est vrai qu'une collation ne me ferait pas tort car j'ai la sensation d'avoir fondu en quelques heures avec cette saleté de mal de mer.

Il me faut plusieurs secondes pour comprendre pleinement que ce n'est pas une illusion d'optique: les portraits que j'ai devant les yeux sont bien des Rembrandt et des Troost. Des oeuvres qui à elles seules doivent valoir une fortune. Mais ce n'est pas fini. Un juron m'échappe quand je reconnais au bas d'autres portraits le monogramme de Dürer et celui, bien caractéristique avec son double H, de Holbein le Jeune. Comment des tableaux d'une telle valeur peuvent-ils avoir échoué sur cette île? La suite de mon inspection me permet d'admirer des natures mortes de Flegel, de Chardin, un grand tableau d'inspiration mythologique de Poussin, un groupe de ravissantes aquarelles de David Cox, un Arlequin malicieux de Watteau qui signe Watt, une série de gracieuses miniatures ovales du peintre Hilliard et plusieurs toiles de préraphaélites.

Je souris tout à coup: ces tableaux sont sûrement des faux exécutés soit par la fille Corrigan qui a suffisamment de talent pour cela, ou un autre membre de cette inconcevable famille qui devait être aussi habile au pinceau. Pourtant, parmi ces chefs-d'oeuvre, pas un ne me laisse une impression de déjà vu, alors que je me suis souvent attardé dans les

musées d'Europe et d'Amérique. Ce ne sont probablement pas des copies d'oeuvres célèbres actuellement. Par contre, les cadres, eux, sont certainement d'époque, du moins je le suppose. Quel être maniaque et génial se serait amusé à faire de faux encadrements anciens autour de fausses peintures de maîtres, pour le seul plaisir de les emprisonner dans une maison sur une île perdue? Pourquoi, autre fait curieux, la collection s'arrête-t-elle au XIXe siècle?

— Vous vous intéressez à la peinture, je vois, dit derrière moi une voix chevrotante.

La vieille femme qui m'a ouvert la porte vient encore de me surprendre. Je regarde aussitôt ses pieds: elle aussi porte des charentaises.

— Vous m'avez fait peur. Par où entrez-vous donc?

Elle me montre près du vestibule une tapisserie dont la facture dénote vraisemblablement un gobelin.

— Là. C'est plus pratique qu'une porte.

À part moi, je constate que c'est surtout pratique pour surprendre les gens et peut-être les observer à leur insu. Qui sait si je n'ai pas été épié dès mon arrivée dans cette satanée demeure?

— Vous êtes Mme Billocq?

— Oui, monsieur, fait-elle en esquissant un sourire qui ne parvient pas à égayer sa morne figure.

— Ces tableaux, là, ce ne sont pas d'authentiques oeuvres de maîtres!

— Oh que si! Il y en a pour des millions de dollars.

— Mais ce n'est pas possible...

— La famille Corrigan est immensément riche depuis longtemps. Et qui pourrait voler tout ça sans qu'on s'en aperçoive, ici? dit-elle en accompagnant ses mots d'un geste circulaire du bras.

Évidemment, cette île est une véritable place forte, et je suppose que seuls des marins hautement expérimentés peuvent y aborder sans fracasser leur bateau sur les écueils.

— Votre ami a été étonné, lui aussi, mais quand il a connu un peu mieux la famille, il a compris que tout cela était bien naturel. Vous parlerez avec n'importe qui sur l'île, et tous pourront vous raconter l'histoire des Corrigan et comment ils ont fait fortune. Mais n'écoutez pas trop les racontars. Les gens sont superstitieux et ils inventent des histoires à dormir debout.

Mais je vis une situation à dormir debout! Tout est bizarre, ici, tout le monde fait des mystères. Dans quel repaire de forbans me suis-je fourvoyé?

— Venez avec moi, monsieur, je vais vous préparer quelque chose. Il paraît que vous avez eu le mal de mer... Vous devez être affamé à l'heure qu'il est.

Elle ne passe pas par la tapisserie, cette fois, mais par la grande porte ogivale, juste à côté, qui a son pendant à l'autre bout de la salle.

Nous laissons plusieurs portes à notre gauche en suivant

un couloir spacieux qui sent le renfermé et tournons sur la droite pour aboutir à une cuisine où une vaste cheminée de pierre abrite sous sa hotte une cuisinière à gaz et une autre à bois. Des poêles et différents ustensiles sont accrochés au manteau de la vieille cheminée désaffectée. La pièce est rustique mais plus chaleureuse que celle que je viens de quitter. Je m'installe à une table dont le dessus est usé et fissuré par endroits, et Mme Billocq pose devant moi, à même le bois, un gros verre, une assiette plate et des couverts.

— Que préparez-vous qui sente si bon?

— Une omelette au lard et aux champignons. Vous aimez?

— J'adore les omelettes.

J'exagère un peu pour lui faire plaisir, mais l'odeur des lardons qui rissolent décuple mon appétit.

J'ai presque fait ripaille avec ce repas impromptu. L'omelette de Mme Billocq, onctueuse et dorée à souhait, était une délectation pour les sens. Je le lui ai dit, d'ailleurs, ce qu'elle a paru trouver tout naturel. Elle m'a servi de la bière brune en fût et un fromage rond et tendre à croûte bleutée au goût très particulier, un peu piquant mais agréable, qui est fabriqué ici, paraît-il: un fromage de brebis. Ensuite, elle m'a apporté une compote

de fruits mélangés et un morceau de gâteau qui m'a rappelé le kugelhof alsacien. Puis j'ai eu droit à plusieurs tasses d'un café que j'ai trouvé un peu léger par rapport au café corsé que j'ai l'habitude de boire chez moi.

J'occupe maintenant une chambre attenante à une salle de bain, qui s'ouvre sur la galerie de la pièce aux tableaux. Contre le tissu moiré du mur couleur d'abricot, le grand lit de cuivre semble fait d'un enchevêtrement de cornets à piston. Ma chambre est assez spacieuse et je dispose d'une armoire qui fait penderie d'un côté, d'un fauteuil et d'une petite table accompagnée d'une chaise près de la fenêtre. Il y a même des livres dans le bas de la table de nuit.

La vieille femme m'a montré comment faire fonctionner le poêle à gaz si j'ai froid pendant la nuit. Je ne crois pas en avoir besoin, car elle a mis trois couvertures de laine sur mon lit.

Ma fenêtre donne sur une cour intérieure qui débouche sur un paysage dont je ne distingue rien car le brouillard est épais et la lune en partie voilée par les nuages. Je sais seulement que je suis dans la partie la plus longue du L que forme la maison.

On viendra frapper à ma porte avant le petit déjeuner. Quant à l'autre repas, il n'est servi qu'à deux heures, et celui du soir à huit. C'est une répartition horaire fort

différente de celle qu'on pratique dans le reste du Canada, mais je la trouve parfaitement adaptée à ma nature. Il paraît que le petit déjeuner est très copieux et permet de tenir facilement jusqu'au repas suivant qui est plus léger. À cinq heures, il y a une collation facultative.

Si je prévois ne pas être présent à l'un des repas, je dois en informer Mme Billocq, ce qui me semble tout à fait raisonnable, même si je me demande où je pourrais manger en dehors d'ici. Bien sûr, il y a Ralph, mais je ne crois pas qu'on sache qu'il m'a invité à aller lui rendre visite.

Dans l'obscurité de ma chambre, j'écoute les craquements de la vieille maison qui travaille et la rumeur ininterrompue des vagues qui domine le silence extérieur, et je me laisse bercer par le battement régulier de l'immense coeur liquide auquel mon coeur répond et s'abandonne, au fur et à mesure que le sommeil et la mer se confondent.

V

Quelqu'un est venu frapper à ma porte à huit heures et demie et j'étais encore étourdi de sommeil. En me levant, j'ai dû m'habiller très vite, car la chambre était humide et la salle de bain encore davantage. J'ai vu par la fenêtre que le temps sombre persistait et qu'une pluie fine tombait obliquement.

La cour est pavée de dalles irrégulières entre lesquelles pousse une herbe chétive et pâle et, au-delà de son quadrilatère, s'étend une lande presque aussi grise que les pierres granitiques qui constituent les murs de la maison. Après la lande, commence l'empire de la mer dont la couleur se fond dans la grisaille du paysage.

Le feu a été allumé dans la cheminée, en bas. Il est plus imposant que celui d'hier soir. À la lumière du jour, le salon aux tableaux me paraît moins lugubre: peut-être seulement cette maison commence-t-elle à m'apprivoiser.

Je ne sais où est située la salle du petit déjeuner, Mme Billocq a omis de le mentionner. Je prends donc l'initiative de me diriger vers la cuisine où j'ai fait un si

agréable repas hier et j'y trouve effectivement Mme Billocq affairée devant les deux cuisinières qui répandent dans la pièce une bonne chaleur et des arômes de pain, de gâteaux et de grillades, rendant l'endroit réconfortant. Deux chats siamois à la démarche lascive rôdent autour de la table où des plateaux sont préparés et lancent de longs miaulements rauques en levant vers moi leurs museaux masqués.

— Bonjour, monsieur, vous avez bien dormi?

Sans écouter ma réponse, la vieille femme court avec un torchon vers le couple de chats qui s'appêtent de concert à sauter sur la table.

— Ils sont terribles! de vrais enfants!

Ce **disant**, elle entrouvre une porte chantournée où les deux félins se glissent dignement, la queue bien droite.

— Allez-y, monsieur, je n'ai plus que le jus à préparer.

Dans la salle à manger se trouve déjà Corrigan impeccablement mis, assis au bout d'une antique table à pattes de lion. Je reconnais la pièce dont je n'avais eu qu'un aperçu lors de mon inspection de la façade, avec ses tentures satinées couleur d'huître, son tapis de Chine à fond bleu nuit et ses beaux meubles d'acajou. Ici aussi, les murs sont garnis de tableaux dont je ne me donne même plus la peine de vérifier les auteurs.

— Bien dormi, monsieur l'écrivain? demande Corrigan, un sourire sarcastique sur les lèvres.

— Très bien. La mer est un merveilleux somnifère.

Mme Billocq arrive, précédée d'un chariot à trois étages où sont rangés plusieurs plats abondamment garnis, des bocaux et des cruches.

— Je vais chercher la petite? demande-t-elle à Corrigan.

— Bah! Vous ne savez pas où elle se trouve, je suppose, alors ne vous fatiguez pas pour rien. Elle viendra bien.

Je ne sais trop de qui ils parlent, mais une porte au fond de la salle à manger s'ouvre toute grande pour laisser le passage à une grande femme dans la quarantaine, poussant dans un fauteuil roulant un jeune homme pâle dont le visage est d'une rare beauté.

— Oh! un visiteur! s'exclame la femme avec un large sourire.

Elle ressemble à Corrigan. Mêmes yeux, même nez, même noblesse de maintien. Avec son tailleur de tweed et son petit col blanc empesé, elle fait très gouvernante anglaise. C'est sûrement le fameux peintre que j'ai tant souhaité connaître. Pourtant, malgré le raffinement intelligent et aristocratique que je peux déceler dans sa personne, je suis sincèrement désappointé. Je comprends maintenant pourquoi son père disait qu'elle avait sans doute peur des hommes: elle a tout d'une vieille fille maniaque et rangée. Mais comment peut-il imaginer qu'elle va mettre des enfants au monde?... À moins qu'elle ne fasse plus vieux que son âge?

Le jeune homme ne dit rien et me regarde avec attention.

Ses yeux noirs magnifiques et cette chevelure sombre et lustrée autour de son visage glabre et si doux ne rendent que plus pénible l'infirmité qui l'afflige et rabougrit son corps.

— Je suis Alexandra, dit la femme en me tendant une longue main fine aux ongles soignés. Je vous présente Kevin.

Je donne une poignée de main à chacun en me présentant, surpris et gêné à la fois de sentir le jeune homme retenir ma main dans la sienne en me souriant et en plongeant ses yeux de biche dans les miens. C'est le comble! Il doit avoir des moeurs particulières... mais comment lui en vouloir dans l'état où il est? La visite d'un étranger doit lui fournir une de ses rares distractions.

— Allons! allons! vous ferez des salamalecs plus tard! glapit Corrigan à l'adresse d'Alexandra et du jeune infirme. Vous voyez bien que vous gênez Monsieur!

J'affirme le contraire, mais remercie secrètement le vieux despote. Les yeux de Kevin sans cesse fixés sur moi me coupent l'appétit malgré l'excellence de la table. Je me contente de manger un muffin beurré et une tranche de jambon rôti, et me concentre sur mon café brûlant, hélas aussi faible que celui d'hier soir.

— Kevin! l'apostrophe son père, on ne regarde pas les gens comme ça! Je te l'ai dit et redit, feu de Dieu! Tu mets M. Salvat tout à l'envers, tu ne vois pas?

Le jeune homme baisse lentement les yeux. Même si le vieillard a raison, sa façon de chapitrer son fils devant moi me révolte.

— Mangez, mangez! Ne vous occupez pas de lui! dit Corrigan en se servant des crêpes. Vous en voulez?

— Non, merci, je n'ai pas très faim.

— Voilà ce que c'est, les artistes, gémit-il, ça ne mange rien et ça meurt à quarante ans! On met tout sur le compte du génie, après ça!

— Alors je suis sauvé, j'ai passé l'âge.

Corrigan fait une moue et attaque rageusement sa crêpe. La femme m'adresse un sourire en regardant par-dessous et Kevin, qui reste incliné sur son assiette, esquisse lui aussi un demi-sourire.

En face de moi, plusieurs baies vitrées donnent sur une véranda côté cour. Un grand jeune homme vêtu d'un ciré jaune au capuchon rabattu sur son visage vient d'y pénétrer. Je le vois de dos, en train de se pencher. Sans doute portet-il des bottes qu'il enlève, car il pleut à verse à l'extérieur. Quelqu'un qui travaille ici, peut-être.

Je me sers finalement une autre tasse de café et deux saucisses. Corrigan me regarde faire d'un oeil approbateur.

— À la bonne heure! L'appétit vient en mangeant! Ne vous gênez pas, mon cher, je tiens à ce que vous repartiez d'ici avec un bon souvenir... ça vous servira peut-être dans un prochain roman.

Je suis sur le point de lui répondre quand apparaît dans la pièce la plus incroyable créature qu'il m'ait été donné de voir en chair et en os. Vêtue d'un chandail bleu marine trop grand et de jeans trop courts qui laissent voir ses chevilles au-dessus de grosses chaussettes rouges rabattues sur ses pantoufles, une jeune femme à la taille élancée ramène derrière son oreille une longue mèche cuivrée qui coule le long de sa joue et pose sur moi un regard qui me fige dans un ravissement total: une paire d'yeux vairons d'une acuité exceptionnelle scrutent mon visage comme s'ils voulaient le boire. La vaironne! Enfin, mon Dieu, merci!

Elle avance calmement vers la table et le rayonnement qui émane de son être semble laisser derrière elle une traînée de lumière. Elle a la splendeur d'une déesse païenne devant laquelle tous, même Corrigan, s'inclinent et font silence.

— Qui êtes-vous? demande-t-elle d'une voix profonde de contralto.

— Pierre Salvat.

Je ne suis pas capable d'ajouter un mot, et le plus étrange, c'est que je ne me sens même pas ridicule.

— Ah oui... Laragne.

Les coins de sa bouche se sont à peine relevés.

— Laragne... continue-t-elle pour elle-même, quel personnage original et attachant... Je vous imaginais tout à fait comme ça, déclare-t-elle soudainement en me dévisageant,

un homme mélancolique et timide. Je vous trouve très beau.

J'en reste absolument pétrifié, ce dont elle ne doit pas se rendre compte, car elle s'est assise à côté de moi et verse du miel dans son thé qu'elle remue longuement.

J'ose tout juste lui dire que je lui rapporte son portrait et fais un lapsus en disant "photo" au lieu de "portrait".

— Je comprends, dit-elle rapidement. Après le petit déjeuner...

On dirait qu'elle a peur. Ses pupilles se sont démesurément dilatées et elle ne m'adresse plus la parole. Les autres ont quitté la table sans un mot, me laissant seul avec une Agnès silencieuse que je peux à peine regarder tant sa beauté est insoutenable. Pourtant, une montée subite de courage me pousse à lui dire d'un trait:

— On ne m'a pas dit votre nom, mais pour moi vous serez toujours Agnès; c'est pour vous que je suis venu. Je vous ai espérée si longtemps...

— Pourquoi? dit-elle tranquillement en plongeant ses yeux fascinants dans les miens.

— Vous êtes le personnage que j'attendais. J'ai toujours su votre nom, mais il n'avait pas de visage. Dès que j'ai eu votre portrait entre les mains, je vous ai instinctivement reconnue.

— Vous avez donc fini par rencontrer Louis Leconte?

Je lui explique comment les deux portraits sont venus

en ma possession.

— Alors vous êtes comme moi. Je n'ai jamais eu la chance de rencontrer quelqu'un qui ait ce don... Ce qu'on croit être un bénédiction au début, quand ce talent particulier se manifeste, devient au contraire une espèce de malédiction. Est-ce que je peux vous appeler Pierre?... Mon nom est réellement Agnès. Agnès et Adèle... une à la gauche et une à la droite du père.

Elle s'interrompt un instant pour boire une gorgée de thé. Je ne comprends pas vraiment ce qu'elle veut dire, mais l'avoir si près de moi, entendre le son chaud de sa voix me fait renaître. Je suis sauvé! Car, pendant tous ces mois d'obsession maladive, j'ai vécu dans une pénombre intérieure qui asphyxiait mes sens.

— Jurez-moi le secret: ne parlez pas de mon portrait aux autres... Vous ne l'avez pas déjà fait, j'espère?

De nouveau ses pupilles s'agrandissent, absorbant mon visage dans leur double miroir noir.

— Je n'ai rien dit. Mais pourquoi?

— Plus tard, dit-elle avec lassitude. Plus tard vous comprendrez et vous maudirez le jour où votre talent m'a suscitée.

Sa longue chevelure est rentrée dans son chandail. Je reste fasciné par le chatoiement mordoré qui nimbe sa tête, et le profil précis et presque grec de son admirable visage. Kevin lui ressemble, mais comme une ombre portée par le soleil.

Ces beautés-là recèlent toujours une tragédie, comme si la nature jalouse se vengeait éternellement de la perfection humaine.

— Dans quelle chambre vous a-t-on installé?

— La chambre abricot avec un lit de cuivre.

— Au-dessus du salon d'entrée?

— C'est ça.

— Je vais avec vous, dit-elle en se levant; je tiens à récupérer ce portrait.

Elle a marché devant moi. Je voyais ses cheveux d'or rouge qui dépassaient de son grand pull-over pour danser autour de ses genoux, et la peau laiteuse de ses chevilles nues. Je l'ai suivie sans bruit. Comme si j'avais craint d'effrayer une nymphe qui m'aurait fait la faveur d'apparaître à quelques pas de moi.

VI

Agnès est restée sur le pas de ma porte. Je lui ai remis le portrait en y jetant un dernier regard. Il m'a semblé que toute une tranche de ma vie disparaissait avec lui, en même temps que je m'acquittais d'un devoir posthume.

Elle a regardé longuement son propre visage sur la toile et j'ai cru voir des larmes sourdre au bord de ses cils. Puis elle s'est enfuie vers le bout de la galerie, est entrée par une porte et n'a plus reparu.

J'ai vidé le contenu de mon sac et entrepris de ranger mes vêtements dans l'armoire. Le portrait de Laragne que j'y avais mis m'a rappelé qu'il avait lui aussi connu Agnès, et j'ai commencé à souffrir de l'intimité qu'il avait dû partager avec elle, du travail qu'ils avaient accompli ensemble. Je n'étais qu'un témoin partiel et fortuit d'un passé révolu qui s'était déroulé sans moi. Encore une fois, le chapelet des citations s'imposait à ma mémoire et me révélait une vérité qui m'échapperait sans cesse, car un autre l'avait faite sienne.

Je savais qu'aimer une femme comme elle ne pouvait être payé de retour. Elle régnait sur un univers que personne ne saurait apprivoiser, mais elle m'appartenait comme une enfant

que j'aurais moi-même mise au monde et à qui je serais lié très longtemps, quoi qu'elle fasse. Et ce fil ténu mais résistant qui m'enchaînait à elle me faisait esclave et maître à la fois d'un personnage si différent des précédents, que je ne pouvais dire qui d'elle ou de moi finirait par délivrer l'autre pour le rendre à sa liberté originelle.

Plus tard, elle est revenue sur le pas de la porte.

— Nous sommes presque voisins, m'a-t-elle dit sans donner la moindre explication sur son comportement antérieur. Je suis à deux chambres de la vôtre. La mienne a un escalier qui monte au grenier où j'ai mon atelier. Mais à quoi bon avoir un atelier quand on ne peint plus?

Je l'ai regardée sans parler, d'abord. Elle avait ramené sa chevelure sur son dos où elle descendait souplement comme une soie rougeoyante. Ses prunelles immenses englobaient la pièce et donnaient à son mince visage sans hâle une mystérieuse clarté qui semblait couler sous sa peau. Je lui ai demandé pourquoi elle ne peignait plus et elle m'a répondu:

— J'ai franchi une limite. Je ne peux aller plus loin.

J'ai cru comprendre qu'elle avait atteint une telle perfection dans son art, qu'il lui était devenu impossible d'améliorer une technique menée à son apogée.

— Pourtant, Agnès, chaque modèle est un nouveau défi.

Il n'y a pas d'usure dans la création...

— Mais les humains, eux, s'usent; leur ambition les rogne petit à petit et en fait des monstres. Je suis déjà un monstre, Pierre, une Gorgone!

Je me suis avancé vers elle et l'ai serrée dans mes bras. J'ai senti à cet instant seulement qu'Agnès était vivante, que ma chimère avait pris corps. Je l'ai gardée contre moi des secondes d'éternité. Elle ne bougeait pas. Je sentais son parfum d'herbes et de vent marin, un parfum étrange et envoûtant qu'aucune autre femme ne saurait porter. Puis elle m'a repoussé doucement en disant:

— Je porte malheur. Je veux que vous le sachiez de ma propre bouche, car on vous le dira tôt ou tard...

Elle est repartie vers l'escalier du salon et a soufflé en se retournant:

— Cet après-midi. Sur la plage de sable du côté est...

Je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Je devinais qu'un feu intérieur la brûlait et qu'elle ne pourrait s'en défaire par de simples paroles.

J'ai résolu d'aller voir Ralph dès ce matin. Sa nature tranquille me fera du bien, et en lui, je trouverai ce dont j'ai le plus besoin: un véritable ami.

En sortant de la maison, je peux enfin la regarder en plein jour, s'il est possible d'appeler ainsi cette lumière

sans éclat qui plane au-dessus de l'île décolorée par l'eau et le vent chargé de sel. En fait, c'est un genre de manoir construit dans le granit du pays et datant probablement du siècle dernier, devant lequel une rangée de sycomores a été plantée. Bordant la façade, des rosiers grimpants s'agrippent aux pierres, tandis qu'une vigne vierge rampe vers le sommet du mur gris.

Des mouettes vont et viennent dans l'espace en jetant leurs cris plaintifs. La route qui mène au village traverse une tourbière gonflée de mousse pâle, dans laquelle je m'amuse à marcher pour le plaisir de retrouver cette sensation de fouler de la plume emprisonnée dans une forte étoffe. Je vois déjà apparaître les habitations disséminées sur une surface assez restreinte. Sur ma gauche, deux maisons abandonnées, des planches clouées contre leurs ouvertures, laissent entrer pluie et vent à travers leur toit défoncé par endroits, où des bardeaux à demi détachés s'entrechoquent et vibrent dans un bruit aigre de crécelles.

Un peu en retrait, se trouve une petite église de bois blanc dont l'unique cloche est abritée sous une miniature de clocher. Juste à côté, une maisonnette de brique, entourée d'une galerie peinte en vert et arborant sur son perron, comme une figure de proue, une statue de l'Immaculée Conception, désigne vraisemblablement le presbytère.

Au manoir, j'ai emprunté des bottes de caoutchouc et un ciré, ayant revêtu sans m'en rendre compte l'uniforme de

ceux que je croise maintenant sur ma route. On me salue d'un air faussement affable, car on presse le pas pour éviter d'avoir à marcher à mes côtés. Des rideaux bougent dès que je passe devant une maison, mais je ne vois jamais qui est tapi derrière.

Plus haut, le phare carré, d'une construction qui rappelle celle du manoir, est sans doute avec ce dernier et le presbytère la seule demeure solide du territoire. Les autres maisons sont couvertes de bardeaux ou simplement de lattes horizontales. À part le café-épicerie dont la façade est fraîchement repeinte en jaune d'or, tout le reste a pris avec le temps une teinte grisâtre s'accordant à l'environnement qui façonne les choses et les êtres à son image.

Je fais un détour pour monter au phare, empruntant un chemin différent de celui où Ralph m'avait guidé. J'accède à une hauteur couverte de graminées très fines et serrées que je caresse instinctivement de la main, sachant que leur contact sera doux comme un duvet. À cet endroit, le vent est maître et fait ondoyer les herbes tendres. Je crois voir et sentir la chevelure soyeuse d'Agnès qui coule entre mes doigts, alors que son parfum particulier remonte par effluves à ma mémoire olfactive, recréant le mystère de celle que j'ai pourtant engendrée, mais comme Pallas jaillie tout armée du cerveau de son père.

Je flâne à travers les graminées dont la douceur s'oppose à la rudesse du paysage, puis soudain, surplombant

l'océan, des croix délavées se dressent et j'aperçois bientôt un petit cimetière couché en plein vent parmi les tiges mouvantes de l'herbe légère. De simples dalles de granit mal taillé tiennent lieu de pierres tombales. Je reconnais le nom des Corrigan, voisinant avec des noms bien français dont certains purement bretons, des noms basques aux consonances caractéristiques, d'autres espagnols et irlandais. Tous ceux qui ont abordé les côtes du Canada il y a des siècles. Mais ici, les noms français dominant, révélant par-delà la mort une histoire qui a commencé il y a si longtemps qu'on a cru l'enfouir dans la terre avec les marins. Car de toute évidence, dans ce champ des morts, personne ne vient fleurir les tombes laissées à l'abandon.

Enfin je me tourne vers la mer souveraine qui emplit l'espace de son souffle et la regarde se briser contre les rochers dans un jaillissement d'écume qui pulvérise ses embruns sur mon visage offert.

VII

Le phare s'élève sur quatre étages dont le dernier comporte un parapet de maçonnerie entourant le foyer lumineux. Ses épais murs de granit sont percés de fenêtres garnies de brise-bise. J'appuie sur une sonnette à la porte du bas et la tête de Ralph surgit d'une fenêtre à guillotine tout en haut de la tour.

— Monte, c'est ouvert! crie-t-il.

Puis il referme immédiatement la vitre.

Je m'attendais à trouver un escalier en colimaçon, mais je gravis les nombreuses marches d'un escalier de pierre qui tourne à angle droit en formant un palier à chaque étage, où un vasistas, à peine plus large qu'une meurtrière, permet de regarder dehors.

Sur le palier du troisième étage, une porte s'entrouvre et Ralph apparaît, portant pour tout vêtement une serviette nouée autour des reins. Une toison grisonnante couvre son torse nu, et ses cheveux sont ébouriffés. Il sourit à travers sa barbe de cet air malicieux que je lui ai déjà vu.

— Tu ressembles à un faune, ce matin, dis-je.

— Et toi à Burton! réplique-t-il aussitôt en éclatant de rire. Tu vois, je sors de la douche. Entre vite, il fait

froid.

Je pénètre dans une pièce dont la dimension me surprend.

— Je ne croyais pas que c'était si grand dans un phare...

— Évidemment, on les voit toujours de loin. Quand on s'approche, on s'aperçoit que les pièces doivent être aussi grandes que celles de bien des maisons, sauf qu'ici, tout est vertical. Assieds-toi, je vais m'habiller.

Un grand nombre de livres et de disques sont rangés sur des rayons, et les meubles cirés de frais répandent une odeur de propreté. Cette pièce doit servir de salon et de salle à manger. Tout est impeccable et révèle la présence habituelle d'une femme: les napperons de dentelle posés sur les accoudoirs et les dossiers des fauteuils, la collection de poupées dans la vitrine près de la fenêtre, les vases dont la plupart contiennent des arrangements de fleurs séchées.

— Un café? demande Ralph en enfilant une chemise de flanelle.

— Ah merci! Celui de chez Corrigan est imbuvable.

— Je sais. Je suis le seul à posséder du bon café, ici.

Il passe dans une pièce voisine de laquelle il demande en élevant la voix:

— Alors Corrigan t'a gardé?

— Oui. C'est même lui qui l'a proposé.

— Eh bien! on peut dire que tu as eu de la chance!

Il revient en tenant une cafetière d'une main et deux

tasses enfilées sur ses doigts de l'autre.

— Donc, tu as vu! poursuit-il en versant le café.

— J'ai vu des choses étonnantes, mais je suis sûr qu'il m'en reste à découvrir.

— Un vrai château, n'est-ce pas?... Surprenant, dans un endroit comme ici, pas vrai?

Il me dévisage, attendant vraisemblablement que je lui donne des détails.

— Ecoute, Ralph, tu en connais sans doute beaucoup plus que moi, alors dis-moi ce que tu sais.

— O.K., mais raconte-moi d'abord ce que tu as remarqué.

Je prends quelques gorgées de café que je savoure un instant avec bonheur.

— Premièrement les tableaux. Il paraît que ce sont d'authentiques oeuvres de maîtres. Quant aux meubles, aux tapis et tout le reste, c'est fabuleux!... Ensuite les gens qui marchent sans faire de bruit à tel point qu'on ne s'aperçoit pas de leur présence. Enfin la famille.

Ralph m'écoute attentivement et ne me quitte pas des yeux en portant sa tasse à ses lèvres.

— Tu as vu toute la famille?

— Je suppose. D'abord le vieux Corrigan avec ses airs de grand seigneur... Non. D'abord Mme Billocq qui est terne comme une ombre, ensuite Corrigan et après, Alexandra... C'est sa soeur?

— Sa demi-soeur: le père de Corrigan a été marié deux

fois. C'est une femme très dévouée qui a servi de mère aux enfants de son frère.

— Ça ne m'étonne pas. Elle poussait Kevin dans son fauteuil roulant... un homosexuel. Du moins, c'est l'impression que j'en ai eue. Il a une façon de me regarder!

— Il est l'amant du cuisinier.

— Quel cuisinier? C'est Mme Billocq qui a tout préparé.

Ralph repose sa tasse sur la table, se lève et va prendre sur une étagère une pipe et un paquet de tabac.

— Tu fumes, Pierre?

— J'ai arrêté. Mais j'ai déjà fumé la pipe, moi aussi. Je crois qu'ici, je vais m'y remettre, si ça continue.

— Je t'en prête une, si tu veux...

J'hésite un moment, et finalement, devant l'ampleur de l'énigme que représente pour moi cette île tout entière, j'accepte l'offre de Ralph. Il me présente une courte pipe, comme celle qu'il bourre en ce moment, et qu'on appelle un "brûle-gueule".

À mon tour, je tasse le tabac dans le fourneau avec mon doigt, et l'arôme un peu épicé qu'il dégage ajouté aux gestes rituels que je retrouve me ramène tout à coup quinze ans en arrière, à l'époque où j'écrivais mon premier roman. J'en éprouve une sorte d'ivresse qui n'échappe pas à mon compagnon.

— Tu as l'air d'un gamin qui retrouve un jouet perdu.

Je le remercie encore une fois de cette bienveillance

qu'il n'a jamais cessé de me prodiguer. Cet homme a le don de savoir instinctivement ce dont j'ai besoin.

— Tu parlais d'un cuisinier?

— Ah oui! Il a dû prendre son propre bateau pour partir en vacances, je suppose. Je sais qu'il prend quinze jours en juin et quinze autres l'hiver, d'habitude. Il s'appelle Maxence. Corrigan l'a recruté à bord d'un bateau qu'il avait déjà commandé. Il doit avoir pas loin de cinquante ans, maintenant, et il préfère travailler pour Corrigan, ici où il fait ce qu'il veut, que sur un cargo, d'autant plus que le vieux le paie royalement.

— Corrigan savait qu'il était homosexuel?

— Je suis sûr qu'il le savait. Je me demande même s'il n'a pas engagé Maxence pour ça.

— Comment? Corrigan aussi?

Il éclate de rire.

— Non, pas Corrigan. Mais son fils est très beau, malgré son infirmité, et il a l'air tellement féminin... Qu'est-ce qui aurait pu retenir un cuisinier dans un coin pareil, surtout s'il était homosexuel? Avant Maxence, les autres n'ont pas tenu plus d'un an, tandis que lui est ici depuis quatre ans.

— Mais Kevin? Avant Maxence...

Ralph souffle une longue bouffée de fumée et me regarde bien en face.

— Kevin n'était pas comme ça. C'est Maxence qui l'a

débauché... ou qui lui a révélé sa vraie nature, peu importe. Évidemment, tu me diras que c'est mieux que rien du tout...

Je suis révolté et quasi épouvanté de ce que je viens d'entendre: Corrigan aurait utilisé son fils infirme comme appât! Je sentais bien que cet homme cachait quelque chose de monstrueux.

— Allons, dit Ralph, Corrigan n'a aucun sens moral, c'est vrai, mais si tu as la chance de connaître Maxence, je peux t'affirmer qu'il est un génie de la cuisine. D'ailleurs, il est plutôt sympathique. Alors c'est tout? Tu n'as remarqué que ça?

— Non, fais-je un peu vivement. Il y a Agnès!

Les yeux de mon interlocuteur se plissent tandis qu'il suce le tuyau de sa pipe.

— Nous y voilà... Agnès!

— Ralph, je t'avais dit que je voulais te parler... eh bien, c'est à cause d'elle que je suis venu jusqu'ici!

Il lâche sa pipe et se lève en déclarant:

— Alors ça vaut bien un scotch! Tu en prends?

Je lui fais signe que oui et il apporte de la cuisine une bouteille qui n'a pas encore été entamée et deux verres. Je commence à lui raconter comment son nom s'était imposé à moi, l'histoire de Laragne, enfin tout.

Quand j'ai fini mon second verre de scotch, Ralph connaissait à peu près tout de moi, de ma vie. Il m'a écouté sans presque jamais m'interrompre. Il semblait captivé par l'enchaînement extraordinaire de tous ces événements. Par contre, quand je lui ai parlé des portraits — et il fallait bien que je lui en parle, malgré ma promesse à Agnès —, il a eu un regard que je ne lui avais jamais vu, un regard où la surprise, la crainte et la colère se mêlaient en une lueur qui passait du bleu ciel au bleu marine, et je voyais ses mâchoires se contracter et se relâcher nerveusement.

Finalement, il interroge d'une voix altérée:

— Elle a dit que c'était son portrait?

— Naturellement. Comment aurait-elle prétendu le contraire?

Il me demande des détails étranges qui me font douter de sa raison. Il insiste pour savoir si l'oeil vert était à gauche ou à droite. Je lui dis qu'il était à sa droite, à elle, mais à gauche sur le portrait. Je le vois aller chercher du papier, des crayons de couleur, et il trace schématiquement deux visages ayant chacun des yeux vairons, l'un vert et l'autre jaune, mais chaque visage étant l'inverse de l'autre.

— Comme ça? dit-il en me montrant celui dont les yeux sont identiques à ceux du portrait.

— Exactement.

Il jette rageusement les crayons sur la feuille.

— Ce n'est pas Agnès! déclare-t-il d'une voix éraillée par la colère.

Je ne sais comment lui faire entendre raison. L'île a dû commencer son travail d'usure sur lui.

— Non, non, je ne suis pas fou, Pierre. Ce n'est pas Agnès: c'est Adèle! sa soeur jumelle!

Il m'apprend alors qu'Adèle était la jumelle INVERSÉE d'Agnès, ce phénomène étant, paraît-il, assez fréquent chez les jumeaux identiques qui possèdent un défaut ou une particularité de naissance. Leurs noms, même, avaient été choisis en fonction de cette inversion.

— C'est la vérité. J'ai déjà eu des conversations avec Adèle Corrigan, et même plus, si tu comprends ce que je veux dire... Bref, c'est leur père qui avait trouvé un système pour les différencier, car elles étaient le reflet parfait l'une de l'autre. Il s'était inspiré de l'image des feux de route des bateaux, qui ont un feu rouge à gauche et un vert à droite. Il avait donc pris comme repère l'oeil vert de ses filles. C'est ainsi qu'il leur a donné les noms d' Agnès et d'Adèle à cause des lettres g et d qui symbolisent la gauche et la droite, les prénoms qui commencent par A étant une tradition familiale pour les femmes Corrigan.

Je me souviens de la réflexion d'Agnès à propos de la gauche et de la droite du père. C'était donc ce qu'elle avait voulu dire. Ce n'étaient pas des paroles en l'air.

— Mais quelle importance cela a-t-il, dis-je, puisque les autoportraits se font dans un miroir, ou d'après une photo, ce qui donne de toute façon une image inversée? Agnès et sa soeur ne se sont jamais vues comme les autres les voyaient. Toute leur vie, elles n'ont contemplé que leur reflet — comme nous tous, d'ailleurs —, excepté que dans leur cas, la différence était absolument évidente.

Ralph se concentre longuement sur les dessins qu'il a faits afin de vérifier le principe du reflet.

— Tu as raison. Si Agnès avait peint son propre portrait, le résultat aurait forcément été le portrait de sa soeur... Mais sa soeur est morte et Agnès est bien en vie.

— Tu aurais préféré le contraire? dis-je avec un peu d'humeur.

Il a un sourire gêné.

— Dans un sens, oui. Crois-moi, cela aurait mieux valu. Pourtant, même si j'ai couché avec Adèle, j'ai toujours préféré sa soeur. Car elles n'étaient pas seulement inversées physiquement; leurs tempéraments, même, étaient opposés: Adèle était l'extravertie des deux et elle adorait séduire. Elle collectionnait les hommes comme les photos qu'elle faisait pour National Geographic. Je n'ai pas eu besoin de la supplier, du reste. J'ai rarement bavardé avec Agnès: elle était sauvage et ne parlait pas beaucoup. Par contre, à travers son économie de langage, j'ai toujours remarqué qu'elle ne parlait jamais pour ne rien dire. Si j'avais

dû tomber amoureux d'une des jumelles — et je m'en suis bien gardé: j'ai peur des femmes fatales! —, c'est sûrement Agnès que j'aurais préférée, pour son mystère, sans doute. Mais elle ne vit que pour son monde à elle. Elle se fiche bien des autres, car elle n'a besoin de personne, sois-en certain.

Il se sert un nouveau verre de scotch et rallume sa pipe qui s'était éteinte. Mes pensées sont emmêlées. L'existence de cette soeur jumelle, la séance des dessins, l'anecdote des feux de bateaux, puis l'histoire des lettres symboliques tournent dans ma tête comme une rotative emballée qu'on ne peut maîtriser, à tel point que je ne sais plus si c'est tout cela ou le scotch qui m'étourdit et me donne mal à la tête.

Je regarde ma montre et il ne me reste que quinze minutes pour aller chez Corrigan. Je ne pensais pas être resté si longtemps et je vais devoir courir pour arriver à l'heure du repas. Je souhaiterais poursuivre encore cette conversation, mais il me faut retourner au manoir.

— Reviens quand tu veux, dit Ralph en descendant avec moi l'escalier du phare. Saute donc ton second repas demain, et viens le prendre avec moi. Tu n'auras qu'à arriver vers midi et tu retourneras là-bas le soir. J'ai beaucoup de choses à te raconter encore, et j'aime la compagnie à table. Et surtout, ne dis rien à Agnès au sujet du portrait, je t'en prie, tu nous créerais des ennuis.

Finalement, je ne suis pas tellement plus avancé qu'hier au sujet de l'énigme qui entoure la famille Corrigan. Je dois continuer de prendre garde au vieux renard, mais il semble qu'Agnès attire aussi les soupçons de Ralph.

En faisant route vers la maison en L sans faire de détour, cette fois, j'aperçois des moutons qui broutent au loin, tout près de la mer, et le vent transporte leurs bêlements qui fusent en notes mélancoliques et répétitives dans la solitude morne de l'île.

VIII

Mme Billocq a servi du flétan grillé et des haricots verts, le tout arrosé de la bière brune que j'avais déjà goûtée. L'usage du vin paraît inconnu des gens de cette maison où le train de vie n'est pourtant pas celui de modestes pêcheurs. Cette fois, pour accompagner la tarte aux pommes du dessert, j'ai préféré prendre du thé, trop comblé que j'étais par le bon café de Ralph.

Agnès n'est pas venue déjeuner. J'espérais d'abord la voir, puis je me suis dit que cela tombait bien, car j'étais encore ébranlé par ma discussion en haut du phare. Je me doute qu'un fait mystérieux est rattaché au portrait dont tout le monde veut taire l'existence.

Corrigan m'a posé toutes sortes de questions sur la littérature et les écrivains. Ce vieil illuminé m'a étonné par l'étendue de ses lectures et souvent la pertinence de ses réflexions. Par contre, quand il s'est fait une opinion sur un auteur, il s'y attache comme un fox-terrier après sa proie et il n'y a pas moyen de lui faire lâcher prise. Il m'a un peu surpris en m'avouant qu'il n'avait jamais réussi à lire Proust: "Il est irrespirable", m'a-t-il dit. Je croyais que c'était une de ses expressions, mais non, il l'entendait

au sens littéral. Il m'a affirmé que Proust souffrait sans doute de troubles respiratoires et qu'il avait dû s'étouffer à écrire des phrases pareilles. Il m'a bien fallu, à contre-cœur, reconnaître que l'écrivain avait effectivement des crises d'asthme, détail ignoré du vieillard, et qui l'a fait japper de satisfaction. Il m'a même demandé si j'étais homosexuel, d'une façon détournée et diaboliquement habile. J'ai aussitôt conclu qu'il cherchait à rabattre un nouveau gibier pour le cuisinier ou pour son fils, mais encore une fois je me suis trompé. Il avait seulement entendu dire qu'un grand nombre d'écrivains l'étaient — concrètement ou de façon latente. Il a cessé de me tourmenter personnellement quand je l'ai prié de me dire s'il avait découvert quelque tendance dans ceux de mes livres qu'il avait lus. N'en ayant pas formellement identifié, il s'est rabattu sur le personnage de Laragne qu'il a trouvé suspect: pensez donc! un vieux garçon qui vit avec sa maman!

Enfin, il a entrepris de me parler d'Agnès, de ses nombreuses qualités, de son talent, de son "immarcescible beauté" — ce sont ses propres mots! — et j'ai fini par me rendre compte qu'il me faisait tout simplement l'article. Alors il m'a posé des questions sur ma vie privée, toujours avec cet art du louvoiement dans lequel il excelle. Il a semblé enchanté de mon divorce, mais quand il a su que je n'avais pas d'enfants, son humeur apparemment détendue s'est métamorphosée comme le ciel avant la tempête.

— Comment? Pas d'enfants à votre âge? Combien de temps avez-vous été marié?

— Treize ans.

— Pas d'enfants en treize années de mariage? C'est inconcevable!

Voyant clairement où il voulait en venir, je lui ai concocté, à travers une vérité, le plus énorme mensonge que je me sois permis depuis longtemps.

— Ma femme ne voulait pas d'enfants pour éviter de compromettre sa carrière, je me suis donc décidé à me faire faire une vasectomie.

Corrigan est devenu livide.

— Une vasectomie! Feu de Dieu! Vous n'avez pas honte d'adhérer à ces mouvements de mutilation, organisés pour détruire l'humanité?

Le ton s'est mis à monter de part et d'autre et pour finir, il s'est levé en me prévenant qu'il n'était pas nécessaire que je prolonge mon séjour au-delà de samedi prochain, vu que je pourrai alors repartir sur le Saratoga.

— Je rrrrréprouve rrrrradicalement ces horrrrrreurs, mon cher! a-t-il articulé, en rajoutant tellement de r à ses mots que sa phrase roulait comme une batterie de tambour.

Puis il a refermé violemment la porte sur lui.

Je rageais de ne pouvoir lui lancer au visage ce que Ralph m'avait confié à son sujet. Puis je me suis dit qu'une

semaine complète sur cette île décidément barbare serait amplement suffisante et qu'en dépit de l'invitation que Corrigan m'avait faite lors de mon arrivée, je paierais des frais de séjour pour ne rien lui devoir.

Dehors, la pluie a cessé. Je me suis fait indiquer l'est par Mme Billocq, et elle m'a informé qu'il y avait un cadran solaire dans la cour, installé sur une rose des vents. Effectivement, en plein milieu de la cour pavée, ce que j'avais d'abord pris pour une table de pierre est bien un cadran solaire, et la rose des vents à moitié effacée indique l'est vis-a-vis de la partie la plus longue du L, côté cour.

J'ai tout de même enfilé le ciré et les bottes de caoutchouc, car on ne peut jamais savoir quel temps il va faire et, de toute façon, le sol est détrempé. Aucun chemin n'est tracé de ce côté, et je marche tantôt dans la mousse de tourbe spongieuse, tantôt dans la pierraille. La mer est loin et je peux voir sa longue ligne grise s'étirer sur tout l'horizon.

J'ai l'impression qu'Agnès passe le plus clair de son temps à l'extérieur. Est-ce seulement depuis que je suis arrivé, sachant que son père cherche pour elle un procréateur? Comme s'il était possible d'imposer un amant à une fille comme elle, même pour observer la prétendue loi de la

famille. Pourtant, sa soeur, malgré ses nombreuses conquêtes, n'a pas semblé pressée de faire "la ribambelle de Corrigan" convoitée par son père. Je crois qu'en fait, les jumelles n'ont jamais fait cas de la fameuse loi et qu'Agnès ne se sent nullement obligée de souscrire aux fantasmes paternels.

Marchant le long de la grève, Agnès ramasse du bois flotté qu'elle répartit dans une brouette. Je presse le pas vers elle en l'appelant et en faisant des gestes de la main. À son tour, elle agite une main et reprend aussitôt sa récolte.

Comme j'arrive à proximité de la plage de sable, je remarque de nombreuses épaves de bateaux. Un vrai cimetière. J'observe ces carcasses éventrées tendant vers le ciel des proues ou des culs pitoyables et me demande quelle fatalité a pu amener tant de navires à venir mourir ici, sur cette île maléfique. En ce moment, la marée est basse et la mer s'est retirée très loin au large. Je commence à découvrir l'origine des tragédies qui se sont multipliées sur cette grève quand je me rends compte que des récifs énormes, dressés comme des crocs terrifiants, hérissent le rivage au-delà de l'endroit où se trouve la jeune femme. La mer doit recouvrir ses pièges à marée haute.

Toujours vêtue à la diable, Agnès vient à ma rencontre et d'un geste large embrasse le triste spectacle.

— Vous voyez? C'est ça, l'île. Elle en vit encore.

Et elle me montre le bois qu'elle a empilé dans la brouette.

— Il y a longtemps que ces épaves sont là?

— Très longtemps. Bien sûr, il n'en reste plus grand-chose. Chaque génération les a pillées de fond en comble. Mais il y en avait beaucoup plus avant: certaines ont complètement disparu, soit brûlées dans les cheminées, soit enlisées dans le sable. Là-dessous, fait-elle en tapant du pied, il doit y en avoir des quantités.

Cet ossuaire de bateaux en plein vent offre un tableau beaucoup plus pathétique que celui du petit cimetière juché là-haut parmi les graminées.

— Comment se fait-il que tant de navires soient venus se perdre de ce côté?

Elle me montre les effroyables récifs noirs, paraissant ignorer le sens de ma question.

— Ça croque la coque d'un bateau comme un requin une vulgaire planchette.

Je cherche son regard voilé par ses cheveux qu'un coup de vent a rabattus sur son visage. Elle lutte un moment contre les rafales, ne sachant de quel côté se tourner pour ramener sa chevelure sous son chandail.

— Vous devriez attacher tout ça, dis-je. Attendez, je vais vous aider.

Je saisis l'interminable chevelure dont la teinte dans ce jour sans soleil est d'un acajou sombre et, faisant un rempart de mon corps, je commence une tresse qui semble ne vouloir jamais finir. Le contact de cette soie magnifique me trouble profondément. Comme si elle le devinait, Agnès s'éloigne de moi et se remet à récolter du bois. Sa brouette est presque pleine, et la transporter à travers la lande doit représenter une rude effort. Peut-être est-ce pour cela qu'elle m'a fait venir jusqu'ici.

— On ne vous a pas pas parlé de cet endroit? demande-t-elle, surprise.

— Non.

— Pourtant vous êtes allé au phare...

— C'est dans les habitudes de votre famille, d'épier les gens? dis-je ironiquement.

Elle rougit violemment, mais ne baisse pas les yeux pour autant.

— Je n'ai pas fait exprès. Je vous ai vu du grenier quand vous arriviez au phare. M. Gilchrist ne vous a donc rien dit sur l'île et sur... ma famille?

J'élude la question en lui demandant de m'en parler elle-même: une information de première main est censée être plus exacte.

Elle s'asseyait sur les restes d'un bateau et se met à fouiller le sable avec un morceau de bois, comme si le sol ainsi creusé pouvait dégorger les secrets qu'il y a ensevelis.

Sans me regarder, et continuant son geste machinal, elle dit d'une voix très grave :

— Ces bateaux morts que vous voyez ne sont pas venus tout seuls.

Je m'efforce de découvrir sur son visage une expression qui pourrait m'aider à comprendre ce qu'elle tente de formuler, mais ses traits restent impassibles dans leur incomparable pureté.

— Que voulez-vous dire ?

— On les a amenés ici... on les y a fait venir.

Cette fois, elle tourne vers moi ses yeux où des reflets changeants distillent dans l'un une chaleur de miel doré et dans l'autre des nuances aquatiques, rendant sa physionomie déconcertante et impénétrable. Le pouvoir de fascination qu'exerce ce regard est tel que j'en oublie presque mon identité et les raisons qui m'ont attiré sur cette île ingrate. Je dois baisser les yeux pour échapper à l'influence étrange.

— Qui a fait venir ces bateaux ? Pourquoi ?

— Vous êtes très naïf pour un écrivain, savez-vous ? déclare-t-elle sur un ton où je ne décèle ni reproche ni ironie. C'est bien d'être naïf... quelquefois.

Elle se lève et lance loin d'elle le morceau de bois avec lequel elle jouait.

— Marchons, c'est mieux, dit-elle.

Trois chevaux de petite taille, qui ressemblent un peu à des mustangs, viennent de s'avancer sur la plage. Ils se

déplacent avec prudence, bien que notre présence ne semble pas les effrayer.

— À qui appartiennent ces chevaux?

— À l'île. On croit que ce sont les Espagnols qui les ont amenés. Je peux les monter.

— Vous montez des chevaux sauvages?

— Ils ont l'habitude de me voir. Tenez, regardez si vous ne me croyez pas.

Elle approche calmement du groupe maintenant immobile. Je l'entends prononcer des paroles, mais elle se trouve trop loin de moi pour que je puisse les saisir. Enfin, elle flatte le museau d'un cheval à robe pommelée et, retroussant sa jupe, elle saute sur son dos sans qu'il oppose la moindre résistance. Soulevant la tresse de ses cheveux, elle la dénoue en y passant ses doigts de bas en haut, libérant ainsi la masse somptueuse qui se répand autour d'elle et sur sa monture.

Elle passe devant moi au petit trot, me laissant voir ses longues cuisses d'une blancheur lactée, puis elle lance la bête au galop sur le sable, mêlant à sa queue ondoyante l'immense flamme de sa chevelure qui flotte derrière elle. Je retiens mon souffle, enivré par le spectacle envoûtant de cette Lady Godiva sauvage.

A-t-elle cherché à me séduire? Pourtant, quand elle a remis le cheval en liberté, elle a vite rabattu sa jupe, a de nouveau enfoui ses cheveux dans son chandail, comme elle en a l'habitude, et a repris sa promenade à mes côtés en gardant cependant une certaine distance. J'étais bouleversé, et le désir qu'elle avait soulevé en moi, vif et douloureux, torturait mes entrailles et agitait mon coeur de soubresauts qui m'essoufflaient et rendaient ma marche difficile. J'ai pensé à ce moment que l'éducation était une triste chose, car si j'avais suivi mon instinct, je me serais jeté sur elle comme un animal et j'aurais été apaisé. Je ne peux croire qu'elle ignorait cela; néanmoins, elle a continué la conversation au point où nous l'avions laissée avant l'apparition des chevaux. Je dois dire que j'avais déjà oublié où j'étais, que je ne voyais plus les cadavres de ces malheureux navires et que plus rien ne m'importait: elle était là et cela me suffisait.

— Des naufrageurs! a-t-elle dit.

Je ne comprenais pas à quoi elle faisait allusion et quel rapport cela pouvait avoir avec elle et moi marchant côte à côte.

— Réveillez-vous, Pierre! Ce sont des naufrageurs qui ont attiré ici les bateaux que vous voyez!

Je me moquais de la raison qui avait amené tant d'épaves sur cette plage. Des naufrageurs. Bon, qu'est-ce que ça pouvait changer, après tout?

Alors elle m'a fait le plus extravagant récit de piraterie et de brigandage qui ait été porté à ma connaissance. Toutes les histoires de flibustiers, boucaniers et autres écumeurs que j'avais lues rivalisaient difficilement avec celle-ci. C'est ainsi que j'ai appris que la fortune des Corrigan venait de la mer et des crimes qu'ils y avaient commis de génération en génération, accumulant les richesses sous leurs formes les plus diverses. À travers toutes ces horreurs, les Corrigan trouvaient moyen de s'instruire et se cultiver comme de parfaits gentlemen, épousant des filles d'excellentes familles européennes qui venaient accroître leur fortune déjà considérable. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'île n'était qu'un repaire de brigands de diverses nationalités à la solde de sa famille, qui venaient y entasser des trésors gardés par quelques hommes de confiance installés là de façon rudimentaire. Non contents de pirater, les Corrigan et leurs matelots attiraient ici les navires d'Europe que les tempêtes égaraient.

Finalement, l'ancêtre qui sévissait à cette époque épousa une jolie Française dont il avait eu la bonne idée de tomber amoureux et que, pour la première fois dans l'épopée familiale, il n'avait pas choisie pour son argent. Il s'appelait Pierre, sa propre mère étant aussi française. Les trésors accumulés sur l'île furent partagés comme il se devait et Pierre Corrigan, sur les instances de sa femme, décida de s'amender et d'expier ses fautes en s'établissant sur cette

terre si peu accueillante. Il fit donc construire le manoir et, face à Terre-Neuve, le phare. Quelques hommes fidèles élurent également domicile sur l'île, décidés eux aussi à mener une vie plus digne. La plupart de ces hommes étaient des marins qui avaient été recrutés le long des côtes européennes de l'Atlantique, et tous considéraient Mme Corrigan comme leur châtelaine.

— Mais comment se fait-il que les descendants de ces gens-là ne soient pas restés riches?

— Parce que leur butin ne provenait que de leurs quelques années de forfaits. Ils ont déjà été prospères, quelques-uns possèdent une autre maison à Terre-Neuve ou sur le continent, mais c'étaient des hommes simples et, en général, leur fortune a vite été dilapidée, tandis que celle des Corrigan s'était accrue au fil des siècles.

— Je comprends. Mais vous, Agnès, à qui ressemblez-vous?

Je ne sais si elle tient d'un Corrigan sanguinaire ou de quelque épouse douce ou indolente de l'un de ces brigands distingués.

— On dit que je ressemble à Nick Corrigan, celui de Sligo, que ses hommes d'équipage vénéraient avec une crainte superstitieuse à cause de sa haute taille, de ses cheveux rouges et de ses yeux vairons.

Il y a dans les siens une nuance de défi, comme si elle tirait une fierté légitime d'un si funeste atavisme.

— De toute façon, reprend-elle, la fortune n'est pas

tout. Notre famille continue d'expier ses excès par d'autres voies: regardez ce qu'il en reste. Et nous n'avons plus aucun parent où que ce soit. La maladie et les accidents se sont chargés de nous détruire. La fatalité s'acharne sur nous.

En dépit du désir qu'elle m'inspire, je suis incapable d'écarter la pensée qu'une telle hérédité ne peut que produire des fruits véreux, aussi magnifiques soient-ils. Étrangement, tout le temps qu'elle m'a parlé, malgré l'atrocité des faits qu'elle m'a révélés, je n'ai pas éprouvé le moindre sentiment d'horreur ou de réprobation; j'étais un peu surpris, sans plus, comme si la force de la convoitise qu'elle avait allumée en moi avait anesthésié mon jugement et m'avait cloué dans l'instant présent, effaçant toute curiosité de mon esprit et me rendant presque imperméable à ce qui n'était pas Elle.

La pluie commence à tomber, très fine et quasi impalpable. Agnès ramasse une brindille sur le sable et y trace son nom tout entier en hautes lettres penchées.

— Vous voyez ce nom? Bientôt la marée viendra l'effacer et c'est tout ce que je vaux.

Je ne trouve aucun mot pour contester ou approuver son affirmation. Peut-être que la pluie qui tombe un peu plus fort maintenant et nous oblige à accélérer notre marche pour retrouver la brouette, m'a un peu réveillé. Je me rends compte que d'elle-même, Agnès, je n'ai rien appris, ni de sa soeur jumelle ni de mon infortuné Laragne. Je me sens très

lâche, car je sais à présent qu'il est trop tard pour faire dévier la conversation vers un nouveau sujet.

— Voulez-vous m'aider à transporter le bois? demande-t-elle en désignant la brouette restée sur la plage parmi les épaves.

Agnès avance devant moi à grands pas. Le vent plaque sa jupe mouillée contre ses mollets minces et nus. Je ne peux m'empêcher de la contempler de dos et d'éprouver une sorte de jubilation à marcher dans le sillage d'une aussi stupéfiante beauté.

IX

Après le dîner, je me suis attardé dans la salle à manger où j'ai bavardé avec Alexandra. Elle m'a dit que Maxence, le cuisinier, rentrerait dans deux jours pour l'anniversaire d'Agnès qui aura trente ans, ce qui m'a abasourdi car elle en paraît à peine plus de vingt.

— Depuis quelques années, on dirait même qu'elle rajeunit, m'a confié sa tante.

J'ai tâché de savoir, de façon indirecte, si Agnès avait un amoureux, et elle a semblé embarrassée par ma question à laquelle elle a répondu d'une manière évasive. J'ai eu la nette impression qu'elle taisait quelque chose, le secret étant apparemment le sceau de cette maison. Elle a très vite changé de sujet et m'a parlé des talents de Maxence qui faisait les délices de toute la famille, tant par son habileté de cuisinier que par la vivacité de son esprit qui amuse tout le monde. J'ai une certaine difficulté à imaginer des rires résonnant dans cette demeure où les gens marchent à pas feutrés et où, en dehors des conversations tenues à table et qui se prolongent parfois plus tard, les seuls bruits qu'on entende sont ceux des meubles et des poutres qui craquent, des horloges qui sonnent, des siamois enfermés par

mégarde qui se lamentent et du fauteuil roulant de Kevin qui grince sur ses essieux.

Quand Corrigan est entré dans la pièce sous prétexte que Mme Billocq cherchait encore les chats qui auraient pu être ici, Alexandra s'est vite levée, disant qu'elle devait terminer un ouvrage. Elle est sortie en même temps que son frère et je n'ai plus rien entendu.

Il n'est pas encore dix heures et je n'ai pas envie d'aller m'enfermer dans ma chambre.

À la cuisine, Mme Billocq finit de faire la vaisselle. Les deux siamois dorment enlacés sur une chaise.

— Si je sors, est-ce que je trouverai la porte fermée à mon retour?

Elle lève vers moi ses yeux glauques.

— Vous voulez sortir? fait-elle de sa voix monocorde.

— Je crois que je vais aller prendre un verre au village.

Un bref instant, son regard est nettement désapprobateur. C'est d'ailleurs la première fois que j'y décèle une expression, aussi fugitive soit-elle.

— Vous n'êtes pas d'accord? dis-je, pensant en tirer un renseignement quelconque.

— C'est votre affaire. Moi, vous savez, c'est pour vous...

Elle ne dira rien. Il n'y a rien à faire.

— Tenez, me dit-elle en fouillant dans un pot près de l'évier, c'est un double de la clé de la porte d'entrée; ne la perdez pas.

Dès mon arrivée au café, les conversations baissent d'un ton pour se transformer en un murmure entrecoupé de plusieurs silences. J'approche du bar où la serveuse — la même blonde entrevue le premier soir — m'accueille d'un sourire enjôleur.

— Bonsoir, vous. Je m'appelle Mado... Tout le monde m'appelle par mon petit nom, alors...

— Pierre Salvat. Enchanté.

— Je vous sers quelque chose?

Elle me dévisage en souriant de l'air un peu niais d'une fille qui cherche à plaire à tout prix.

— Une bière, s'il vous plaît. Avez-vous de la brune?

Elle me propose de la Guinness ou une bière en fût, Bass, si j'ai bien compris le nom. Je choisis cette dernière.

Dans la petite salle, quelques vieux jouent aux dominos, concentrés sur leurs pièces, et des hommes font la file pour lancer des fléchettes contre une cible entourée d'un carré de liège. Je les observe un moment, amusé de les voir lancer les fléchettes avec les élans puissants de lanceurs de javelot, probablement pour épater la serveuse. Ces

hommes-là doivent être à peu près de ma génération.

— C'est vrai que vous êtes écrivain? interroge Mado, le même sourire extasié sur ses lèvres rougies.

Elle coule vers moi ses yeux bleus de poupée aux cils allongés par le rimmel, des yeux qu'elle sait manifestement jolis.

— C'est vrai.

— Hé! crie-t-elle, vous entendez, vous autres? Monsieur est un écrivain! Vrai de vrai!

— On sait... répond d'une voix traînante l'un des joueurs de fléchettes. Est-ce qu'il vise bien aussi, le monsieur?

J'ai pratiqué peu souvent cette activité, mais je suis un excellent tireur à la carabine.

— Ça dépend, dis-je, ça m'arrive...

L'homme qui s'est adressé à moi est brun et court. Il a le visage buriné d'un marin, tout comme ses compagnons, du reste.

— Tiens, l'artiste, montre-nous ce que tu sais faire... Après tout, quand on regarde bien, ça ressemble à un porte-plume, non?

Tout le monde s'esclaffe au mot d'esprit qu'il vient de faire, tandis qu'il place plusieurs fléchettes dans ma main.

La chance était avec moi. J'ai visé chaque fois en plein coeur de la cible. Je crois que ces hommes, hostiles au début, commencent à me voir d'un autre oeil. Mon adresse a inspiré le respect. Ils m'ont invité à leur table: ils voulaient satisfaire leur curiosité à mon endroit et je leur ai raconté très sommairement les raisons de ma venue, sans mentionner toutefois ma hantise d'Agnès et l'existence des portraits. Ils se souviennent bien de Louis Leconte.

— Par rapport à toi, me dit l'homme aux fléchettes qui s'est présenté sous le nom de Louison, il était un peu fluet. Tu vois, c'est plutôt lui qu'on aurait pris pour un écrivain... mais c'était un chic type, tout de même, un peu froid, mais brave. Tu travailles avec lui, des fois?

Je relate ce que je sais des circonstances de sa mort, et la réaction de tous est immédiate: ils se regardent sans un mot, et le nommé Gaétan, un grand blond, maigre et nerveux, murmure entre ses dents:

— Tiens! Comme la fameuse Adèle! C'est bizarre, non?

— C'est à cause de l'autre, j'en suis sûr! déclare le gros Bob qui est venu me serrer la main après mon "exploit".

Je n'y comprends rien. Mes yeux passent de l'un à l'autre, essayant de deviner de quoi ils discutent.

— Tu devrais t'en aller, Pierre, intervient Louison. Ça sent le roussi!

Les joueurs éclatent de rire aussitôt, et je me sens complètement exclu de ce qui semble être un autre jeu de mots

de Louison.

— Tu sais, reprend-il, ici on dit que les roux, c'est tout bon ou tout mauvais. Mais chez les Corrigan, dit-il en baissant le ton, les roux ont toujours été mauvais.

Bob renchérit en disant que de toute façon, roux ou pas, tous les Corrigan sont malfaisants.

— Il a raison, dit Gaétan, ces gens-là sont pourris jusqu'à la moelle. Tiens, prends cette snob d'Alexandra...

Il m'apprend que sa mère, qui allait faire le ménage au manoir une fois par semaine, avait trouvé Corrigan et sa soeur Alexandra dans une attitude très explicite sur un divan. Corrigan l'avait immédiatement congédiée. Une autre fois, Mme Billocq s'était laissée aller à des confidences avec sa belle-soeur lors d'une fête de Pâques où elle avait, exceptionnellement, bu quelques cocktails au rhum. Elle avait rapporté que Brian, l'aviateur, était couché le matin même dans sa chambre avec l'une des jumelles, mais elle n'avait pas su dire laquelle, car les deux étaient au manoir ce jour-là.

— Quant à l'autre fils, il fait comme les femmes! ajoute Bob.

Si je n'avais pas vu Alexandra se lever dès l'arrivée de Corrigan qui, selon toute vraisemblance, la cherchait, elle, et si Ralph ne m'avait déjà confirmé l'homosexualité de Kevin que je soupçonnais, j'aurais cru à des ragots de

village. Par ailleurs, j'ai bien constaté que le vieux, dès le début, ne pouvait voir sa soeur s'intéresser à moi sans en prendre ombrage. Quant à Brian et l'une des jumelles, je serais porté à imaginer que sous le coup de la boisson, Mme Billocq avait laissé parler ses frustrations de femme sans éclat jalouxant, inconsciemment peut-être, la beauté fabuleuse des deux soeurs.

— Et la belle Agnès, vous n'en parlez pas? intervient Mado. Je vais vous le dire, moi: elle a le mauvais oeil! Tout le monde le sait, ici!

Et elle frappe sur son comptoir avec la paume de sa main.

— Mais ça n'existe pas, dis-je.

Était-ce de cela qu'Agnès voulait parler lorsqu'elle s'est accusée d'être "un monstre" et "une Gorgone"? Et cet après-midi, sur la plage, quand elle a tracé son nom dans le sable? Elle doit souffrir de se savoir détestée et vilipendée ainsi, mais je ne sais pourquoi elle prétend elle-même porter malheur quand elle est ma chance, à moi!

— Ça n'existe pas? s'insurge Louison. Tiens, demande plutôt pourquoi on cache nos animaux, pourquoi le boeuf a crevé après qu'elle est venue le regarder avec ses grands yeux pas pareils, pourquoi une dizaine de brebis sont mortes l'an dernier peu après qu'elle est allée se balader de leur côté!

— C'est vrai, renchérit Bob, elle est venue regarder mon chien, un matin de l'an dernier aussi, un beau dogue

solide, et quelques jours après, toc! le pauvre est mort. Il ne mangeait plus, et pourtant il était en bonne santé. On aurait dit qu'il se laissait mourir.

— Mais ce sont sans doute des coïncidences, peut-être qu'un virus est venu tuer vos bêtes et...

— Un virus qui s'appelle Agnès Corrigan, oui! se fâche Mado. Qui a vu le même virus choisir comme par hasard un boeuf, un chien et des moutons dans la même période, sans compter les chats et je ne sais plus quoi, juste quand Madame vient se promener de leur côté?

Que dire devant une telle accumulation d'incidents? Je pense inévitablement aux chats siamois du manoir qui sont bien vivants et qu'Agnès voit tous les jours, mais je ne ferais qu'exaspérer davantage tous ces gens si convaincus de leur fait en mentionnant ce détail.

— Si tu ne veux pas nous croire, demande à Ralph Gilchrist, dit encore Louison. Lui non plus, il ne voulait rien entendre, mais son copain Richard qui s'intéresse à ce genre de choses a monté une vraie documentation là-dessus. De quoi faire réfléchir...

— En tout cas, on lui a dit, nous! intervient Gaétan. Si jamais elle vient encore regarder nos bêtes avec ses yeux (et il écarquille les siens), on lui flanque un coup de fusil!

Tout le monde approuve avec véhémence les paroles du grand Gaétan. Qui d'Agnès ou de ces hommes représente le plus de danger? Depuis la nuit des temps, les êtres différents

ont dû subir l'incompréhension et la haine de gens, par ailleurs aimables, qui se transforment en hydre horridique dès que les lois de leur petit univers sont contrariées par des personnages d'exception.

Je me lève pour prendre congé, remerciant les hommes et Mado de leur accueil, et pendant que je tire à moi la porte du café, Gaétan me crie :

— Adèle, ton copain... Attention, le prochain, ce sera toi!

X

je ne garde pas très souvent le souvenir de mes rêves au réveil — hormis les cauchemars —, mais cette nuit j'en ai fait un étrange qui me poursuit encore ce matin et dont je ne parviens pas à trouver la clé.

J'étais dans la maison de Louis Leconte. Je fumais une pipe dans le salon un après-midi et Ariane lisait près de moi, ayant à ses pieds le chat Tibert et le terre-neuve Athos. Tout était calme et il faisait beau. Soudain, nous avons entendu un vacarme qui semblait provenir de l'escalier, accompagné de piétinements et d'abolements furieux. Les animaux couchés aux pieds d'Ariane n'ont pas bougé alors que nous nous précipitions vers l'escalier. Celui-ci était encombré de crottes. Arrivés en haut, nous avons vu un troupeau de moutons qui envahissait "les remparts de la Science et de l'Art": ils essayaient de pénétrer dans le bureau. Sous la pression des animaux entassés dans le corridor, les livres avaient éclaté et de l'eau claire comme une eau de source en jaillissait. Alors, nous nous sommes aperçus qu'un chien, posté à la porte du bureau, excitait les brebis. Je l'ai immédiatement reconnu: c'était le chien-loup de mon voisin de Montréal, Michael Ogilvy. Et je me suis mis à crier:

"C'est le chien d'Ogilvy! C'est le chien d'Ogilvy!"

Ma propre voix m'a réveillé et à l'heure actuelle, mon rêve me laisse encore perplexe. Bien sûr, j'y vois un lien avec les histoires qu'on m'a racontées hier soir au café, mais le symbolisme de tout cela m'échappe. Ce qui semble évident, c'est qu'à mon insu, cette affaire d'animaux crevés a davantage frappé mon imagination que les sordides dessous de la famille Corrigan. J'aurais pourtant juré le contraire, car, en faisant route vers le manoir, je n'ai pas arrêté de ressasser ces rumeurs d'inceste, essayant de déduire qui, d'Agnès ou d'Adèle — si cela était exact — pouvait avoir eu ce genre de relations avec Brian. J'ai immédiatement conclu que ce ne pouvait être qu'Adèle, la dévoreuse d'hommes, pour finalement découvrir toutes sortes d'indices désignant Agnès comme la coupable — ou la victime. Ensuite, j'ai commencé à me demander si les deux soeurs ne se livraient pas à tour de rôle à cette activité, des jumelles identiques devant tout de même manifester certaines similitudes de comportement. Je me suis enfin dit que tout cela ne me mènerait à rien, d'autant plus qu'on semblait insinuer l'existence de crimes beaucoup plus graves: Agnès responsable de la mort de sa soeur et de celle de Laragne et, peut-être, manigançant la mienne.

Il n'est pas encore huit heures et il est trop tôt pour descendre déjeuner. Sur la tablette inférieure de ma table de nuit, il y a des livres que je n'ai pas encore feuilletés

et j'ai moi-même apporté quelques volumes à lire à mes moments perdus, ce que je n'ai pas eu l'occasion de faire depuis mon arrivée. J'occupe probablement la chambre de Brian, car les ouvrages qui sont ici traitent presque tous de l'histoire de l'aviation. Parmi eux, se trouve un exemplaire des Fleurs du mal voisinant avec l'Histoire de ma vie de Casanova et, serrée contre le bois de la table de nuit, une vieille édition des Fables de La Fontaine. Ce livre semble s'insinuer partout. Un vrai microbe! Je l'entrouvre presque machinalement, comme on regarde les images d'un téléviseur sans s'intéresser au film quand on arrive chez quelqu'un, puis je me laisse aller à relire les fables du livre premier apprises à l'école. Ma lecture est très rapide car, même si je ne suis plus capable de réciter par coeur une fable complète tant ce souvenir est lointain, les vers m'en sont familiers. Pourtant, rendu au troisième vers de la cinquième, un mot vient d'arrêter la course de mes yeux. Un mot dont je ne me souvenais pas du tout dans cette fable du "Loup et le Chien": je bute sur le mot "Dogue". Car le chien de la fable est bel et bien un dogue et le nom a résonné comme un coup de gong dans ma mémoire. J'entends encore le gros Bob parler avec émotion de son chien, "un beau dogue solide": ce sont exactement les termes qu'il a employés, je me les rappelle parfaitement. Par contre, je ne sais pas pourquoi cela agace ma mémoire à ce point, pourquoi elle fait des allers-retours furtifs entre le chien de Bob et celui de mon

rêve qui était un chien-loup, celui d'Ogilvy.

Bon Dieu! Le chien-dogue-il-vit!

Quels détours malicieux et complexes prend la mémoire pour enregistrer les événements, à quelles subtilités elle a recours pour lier les mots dans son écheveau apparemment emmêlé et pourtant si lisse! Je me souviens maintenant de l'illustration qu'Agnès avait faite de cette fable: le chien était un dogue — ce qui avait dû me surprendre (et que j'avais sans doute oublié aussitôt), puisque les chiens représentés par les illustrateurs sont souvent de races plus sympathiques, le dogue n'étant pas particulièrement "photogénique". Oui, cet animal, comme tous ceux qu'elle avait peints pour l'édition coûteuse, était presque vivant sur la page.

Cette histoire de bêtes qu'elle ferait mourir aurait-elle quelque fondement? Je revois le boeuf de la fable, un boeuf brun-roux avec une tache blanche sur le poitrail, les brebis, les chats et tous les animaux domestiques, sans compter ceux, plus exotiques, à qui La Fontaine a donné l'usage des mots. À travers mon rêve, le dogue de Bob jumelé au chien-loup de mon voisin m'a livré un message qui, comme une pieuvre, lance ses tentacules parmi tous les êtres, les objets et les mots qui ont été à ma portée depuis ma visite chez Laragne. Ma machine mentale s'affole devant l'affluence des données consécutives qui l'encombrent et que je ne suis plus capable d'analyser convenablement.

Agnès serait-elle une empoisonneuse? une espèce de Borgia spécialisée dans les animaux et qui, peut-être, pour des raisons que j'ignore, aurait décidé d'orienter ses goûts particuliers vers les humains? Mais quelle sorte de perversité lui ferait immoler ses modèles? En l'honneur de quels dieux barbares officierait-elle?

J'ai mal à la tête. À présent que j'ai retrouvé le fantôme qui me hantait, voici de nouvelles chimères encore plus pernicieuses qui m'assaillent. Il faut que je voie Ralph. Tout de suite. Tant pis pour le petit déjeuner.

XI

J'ai beau sonner à la porte du phare, personne ne répond. Ralph a dû aller faire des commissions. Mon mal de tête cogne à mes tempes sans relâche avec une insupportable régularité.

Ce matin, le temps s'est éclairci; on dirait même qu'il va faire soleil. Je trouve sur les bords du chemin qui mène au village des petites fleurs mauves qui n'y étaient pas auparavant. Cette journée de l'été commençant ressemble à l'un des premiers jours du printemps. On m'a dit qu'ici, il n'y a pas vraiment d'été et que la température ne monte jamais à plus de vingt degrés. De plus, le taux moyen d'humidité est de quatre-vingt-dix pour cent. Je me demande encore ce qui pousse des humains à vivre dans un pareil climat, sur une terre aussi hostile.

Sans doute parce qu'il fait meilleur, il y a un peu d'animation dans la rue principale. Des vieillards font leur promenade matinale, des femmes marchent avec des paniers à provisions et, pour la première fois, je vois des enfants.

Les visages que je croise, ravinés comme des pierres, sont plutôt rébarbatifs; en revanche ceux des enfants sont réellement beaux. Comment des gens aux traits aussi ingrats peuvent-ils mettre au monde de si jolis enfants? Probablement encore l'un des mystères de l'île.

L'intérieur de l'épicerie est assez étonnant. En réalité, il s'agit d'une sorte de bazar où, en dehors de la partie qui fait épicerie-boucherie, des comptoirs sont réservés à la vaisselle, aux vêtements, aux articles de marine et à tout ce qui doit être d'usage courant sur l'île. Chaque comptoir vitré est installé devant des étagères et des séries de tiroirs qui occupent les murs sur toute leur hauteur.

À cette heure-ci, le magasin est assez achalandé. J'aperçois Ralph au comptoir de la boucherie. Je ne veux pas avoir l'air de le chercher et, comme je me trouve près du coin réservé aux articles pour fumeurs, je commence à examiner les pipes.

— Je peux vous aider, monsieur?

Une femme entre deux âges, pas jolie, mais arborant un sourire un peu triste qui lui donne une sorte de charme désuet, me regarde.

— Euh... Je voudrais une pipe.

Jamais je n'aurais cru acheter une pipe ce matin!

Elle me montre différents modèles en bruyère et en écume de mer, certains avec des formes fantastiques, et je choisis une pipe de bruyère avec un fourneau simple et un

tuyau droit.

— Vous voulez du tabac, aussi?

À ce moment, Ralph arrive à ma hauteur, un gros sac de papier brun entre les bras, et me fait un clin d'oeil en voyant l'achat que je viens de faire.

— Amphora? Sail? Old Chum?... continue la vendeuse.

— Euh... le dernier.

— Old Chum, alors?

— C'est ça.

Ralph est allé m'attendre à l'extérieur. J'achète pour lui un paquet de tabac supplémentaire, du Sail cette fois, puisque c'est ce que je lui ai vu fumer.

En refaisant le chemin vers le phare avec son gardien, je lui raconte ma soirée au café, le rêve que j'ai fait et les coïncidences troublantes qui m'ont frappé.

— C'est vrai que ton ami Richard a monté une documentation là-dessus?

— C'est vrai. Je me rappelle qu'il m'a parlé des animaux morts l'an dernier. Ça s'est produit avant mon arrivée. Ce n'était pas la première fois que des animaux mouraient mystérieusement sur l'île, mais c'était la première fois qu'il y en avait autant.

Nous montons les marches du phare l'un derrière l'autre et Ralph va ranger ses provisions dans la cuisine dès que

nous entrons dans la pièce principale.

— Penses-tu qu'elle les empoisonne?

— Les gens ont fait venir un vétérinaire en Cessna — on fait ça pour les urgences — et il a été catégorique: ce n'étaient pas des morts par empoisonnement. Il était incapable de trouver la cause de l'hécatombe. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que, quoi qu'il en soit, la même maladie ne frappe pas des espèces aussi différentes. Surtout quand tous les autres animaux restent en parfaite santé.

Nous nous asseyons à la table de la salle à manger où Ralph a déjà mis son couvert pour le petit déjeuner.

— Bien sûr, tu n'as pas eu le temps de manger, observe-t-il.

— Non. J'ai dit à Mme Billocq que j'avais mal à la tête et que j'aimais mieux aller prendre l'air. J'en ai profité pour l'avertir que je ne déjeunerai pas là-bas aujourd'hui. Au fait, as-tu de l'aspirine?

Pendant qu'il prépare le café et en attendant que l'aspirine fasse son effet, je parcours les titres des volumes alignés sur les étagères: à part des classiques et des romans policiers, une grande partie des livres de Richard sont des ouvrages d'occultisme et, selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas d'ouvrages pour néophytes.

— Il y a longtemps que Richard s'intéresse aux sciences occultes?

— Après qu'il est arrivé sur l'île. Il n'est pas d'ici,

tu sais, il vient du Nouveau-Brunswick. Il a été engagé comme gardien il y a douze ans. Comme on a beaucoup de temps pour lire quand on est gardien de phare, il s'est mis à dévorer ce genre de bouquins, d'abord parce que l'ambiance s'y prêtait.

Ralph a acheté du pain frais et des brioches et il a ouvert un pot de confiture de prunes faite par sa mère. Pendant le petit déjeuner, il me parle de toutes les coupures de journaux que Richard a gardées depuis quatre ans et qui concernent des morts suspectes d'animaux de zoos. Toutes ces pertes d'animaux coïncident avec des déplacements d'Agnès, précisément pour chercher des modèles dans les jardins zoologiques. Agnès s'entendait bien avec Jeanne, qui est la femme de Richard et l'institutrice de l'île, et elle lui parlait souvent des zoos qu'elle visitait. Au début, c'est Jeanne qui a conservé les coupures de journaux pour les montrer à Agnès, comme on fait d'habitude pour des sujets qui peuvent intéresser nos amis. Puis Agnès n'est plus retournée au phare, ce que Jeanne et Richard ont trouvé bizarre. Ensuite, Ralph est devenu l'amant occasionnel d'Adèle qui lui vantait la peinture de sa soeur et sa façon de "chasser" les modèles. Ce n'est qu'il y a deux ans que le gardien du phare s'est mis à faire des rapprochements sérieux entre les morts d'animaux et la peinture d'Agnès.

Ralph se lève et sort du tiroir du buffet un album qu'il me remet. Des coupures de journaux et de magazines dont le texte est souligné à certains endroits y sont collées et, en face des paragraphes mis en évidence, on a écrit des dates.

Ainsi, les jardins zoologiques de Philadelphie, New York, Columbus, Saint-Louis, perdent en l'espace d'un mois une dizaine de félins, un gorille, un éléphant, un wapiti et trois ours polaires, tandis que dans la même période, le zoo de **San Diego**, le seul au monde en dehors de l'Australie qui acclimate des koalas et où ils se reproduisent, perd un couple de ses précieux marsupiaux dont la femelle était gravide. On déclare toutes ces morts suspectes et incompréhensibles.

Est-ce une coïncidence si Agnès a visité chacun de ces endroits et représenté tous ces animaux-là exactement à la même époque?

Même remarque pour le domaine "Les Augres" de l'île de Jersey, où Agnès est allée observer les espèces fort rares qui y sont conservées: après son passage, les journaux annoncent "les morts étranges" de pigeons roses de l'île Maurice, de deux makis, et de plusieurs mynahs de Rothschild, tous étant en voie d'extinction et représentant une perte irréparable pour ce parc unique en son genre. Bien sûr, Agnès les avait pris pour modèles, encore une fois.

— C'est très impressionnant, dis-je.

— Ce que je trouve aussi impressionnant, c'est ce que tu m'as raconté au sujet des animaux des fables. Le fameux

boeuf qui est mort sans raison apparente correspond à la description que tu en fais, quant au dogue de Bob...

Je ne poursuis pas la lecture de ces récits de fin anormale chez les animaux. Il m'est à présent impossible de douter que la peinture d'Agnès est en relation directe avec tout cela.

— Mais alors, les portraits? dis-je.

— C'est justement ce qui m'inquiète le plus. N'oublie pas qu'Adèle et Louis Leconte sont morts, eux aussi. Le processus de ces disparitions, je ne le comprends pas encore, mais d'après ce que tu disais, quand ton ami a reçu son portrait, il était toujours en vie. Conclusion: elle peint d'abord et les modèles meurent ensuite. Et sans aucune exception, apparemment.

Ma pieuvre intérieure continue de lancer ses tentacules en ramenant, comme des litanies, des bribes de phrases prononcées par différentes personnes: "Son oeil ... comme une caméra"; "et leurs yeux, monsieur!"; "son anomalie la rend inquiétante"; "les sorcières existent bel et bien et elles ne sont pas toutes vieilles et affreuses"; "tout ce que je suis est dans mon oeuvre"; "je suis déjà un monstre, Pierre, une Gorgone"; "on dirait même qu'elle rajeunit". Plus confusément me reviennent les mots de "bénédiction" qui se transforme en "malédiction". Une sueur glacée coule dans mon dos et l'image fugitive d'Agnès à cheval passe devant mes yeux intérieurs.

— Ça ne va pas, Pierre?

Je m'évade de mon rêve éveillé et commence à bourrer ma pipe neuve.

— Je suis très troublé. Quelle est la théorie de Richard à propos de tout ça?

Ralph émet un soupir.

— D'après lui, il s'agirait d'une forme anarchique de vampirisme relié à la perfection de son art.

— Tu y crois, toi?

Pour ma part, tout mon être se refuse à admettre une chose pareille.

— J'y ai mis le temps, mais j'avoue que maintenant je ne peux plus ne pas y croire. Et pourtant, tu sais que j'ai les pieds sur terre.

J'essaie par tous les moyens de trouver une explication rationnelle à ces faits étranges. Je suggère l'éventualité qu'Agnès ait utilisé un narcotique ou un produit anesthésique dont les effets auraient eu une issue fatale.

— Pierre, tu es de mauvaise foi. Les illustrations que tu as vues, les portraits, est-ce que tu aurais le courage de prétendre qu'ils avaient l'air endormi?

Je me sens ridicule. Comment oserais-je dire le contraire: tous paraissaient vivants. C'était cela même qui me fascinait et m'effrayait à la fois. Les regards étaient insoutenables. Comme celui d'Agnès.

— As-tu déjà vu de ses oeuvres, Ralph?

— Une fois. Adèle m'avait apporté pour me les montrer trois petits tableaux: une panthère noire, un lynx et un écureuil. Je n'en suis pas revenu! C'étaient les yeux, surtout, qui m'avaient frappé. J'avais l'impression qu'ils me suivaient. Il y avait aussi cette sensation de relief et de chaleur qui me surprenait.

Et si c'était vrai? Si elle était vraiment un être malfaisant qui se cache des journalistes pour ne pas être reconnu? Car son anonymat obstiné me paraît louche. Avec le talent et la beauté qu'elle possède, Agnès pourrait devenir le peintre le plus célèbre de notre époque. Une sorte de divinité de l'art.

— Mais pourquoi aurait-elle fait le portrait de sa soeur et celui de Leconte quand elle savait probablement qu'ils mourraient? Parce qu'ils avaient découvert la vérité?

— Possible, dit Ralph, mais dans ce cas, elle aurait pu exterminer la moitié de la population de l'île qui la rend responsable de la perte des animaux. Eux disent que c'est le mauvais oeil, mais ça revient pratiquement au même.

Naturellement. Elle aurait pu se débarrasser du gardien du phare, également, en se sentant découverte. Mais alors, pourquoi Adèle et pourquoi Laragne? De quel crime de lèse-majesté se sont-ils rendus coupables pour que la Reine les décapite?

— Ralph, je dois tâcher de voir l'atelier d'Agnès. Je

pourrais lui demander de le visiter et...

— ... Et y laisser la vie toi aussi? Adèle et ton ami ont peut-être été les seuls à le voir, cet atelier; c'est une hypothèse qui permettrait d'expliquer leur décès bizarre.

Je veux savoir. Absolument. Quitte à monter au grenier en l'absence d'Agnès, je pénétrerai dans le creuset de ses oeuvres fantastiques.

J'ai quitté Ralph tard dans l'après-midi. Il m'a chanté des ballades irlandaises et de vieilles chansons de l'île de Man. Je ne possède pas une voix exceptionnelle, mais je connaissais quelques-unes de ces chansons et je les ai chantées avec lui qui s'accompagnait à la guitare. En ce moment encore, alors que je suis sur le point de m'endormir, les premiers mots d'une ballade mélancolique viennent psalmodier dans ma tête:

Little red bird of the lonely moor
Lonely moor, lonely moor,
Little red bird of the lonely moor
Where do you sleep in the night?

XII

Le vieux Corrigan m'a invité à fêter avec la famille l'anniversaire d'Agnès ce soir. Il s'est un peu adouci à mon égard en voyant que ses sermons, malgré toute l'emphase théâtrale qu'il sait y mettre, n'ont aucun effet sur moi. Nous avons parlé de Shakespeare après le déjeuner et Corrigan le connaît parfaitement dans le texte. Il a marqué un point, car sa connaissance de la langue anglaise est supérieure à la mienne et l'anglais de Shakespeare n'est pas toujours accessible, d'autant plus que c'est de l'anglais ancien. Quant aux traductions, elles ne pourront jamais reproduire les effets inimitables de la langue élisabéthaine.

Je n'ai pas revu Agnès depuis notre promenade sur la plage. Sans doute fait-elle comme les futurs papillons qui se cachent pour faire leur grande toilette d'apparat afin de mieux se révéler dans l'éclat triomphant de leur splendeur, car son père m'a prévenu qu'à l'occasion des dîners d'anniversaire, elle avait l'habitude de quitter ses vieux vêtements informes pour d'autres plus propices à sa merveilleuse beauté.

J'ai fait la connaissance de Maxence qui est arrivé cet après-midi. C'est un genre d'homosexuel "viril". Je veux

dire par là qu'il n'est pas du tout efféminé, maniéré ou quoi que ce soit qui puisse le signaler comme tel. C'est un type assez grand, blond-roux au teint coloré, et qui adore parler. À côté de lui, Kevin a l'air d'un fantôme. J'ai pu remarquer qu'une véritable affection semble lier les deux hommes et j'ai trouvé cela assez sympathique, somme toute. De plus, Maxence apporte de la vie dans cette maison dont il a transformé l'atmosphère.

En ce moment, il est enfermé dans la cuisine avec Mme Billocq et personne n'a le droit d'y entrer. Les grands changements se préparent toujours dans l'ombre, d'après ce que je peux constater.

Depuis ma rencontre avec elle, j'ai commencé à brosser, dans le secret de ma chambre, un portrait littéraire d'Agnès, essayant de résoudre l'énigme qu'elle personnifie par le biais de l'écriture. Après tout, les plus grandes découvertes sont nées de l'intuition et de l'imagination: les plus sceptiques des savants seraient malhonnêtes s'ils prétendaient l'inverse. Je tente de cerner son personnage, non avec mes yeux de chair mais avec "les yeux de mes doigts", ceux qui me permettent d'être un écrivain au lieu d'un commentateur. Ici, je ne dispose pas d'une machine à écrire et j'ai perdu l'habitude de travailler avec un stylo. Néanmoins, tous ces mots qui viennent se ranger les uns à côté des autres comme des petits soldats disciplinés tracent des figures qui dépassent les limites de mon regard et me font entrer dans une dimension

se développant en dehors de ma chambre, de la maison, de
l'île. Je suis ailleurs.

XIII

La salle à manger du manoir est préparée pour une fête. Le grand lustre hollandais a été allumé au complet et ses lumières sont de véritables bougies. Habituellement, la pièce est éclairée par plusieurs lampes d'appoint électriques qu'on a éteintes ce soir. On a utilisé des chandeliers qu'on a répartis sur différents meubles, et sur la table, brûlent deux luxueux candélabres qui répandent une douce clarté sur la nappe rose chargée de broderies. La vaisselle n'est pas la même que d'ordinaire, non plus, ainsi que les verres et les couverts. Pour l'anniversaire d'Agnès, on a tiré des armoires une porcelaine presque transparente à la lueur des chandelles, une verrerie de cristal à longues jambes étirées et cols évasés et des couverts d'argent massif: tout cela brille sur la table avec des chatoyements de cheveux d'ange qui transforment cette partie de la salle en un lieu féérique où rutileraient tous les trésors de la mer. Je suis ébloui comme un enfant au soir de Noël et je retrouve à ce spectacle une part de ma candeur disparue.

Partout on a mis des fleurs: une profusion de roses thé dont le plus gros bouquet est placé au centre de la table et emprisonne dans la chair de ses pétales une partie de la

lumière diffusée par les candélabres. Sans doute Maxence a-t-il apporté toutes ces roses dans son bateau en arrivant, car je n'ai pas vu de magasin de fleurs sur l'île. Contempler seul les merveilles qu'on n'a pas épargnées ce soir me gêne un peu. En effet, personne n'est encore arrivé et pourtant on est venu frapper à ma porte pour le dîner.

Mon pantalon gris et mon blazer me paraissent ternes dans cette ambiance, mais tant pis, c'est ce que j'ai apporté de plus élégant.

C'est le glissement du fauteuil roulant toujours un peu grinçant qui me tire de mes réflexions. Kevin est assis dans un habit noir d'où émerge un plastron blanc plissé et une cravate papillon, alors que sa tante arbore une robe longue de velours grenat. Je vois qu'elle s'est légèrement maquillée, ce qui lui enlève quelques années. Ce jeune homme pâle dans son habit noir, suivi par Alexandra dont la toilette souligne l'air naturellement aristocratique, semble faire partie d'un décor de théâtre dont cette salle serait la scène. Corrigan apparaît à son tour dans un frac de coupe impeccable qui accentue la blancheur de ses cheveux et le fait paraître encore plus grand et droit que d'habitude. Il ne lui manque plus qu'un monocle. J'avoue que je me sens presque misérable devant tant de cérémonies.

— Je vous prie de m'excuser si je ne peux rivaliser d'élégance avec vous...

— Ta-ta-ta! dit Corrigan d'une voix douce tout à fait

nouvelle, votre ramage vaut bien votre plumage, mon cher!

Alexandra et Kevin sourient à la réponse du vieillard.

À travers l'odeur de cire des bougies qui flambent, il me semble percevoir un parfum plus subtil, comme si la lande et la mer venaient se mêler à la fête pour y apporter leur vie mystérieuse.

— Je suis là.

Ces trois mots prononcés lentement sur un timbre riche de contralto me font tressaillir. Derrière moi a surgi Agnès. Une Agnès comme j'oserais à peine l'imaginer, tant l'intensité de son rayonnement s'accroît sous les vacillements de la lumière ambiante. Vêtue d'une longue tunique à plis vert d'eau serrée à la taille dont les transparences fluides laissent deviner un corps parfait, elle avance vers moi et me tend la main comme seule une reine le ferait.

— Je suis flattée que vous soyez présent pour mon anniversaire.

Ses cheveux, comme une pluie incandescente, flamboient autour d'elle, irisant sa peau d'opale et donnant à ses yeux le double éclat de joyaux dont l'un renferme une infinité de petits soleils et l'autre des poussières d'étoiles vertes.

Tant de lumière... Comment est-ce possible? Instinctivement, je porte la main à mes yeux car sa clarté m'aveugle. En même temps, je me sens enveloppé de son parfum particulier, son parfum d'herbes et de vent du large qui la métamorphose en inaccessible sirène.

Je parviens à peine à articuler:

— Votre parfum... il est tellement Vous...

Son visage reste impassible. Je crois ne l'avoir jamais vue sourire, mais elle répond gravement:

— "Leitmotiv": c'est le nom de ce parfum. On l'a créé pour moi seule.

Et son regard inoubliable pénètre dans le mien et le brûle. Encore une fois, je ne peux soutenir ce regard et baisse les yeux.

"Leitmotiv"... Que me restera-t-il d'elle bientôt, si ce n'est ce douloureux leitmotiv qui montera jusqu'à ma mémoire comme une marée vertigineuse, chaque fois que le travail ou le hasard me mèneront vers les terres océanes?

— Ça ne va pas, Pierre?

Je m'évade de mon rêve éveillé et commence à bourrer ma pipe neuve.

— Je suis très troublé. Quelle est la théorie de Richard à propos de tout ça?

Ralph émet un soupir.

— D'après lui, il s'agirait d'une forme anarchique de vampirisme relié à la perfection de son art.

— Tu y crois, toi?

Pour ma part, tout mon être se refuse à admettre une chose pareille.

— J'y ai mis le temps, mais j'avoue que maintenant je ne peux plus ne pas y croire. Et pourtant, tu sais que j'ai les pieds sur terre.

J'essaie par tous les moyens de trouver une explication rationnelle à ces faits étranges. Je suggère l'éventualité qu'Agnès ait utilisé un narcotique ou un produit anesthésique dont les effets auraient eu une issue fatale.

— Pierre, tu es de mauvaise foi. Les illustrations que tu as vues, les portraits, est-ce que tu aurais le courage de prétendre qu'ils avaient l'air endormi?

Je me sens ridicule. Comment oserais-je dire le contraire: tous paraissaient vivants. C'était cela même qui me fascinait et m'effrayait à la fois. Les regards étaient insoutenables. Comme celui d'Agnès.

— As-tu déjà vu de ses oeuvres, Ralph?

XIV

Le dîner s'est prolongé jusque vers onze heures. Agnès a quitté la table bien avant les autres, disant qu'elle avait à faire. Son absence, je l'ai ressentie comme une privation, de la même façon qu'une pièce où résonne une musique mélodieuse peut tout à coup devenir vide et nue dès que la musique cesse. La fatigue m'engourdissait. Était-ce à cause des faisans farcis aux morilles, chef-d'oeuvre de Maxence, ou de ce pomerol qui coulait dans mon verre avec un bruit de baisers? Quand je suis allé me coucher, la tête me faisait mal et tous les fastes déployés pour cet anniversaire n'avaient fait qu'intensifier le manque de celle qui se montrait de plus en plus lointaine et inaccessible. Je la voyais m'échapper alors que sa mystérieuse clarté m'envoûtait.

Vers minuit, je ne dormais pas encore. Je me tournais et retournais sans cesse dans mon lit, j'avais chaud et me sentais glacé immédiatement après. La lune entraînait dans ma chambre par les rideaux entrouverts. Il m'a semblé entendre des bruits furtifs au-dessus de ma tête, comme si quelqu'un marchait légèrement à l'étage supérieur, dans le grenier. Ce bruit a duré quelques instants, a cessé, puis

recommencé. Enfin, au bout d'au moins une heure, je n'ai plus rien entendu. J'étais sur le point de m'endormir quand j'ai perçu nettement un autre bruit, tout près de ma chambre. J'ai regardé par-dessus les couvertures, et j'ai vu la poignée de la porte tourner. Alors elle est apparue.

Je voyais son merveilleux visage et ses jambes nues émerger du flot d'or cuivré de sa chevelure qui couvrait sa nudité. Sa silhouette radieuse se découpait dans l'embrasement de la porte et me la révélait comme une Vénus marine dont aucun peintre n'aurait connu le vrai visage, car ce visage, moi seul le découvrais à cet instant.

Elle s'est approchée de mon lit et le tam-tam frénétique de mon cœur battait dans ma gorge. Puis elle s'est glissée à côté de moi. Je sentais son parfum léger mais vivace de brise qui vient ployer les graminées près de la mer. Alors je l'ai regardée, j'ai écarté tous les fils soyeux qui l'enveloppaient et découvert son corps neigeux que la lune éclairait. Et tandis que je la caressais, sa peau brûlait mes mains et les soudait à elle.

Je l'ai possédée comme dans un rêve. Et pourtant elle était bien là: je voyais les gouttes de miel de ses seins se soulever doucement et son corps prisonnier du mien frémir sous mes lèvres. Ses yeux restaient mi-clos et je pouvais enfin rassasier tous mes sens qui aspiraient depuis si longtemps à cette divine volupté.

Je ne sais combien de temps je l'ai gardée ainsi, mais l'intensité de mes délices me plongeait dans une sorte d'état de grâce proche de la béatitude. C'était une renaissance que je vivais et qui me libérait des mois d'errance et de malaise qui m'avaient presque fait vivre en dehors de moi-même, car je ne me reconnaissais plus.

Puis elle s'est levée. Elle titubait un peu. J'ai voulu la saisir encore une fois dans mes bras, mais elle a esquivé mon geste en disant :

— Je vais aller voir la mer.

— Mais il fait nuit, ma belle...

Elle a haussé légèrement les épaules et répondu :

— Je vois clair la nuit.

Quand je me suis retrouvé seul, je cherchais encore sur les draps la trace de son corps, sa chaleur, son parfum qui flottait dans la chambre et avait imprégné mon propre corps.

J'ai possédé Agnès ! Quelle vanité ! quand je sais que la seule chose que j'aie possédée cette nuit, c'est une chair lisse et douce, lumineuse comme la neige. C'était le corps d'Agnès, certes, mais elle, tout ce qu'elle est et qui toujours se dérobera à moi a fondu entre mes doigts comme la neige de son corps ravissant.

À présent, les bruits que j'avais entendus ont repris, là-haut. Il est sans doute très tard et le jour se lèvera

bientôt. J'essaie de me rendormir, mais je ne sais si c'est encore le souvenir magique de cette nuit ou les bruits légers que je perçois au-dessus de ma tête qui chassent définitivement toute velléité de sommeil.

Je me dirige vers la chambre d'Agnès. Je me sens des droits, à l'aurore. Je sais que c'est idiot, mais entrer dans sa chambre comme elle l'a fait dans la mienne ne peut plus sembler indiscret aujourd'hui. Elle n'est pas dans son lit. Alors je marche vers la petite porte que j'aperçois au fond à droite, et qui est restée ouverte: c'est l'escalier du grenier.

Doucement, je monte les marches et quand ma tête se trouve au niveau du plancher de façon à pouvoir regarder à l'intérieur du grenier, j'ai un mouvement de recul, puis des frissons saccadés me dominent: dans la pénombre, des dizaines d'yeux phosphorescents sont braqués sur moi, des yeux qui émergent à travers de grandes formes blanches immobiles. Je suis cloué sur place par une peur que je n'avais jamais ressentie, une peur montée du fond des âges et de la conscience humaine: celle de l'innommable, de l'impossible. Celle avec laquelle aucune arme ne peut se mesurer.

Je redescends à reculons, très lentement d'abord, puis dès que j'atteins le bas de l'escalier, je hâte le pas pour aller m'enfermer dans ma chambre. Après quelques minutes, mon coeur reprend son battement régulier et je tâche de maîtriser ma crainte. J'ai vu dans le tiroir de la table de

nuit une lampe de poche. Il me faut percer ce mystère : d'où viennent ces yeux qui me fixaient intensément ? Que sont ces suaires immobiles ?

J'ai beau ne pas être superstitieux, mon pas est beaucoup moins assuré maintenant que tout à l'heure. De nouveau, ma tête se trouve à la hauteur du plancher : les yeux terribles se tournent vers moi, je les vois s'allumer entre les formes blanches. Surmontant la terreur qui me fait claquer des dents, j'enjambe la dernière marche et braque la lumière de ma lampe sur les yeux reluisants. Des tableaux ! Sur des chevalets et des tables sont posées des toiles représentant des félins, des rapaces, et toute sorte d'animaux que je ne tiens pas à observer pour l'instant. Autour des tableaux sont entassés des meubles couverts de draps blancs, dont l'un plus particulièrement, avec sa forme haute sans épaisseur, m'avait épouventé. Il doit s'agir d'un miroir basculant, d'une psyché.

Je me retourne et sursaute violemment quand j'aperçois Agnès en train de peindre dans la demi-obscurité.

— Il fallait que vous veniez ! lance-t-elle sur un ton méprisant.

Je ne peux croire que cette même créature était dans mes bras quelques heures auparavant. Je ressens sa froideur imperturbable comme une gifle. Elle n'interrompt pas son travail pour autant. Près de son chevalet, un autre plus petit supporte le portrait que je lui avais rapporté. Elle est occupée cette fois à faire le portrait de ce qui me

paraît être, de l'endroit où je suis, un chevalier. Elle se trouve à environ quinze pas de moi. Malgré le froid et l'atmosphère surréelle qui règnent ici, malgré l'indifférence qu'Agnès manifeste à mon endroit, j'approche et commence à examiner le tableau qu'elle continue de peindre avec minutie: il s'agit d'un paladin médiéval portant la cotte de mailles et s'appuyant sur la garde d'une monumentale épée. Le visage n'est pas encore terminé, il y manque les yeux et ressemble encore à un masque. Ce visage, tout à coup, me paraît familier, même si les yeux ne viennent pas encore lui donner vie. Alors mon regard se rive à la figure du chevalier: ce nez, cette bouche un peu amère, ce menton qu'on dit volontaire... c'est moi! moi! moi!

Je viens de crier ces mots. Agnès se retourne et déclare de sa voix vibrante:

— Laissez-moi vous regarder, puisque vous êtes là. Après, vous serez vivant pour l'éternité.

Je ne sais quelle folie est venue pervertir cette femme que j'étais sur le point d'idolâtrer.

— Mais que fais-tu, Agnès? que fais-tu, pour l'amour du Ciel?

Je la prends par le bras et la retiens de force. Une colère effroyable est en train de monter en moi, une colère qui a balayé toute peur.

— La vérité! Je veux la vérité, tu m'entends? Les animaux, ça m'est plus ou moins égal, mais ta soeur jumelle?

mais Louis Leconte? que leur as-tu fait?

— Lâche-moi, d'abord... puisque tu tiens au tutoiement.

Dieu que je la hais en ce moment! Je voudrais l'étrangler de mes propres mains! Mais je libère son bras sous son irrésistible influence.

— Merci . J'ai cru que tu étais comme moi, mais j'ai dû me tromper. Tant pis. Tu vois tous ces animaux? fait-elle en leur jetant son regard rayonnant, ici ils sont en sécurité et ils vivront toujours, libérés des servitudes terrestres de leur corps charnel. Je les ai immortalisés. Réellement. C'est le plus grand don qui puisse couronner le talent d'un artiste. Il y a des gens célèbres, mais très peu de vrais artistes, car l'Art authentique donne l'éternité. Je peins toujours les yeux en dernier: ils sont les ouvertures par où la vie va et vient; ils sont la flamme claire ou tremblante de toute existence, où respire l'âme originale et irremplaçable de chaque être.

— Parce que les animaux ont une âme? dis-je, troublé par cet environnement, ces paroles d'outre-monde.

— Pauvre Pierre! Tu parles avec tes préjugés de Québécois imbibé d'un catholicisme fallacieux et malsain depuis le berceau! lance-t-elle avec dédain.

— J'ai été élevé dans le culte protestant. Pas de chance!

Je reçois un éclair vert de son oeil gauche.

— Tout ce qui vit a une âme, une étincelle de divinité.

Même les animaux, qui parfois, d'ailleurs, surpassent les humains en cela. Tu veux savoir pour ma soeur et Louis Leconte?

Elle s'assoit sur un tabouret haut, ne m'offrant que son profil miraculeusement parfait que je ne peux m'empêcher d'admirer en dépit de la colère qui crispe mes muscles.

— Pour Adèle, c'est à cause de Brian, mon frère...

Alors c'était elle! Est-elle aussi entrée dans le lit de Laragne comme elle l'a fait avec moi cette nuit?

— J'adorais mon frère. Quand il est mort de cette façon atroce, je n'ai pu supporter d'imaginer son beau visage réduit en bouillie dans l'accident, de savoir que ses yeux que j'aimais tant avaient été pulvérisés. J'ai d'abord fait son portrait pour le ressusciter et ensuite, j'ai fait le mien pour le mettre à côté de celui de Brian et continuer de vivre près de lui pour toujours.

— Qu'est-ce qui prouve que tu n'as pas plutôt fait celui de ta soeur jumelle?

— Rien. Mais j'aimais Adèle comme elle était et elle voulait poursuivre sa vie à sa façon. Quand j'ai vu que mon portrait ne faisait aucun effet sur moi, j'ai cru que mon pouvoir se limitait aux animaux. Alors Adèle s'est mise à dépérir, à faiblir de jour en jour. La lumière de ses yeux baissait, mais le portrait devenait de plus en plus lumineux. Et elle est morte.

Elle cesse de parler un instant. Une lueur blanchâtre commence à éclairer les lucarnes. Dans le contre-jour, Agnès prend des nuances de nacre auréolée de feu. Elle regarde autour d'elle.

— Les meubles de ma mère, dit-elle en redressant le menton vers les formes recouvertes de tissu. C'est même à force de m'observer dans sa psyché que j'ai pu faire mon portrait.

De nouveau elle s'interrompt, appuyant sa tête sur une main.

— Je n'ai jamais compris, reprend-elle, pourquoi la mort a choisi ma soeur plutôt que moi. Pourtant, c'est bien moi que j'ai peinte grâce au miroir...

Elle a l'air sincère. Serait-il possible qu'elle ne comprenne pas le phénomène d'inversion du reflet? Elle secoue la tête.

— Vraiment, c'est incompréhensible, dit-elle encore, cela aurait dû être moi.

— Mais, Agnès, le miroir renvoie une image inversée, tu le sais, n'est-ce pas? Cette image était celle de ta soeur, puisque vous étiez justement des jumelles inversées. Tu comprends?

Elle reste muette, absorbée dans son monde intérieur.

— Mais parle-moi d'abord de Louis Leconte.

— Je ne suis pas une criminelle. J'ai aidé cet homme parce que je l'aimais bien.

— Comme moi cette nuit?

Elle rougit, mais répond seulement:

— Tu es jaloux.

— Je suis déçu. Déçu surtout de découvrir que tu avais une relation incestueuse avec ton frère quand tu aurais pu être tant aimée autrement.

Elle saute presque de son tabouret.

— Avec mon frère? Qui a dit une horreur pareille?

Puis elle baisse la tête, ce que je ne lui avais jamais vu faire encore.

— Alors Adèle et Brian... Dire que je ne l'ai jamais su, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Je suis soulagé de me rendre compte que ce crime-là, au moins, elle ne l'a pas sur la conscience, et si elle et Laragne... Tant mieux pour lui, après tout, je ne veux rien savoir.

— Ton ami Leconte était malade quand il est venu ici.

Elle se met à relater tous les événements qui se sont produits durant le séjour de Laragne ici. Il souffrait de terribles maux de tête au point de perdre connaissance quelquefois. Cela durait depuis plus d'un an et il l'avait toujours caché à ses proches. Il s'était décidé à consulter un médecin lors d'un séjour à Québec car la douleur était devenue intolérable. On diagnostiqua une tumeur très avancée qu'il aurait dû faire traiter plus tôt. Mais Laragne faisait fi de la médecine et ne voulait pas subir les traitements

pénibles qui, au stade où en était la maladie, n'auraient fait que le martyriser davantage. Puis Agnès lui a révélé la nature de son don de peintre après qu'il eut découvert le grenier lui aussi. Il l'a suppliée de faire son portrait, ce qu'elle a d'abord refusé catégoriquement.

— Pourtant, dès qu'il est parti, je l'ai fait. Je savais que le portrait diminuerait ses sensations avant qu'il ne meure, et qu'il ne souffrirait plus.

Ainsi les médecins de Montréal n'y avaient vu que du feu! Tout cela parce que son dossier médical concernant sa maladie avait dû rester à Québec. Effectivement, Laragne ne souffrait plus et personne n'aurait pu soupçonner l'existence d'une tumeur maligne au cerveau.

— Mais comment peux-tu peindre sans avoir le modèle sous les yeux, Agnès?

Elle a un demi-sourire de Joconde.

— Je ne sais pas. C'est comme ça. J'ai sans doute une vision d'une acuité hors du commun. Quoi qu'il en soit, la rétine est beaucoup plus sensible que la plaque photographique... on n'a pas pu faire mieux que la nature! De plus, un organe vivant peut être exercé et amélioré. J'ai commencé toute petite à dessiner de mémoire et j'ai développé ce talent avec assiduité de jour en jour, jusqu'à ce que la perfection absolue récompense mes efforts. C'est alors que les résultats que tu sais ont commencé. Il y a maintenant six ans.

Qu'elle ait "rendu service" à Laragne, qu'elle ait éliminé sa soeur par erreur, c'est possible. Mais mon portrait? Quelle sorte de service croit me rendre ma sirène nyctalope?

— Si tu fais mon portrait, comment nommes-tu cet acte? N'est-ce pas un meurtre?

Elle ne dit rien. Elle tourne son regard vers le tableau à demi achevé.

— Je ne voulais pas que tu emportes mon secret avec toi. Il appartient à l'île. De toute façon, ceux qui le connaissent comme tu le connais maintenant sont morts... Mais surtout, tu étais un modèle trop tentant. Tu es d'une espèce rare, comme les chevaliers entrés dans la légende et l'éternité. Tu devais les rejoindre.

Elle a dit cela calmement, comme si l'éventualité de ma mort à quarante-cinq ans et en parfaite santé était naturelle à ses yeux impitoyables. Comment savoir si elle m'a dit la vérité? si elle ne s'est pas simplement débarrassée de témoins qui lui nuiraient? Je ne le saurai jamais.

— Je dois faire tes yeux, maintenant, dit-elle sans me regarder et en se dirigeant vers "mon" portrait.

De nouveau je la saisis par le bras en évitant l'insupportable clarté de son regard, et l'entraîne avec moi. J'arrache d'un coup sec le drap qui recouvre la psyché et attire Agnès devant le miroir.

— Que vois-tu, Agnès?

— Agnès Corrigan! déclare-t-elle fièrement.

— Tu vois le reflet d'Agnès. Agnès a l'oeil vert à gauche. C'est même la raison de ce nom.

— Mais il EST à gauche!

Elle tâte son bras et le bouge à côté d'elle.

— Tiens, dit-elle, regarde mon bras gauche. C'est bien le gauche, n'est-ce pas? Il est à gauche dans le miroir.

Furieux d'une obstination dont je ne sais si elle est réelle ou feinte, je prends sur le chevalet le portrait d'Adèle et le brandis devant ses yeux. J'ai du mal à contenir mon impatience.

— Qui vois-tu dans ce portrait?

— Moi ou ma soeur.

Et elle se regarde à nouveau dans le miroir.

Alors, prenant le tableau à deux mains, je le tourne vers la psyché.

— Voilà Agnès! et nulle autre!

Elle observe son propre visage, puis le reflet du portrait: elle a l'air surprise et troublée.

— Ce n'est pas moi, balbutie-t-elle, c'est une autre... une troisième jumelle que je n'ai jamais vue!...

Comme elle est pâle tout à coup! Le sang paraît se retirer de son visage tandis que la lumière intense de ses yeux s'affaiblit. Je contemple toujours les deux images inversées et fascinantes que la psyché me renvoie: elles nous figent tous les deux. Brusquement, seul le reflet du tableau attire mon regard: je pourrais en toucher la peau,

sentir sa chaleur alors que s'intensifie la radiance qui émane des yeux peints réfléchis par le miroir.

Quand je tourne Agnès vers moi, son regard s'est obscurci; la lueur à peine perceptible qui s'y dissimule encore est en train de vaciller. Ses cheveux, même, ont perdu leurs somptueux chatoiements. On dirait qu'elle va s'évanouir. Je lâche le tableau pour la recueillir entre mes bras où elle s'affaisse, livide et glacée.

Sur le plancher, gît le portrait abandonné; mais à présent, je vois à mes pieds, quelle horreur! ce visage merveilleux qui semblait avoir été composé avec les rayons mêmes du soleil, vidé de sa clarté, terni, éteint.

Le reflet! Le reflet a tout pris!

Soutenant toujours Agnès inanimée, je me tourne vers la psyché: l'image y subsiste encore, radieuse, mais s'éloigne lentement dans les profondeurs du miroir qui commence à l'absorber. Alors j'emporte Agnès dans mes bras en hurlant désespérément par toute la maison où aucun son, autre que celui de ma voix, ne se fait entendre.

XV

Agnès est morte le soir même, un ultime sourire détenant son visage épuré. Sa résistance a été moindre que celle des autres, peut-être à cause de l'effet conjugué du reflet et de la découverte d'elle-même. Elle n'avait jamais pensé qu'on pouvait la voir avec d'autres yeux que les siens, elle n'était jamais passée de l'autre côté du miroir et ne s'y était pas reconnue.

Mais le miroir, lui, l'a reconnue et emportée à jamais.

La famille Corrigan connaissait l'étrange pouvoir d'Agnès, mais tous m'ont dit ignorer l'existence des portraits. Je crois qu'ils ont dit la vérité. Quand elle a expiré, son père est venu me voir et m'a dit, des larmes dans les yeux et dans la voix:

— Il fallait que ça arrive. Nous sommes une race maudite.

Avec Agnès s'est enfui le rêve de perpétuer malgré tout sa lignée. Cette famille devait sans doute subir la marque du destin; les Corrigan, comme de nouveaux Atrides, étaient exposés à une inexorable fatalité, et d'eux ne subsistaient qu'un homme âgé, une vieille fille stérile et un infirme, restes dérisoires d'un nom désormais inutile.

Ralph est venu m'accompagner sur le quai où Toby Riddle, puissant comme Atlas, est en train de ramasser les sacs de courrier. Toutes ces lettres, tous ces mots, comme des petits bateaux de papier voguant vers les quatre horizons du globe qu'ils essaient de relier à cette terre minuscule, noyée dans l'océan. Les pêcheurs rencontrés au café m'ont dit au revoir tout à l'heure. Ils n'ont rien spécifié, mais à leur façon de me serrer les mains avec émotion, j'ai eu la sensation qu'ils voyaient en moi une sorte de héros; car ils ont appris, je ne sais comment, qu'Agnès était avec moi quand a commencé le travail mystérieux de la mort. Les visages de pierre des habitants de l'île sont métamorphosés, ce matin. Ralph lui-même m'a confirmé cette impression.

— Ces gens t'aiment, tu sais. Je ne leur ai jamais vu cette lumière dans le regard. Quand ils te parlent, ils sont différents, comme libérés. Qui sait? Quand j'en aurai assez de garder le phare, l'été, peut-être que tu viendras me remplacer?

Je ne sais si j'irai garder le phare ni même si je reviendrai ici, mais je me sens léger comme si rien ne s'était passé. Comme si Agnès n'avait jamais existé que dans mon imagination.

Il fait très beau aujourd'hui. Le cri des mouettes est devenu un chant. Accoudé au bastingage du Saratoga, je regarde s'éloigner les rochers du port, jusqu'à ce que le phare devienne aussi petit qu'une tour de jeu d'échecs.

Nous avons dépassé beaucoup de bouées qui se dandinaient nonchalamment sur les vagues. Maintenant, l'île a tout à fait disparu. Toby donne plusieurs coups de sirène aux abords d'un îlet dépouillé qui émerge de l'eau; puis la masse plonge, soulevant des cataractes renversées dont les embruns viennent fondre sur le pont. C'était une baleine endormie. Le Saratoga se met à tanguer sur les remous engendrés par le mammifère insouciant et poursuit sa route en dodelinant doucement comme un berceau.

Le soleil, haut dans le ciel, baigne ses rayons dorés dans les flots qu'il fait brasiller, mêlant au vert lumineux de la mer ses parcelles d'ambre chaud. Il me semble voir ondoyer par moments une longue chevelure fauve, mais ce sont sûrement des algues portées par les courants marins. Alors monte jusqu'à moi comme un leitmotiv un parfum particulier, un parfum d'herbes tendres et de vent du large, qui m'enivre en m'insufflant une joie nouvelle: une joie sereine d'homme libre face à l'océan.